Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE
DE
SUMATRA.

TOME PREMIER.

Google

Digitized by Google

HISTOIRE
DE SUMATRA,

DANS laquelle on traite du Gouvernement, du Commerce, des Arts, des Loix, des Coutumes & des Mœurs des Habitans; des Productions Naturelles, & de l'ancien état politique de cette Isle;

PAR M. WILLIAM MARSDEN, de la Société Royale de Londres, ancien Secrétaire du Président & du Conseil du Fort Marlborough, à Sumatra:

TRADUITE DE L'ANGLOIS sur la deuxième Édition, avec des Cartes.

Par M. PARRAUD, de l'Académie de Villefranche, & de celle des Arcades de Rome.

TOME PREMIER.

C 609

BIBLIOTHÈQUE DE T. C. DE LA HARPE

A PARIS,
Chez BUISSON, Libraire, rue des Poitevins, Hôtel de Mesgrigny, N°. 13.

M. DCC. LXXXVIII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Nous ne retiendrons pas ici long-temps le Lecteur sur l'Histoire de Sumatra, dont nous lui offrons la Traduction : il nous suffira de lui dire qu'étant le premier Ouvrage qui donne une connoissance détaillée des Habitans d'une île qui nous étoit presqu'absolument inconnue, il nous a paru digne de l'attention du Public. Outre le mérite de la nouveauté, on y trouvera des réflexions judicieuses, qui annoncent dans l'Auteur un homme instruit & observateur. Nous ne doutons pas qu'on ne lise avec plaisir les détails où il entre sur les mœurs, les loix, les arts, &c. des Sumatranois, c'est-à-dire, d'un Peuple qui paroît tenir un rang moyen entre

les Peuplades ſauvages & les Nations civiliſées. C'eſt ſelon nous la partie la plus curieuſe de cette Hiſtoire, comme elle en eſt la plus étendue.

Nous croyons devoir prévenir le Lecteur que nous avons conſervé aux mots Malais, & des autres langues qui ſe parlent à Sumatra, l'orthographe que l'Auteur leur a donnée. Ceux qui ſavent l'Anglois ne ſeront pas embarraſſés pour la prononciation, & ils nous ſauront bon gré de les leur avoir préſentés tels qu'ils ſont dans l'original: quant aux autres, il ne leur ſera pas difficile d'en apprendre la véritable prononciation; la première grammaire de cette langue les mettra bientôt au fait. Nous nous contenterons de dire à ce ſujet qu'il faut prononcer oo *comme* ou; ee *comme* i; ai *comme* ei, & sh *comme* ch.

PRÉFACE.

L'Isle de Sumatra, qui, par sa position & son étendue, tient un rang distingué sur notre globe, & qui ne le cède qu'à un petit nombre dans les productions de la Nature, a été de tout temps fort mal-à-propos négligée par les Ecrivains; tellement qu'elle est aujourd'hui moins connue, sur-tout quant à l'intérieur, que l'île la plus éloignée de celles qui ont été nouvellement découvertes, quoiqu'elle ait été constamment fréquentée par les Européens pendant quelques siècles, & que les Anglois y aient un établissement régulier depuis deux cens ans. Il est vrai que Sumatra, considérée du côté du commerce, est beaucoup déchue de son ancienne splendeur. Elle n'est plus l'entrepôt des richesses de l'Orient, où les trafiquans occidentaux venoient échanger les productions de leurs pays pour les précieuses marchandises de l'Archipel Indien: elle ne peut plus même se vanter de cette influence politique qu'elle acquit, lorsque la fortune des Portugais,

qui n'avoient compté jusqu'alors que par des victoires faciles, vint échouer sur ses bords. Cette Nation entreprenante, qui fit trembler tant de peuples par la terreur de ses armes, n'éprouva que des désastres dans ses tentatives contre Acheen, dont les Souverains la firent trembler à leur tour. Néanmoins, aux yeux d'un Historien de la Nature, cette île n'a rien perdu de son importance, & elle mérite une attention particulière.

Les Portugais étant meilleurs guerriers que philosophes, & plus portés à conquérir des nations qu'à étudier leurs mœurs ou leurs antiquités, il n'est pas surprenant qu'ils n'aient pu nous fournir une description particulière & exacte d'une île qu'ils ont dû regarder d'un mauvais œil. Les Hollandois étoient, après eux, la Nation de qui nous avions droit d'attendre des informations justes. Ils ont fréquenté l'île de bonne heure, & ils y ont formé des établissemens en différens temps dans presque toutes les parties. Mais il n'en ont presque rien dit. Peut-être faut-il

Digitized by Google

attribuer cette négligence à l'insouciance de leur caractère national qu'on leur suppose, ou à leur attachement au gain, passion qui doit détourner l'esprit de toutes les recherches relatives aux sciences & aux arts. Mais je crois plutôt qu'on doit en chercher la raison dans la jalouse politique de leur système commerçant, qui leur fait regarder comme une chose importante d'empêcher la publication de tout ce qui pourroit fournir quelque lumière sur les sources de leurs profits, & attirer l'attention des autres nations. Mais à quelle cause attribuerons-nous la négligence de nos propres compatriotes, qui ont eu autant de facilités à s'instruire de l'état de l'île, que leurs prédécesseurs, ou leurs contemporains? Il paroît difficile de rendre raison de ceci; mais le fait est que, excepté une esquisse légère des mœurs des Habitans d'un district particulier, insérée dans les Transactions Philosophiques de l'année 1778, il n'a pas été publié une seule page sur les Sumatranois, par un Anglois qui ait résidé dans l'île.

Digitized by Google

Donner une description générale & passablement exacte de l'île & de ses Habitans, est une tâche qu'on ne peut remplir sans de grandes & particulières difficultés. Les informations nécessaires pour cela ne peuvent être fournies par les Naturels eux-mêmes, dont les connoissances & les recherches sont extrêmement bornées, & s'étendent à peine au-delà du district qui les a vu naître; & rarement les Européens ont pénétré jusqu'à une certaine distance de la côte maritime, dans les bois presqu'inaccessibles dont l'île est couverte, circonstance qui a dû rendre imparfaites leurs observations, qu'ils se contentoient peut-être de confier à leur mémoire; ou qui se perdoient à leur mort, s'ils avoient eu le soin de les écrire. Une autre difficulté vient de l'extrême diversité des peuples qui, sous un grand nombre de gouvernemens indépendans les uns des autres, forment autant de nations différentes. Cependant le nombre des nations, & la différence de leur langage & de leurs mœurs, ne sont pas les seuls obstacles; les divi-

Digitized by Google

ſions locales ſont confuſes & incertaines; les limites des Etats des divers Princes ne ſont pas fixées d'une manière exacte ; les colons qui ſont venus s'y établir des différentes contrées & en différens temps, y ont introduit leurs propres mœurs, dont l'influence irrégulière mais puiſſante, ſurpaſſe, en quelques endroits, l'autorité des gouvernemens établis, & impoſe un joug réel aux Naturels là même où ces étrangers n'ont pas le titre de Souverains. Un pareil mêlange doit occaſionner, par la ſuite des temps, des innovations qui détruiſent l'originalité & la pureté des coutumes & des mœurs des Indigènes, anéantiſſent le caractère diſtinctif des peuples, & ſement la confuſion ſur les pas de l'obſervateur.

Toutes ces difficultés, qui ſemblent avoir été regardées juſqu'ici comme des obſtacles inſurmontables, par ceux qui auront voulu tenter d'écrire l'Hiſtoire de Sumatra, m'auroient auſſi détourné moi-même de cette entrepriſe, ſi je n'avois fait réflexion, que les choſes dans leſquelles ſe trouvent

les principales difficultés, ſont dans le fait les moins intéreſſantes pour le Public, & les moins utiles. Car il eſt peu important, par exemple, de déterminer avec préciſion, à quel petit Chef appartient tel ou tel village; de combien de tribus telle nation eſt compoſée; laquelle de deux Puiſſances voiſines étoit originairement vaſſale de l'autre. L'Hiſtoire n'eſt eſtimable qu'autant qu'elle nous met à portée de mieux connoître l'homme, connoiſſance à laquelle les objets dont nous venons de parler contribuent fort peu. J'ai donc cherché à donner une idée exacte, plutôt qu'une deſcription circonſtanciée des divers Gouvernemens, des différentes parties de l'île, me réſervant de traiter plus en détail ce qui concerne les coutumes, les opinions, les arts & l'induſtrie des Habitans originaires, de ceux principalement qui ont conſervé davantage leurs antiques mœurs. Je n'ai pas fait entrer dans mon plan les intérêts des puiſſances Européennes qui ſe ſont établies dans l'île, l'hiſtoire de leurs établiſſemens, & des révo-

Digitized by Google

lutions de leur commerce ; mais lorſque ces objets ont quelques rapports avec les Habitans, & l'hiſtoire de leurs Gouvernemens, j'en parle par occaſion.

J'ai été principalement encouragé dans mon entrepriſe par les promeſſes de ſecours, que je recevois de la part de quelques amis eſtimables & fort inſtruits, qui réſidoient avec moi à Sumatra. D'un autre côté on m'a fait entendre en Angleterre que le ſujet étant abſolument nouveau, c'étoit une obligation pour moi d'offrir au Public les matériaux que j'avois raſſemblés, quelqu'imparfaits qu'ils fuſſent, perſuadé qu'il les verroit avec plaiſir, pourvu qu'il pût compter ſur leur authenticité. Or, c'eſt de cette dernière qualité que je puis répondre avec le plus de confiance. En effet, la plus grande partie de cette Hiſtoire eſt le fruit de mes propres obſervations ; quant au reſte, ce ſont ou des objets connus généralement à tous ceux qui réſident dans l'île, ou le réſultat des obſervations unanimes de perſonnes qui, par leur place dans le ſervice de la Com-

Digitized by Google

pagnie des Indes orientales, par leur longue communication avec les Naturels de l'île, par une grande connoiſſance de leur langue, de leurs idées & de leurs mœurs, enfin, par leur caractère reſpectable, méritent toute la confiance que l'on peut accorder au témoignage des hommes.

J'ai été très-circonſpect ſur cet article, parce que mon objet n'étoit pas de faire un livre qui dût ſon principal intérêt au merveilleux, mais d'ajouter dans la plus exacte vérité aux connoiſſances générales du ſiècle, le peu qui eſt en mon pouvoir; de jeter quelque jour ſur les pas du Naturaliſte, & plus particulièrement de fournir aux Philoſophes dont les travaux ont pour objet l'Hiſtoire de l'Homme, des faits qui puſſent ſervir comme des *données* dans leurs raiſonnemens, raiſonnemens qui ſont toujours futiles & ſouvent ridicules lorſqu'ils ſont fondés ſur les erreurs ou les impoſtures des Voyageurs, comme ſur des vérités. La ſcience la plus intéreſſante & la plus importante pour l'homme, eſt celle de l'homme même; mais cette

Digitized by Google

ſcience, comme toutes les autres, ne peut s'acquérir par la ſpéculation : une ſuite régulière de faits authentiques eſt ce qui peut ſeul nous élever à cette connoiſſance. Heureux ſi je pouvois me flatter d'avoir applani en partie le ſentier qui y conduit !

Après avoir ainſi mis en ordre les matériaux de l'Hiſtoire de Sumatra, que la curioſité & l'amour des connoiſſances m'avoient porté à raſſembler pendant mon ſéjour dans cette île, ou que j'ai eu le moyen de me procurer depuis mon retour ; après avoir cherché à rendre cet Ouvrage auſſi utile que mes foibles talens peuvent le permettre, je le ſoumets aujourd'hui, non ſans quelque défiance, au jugement du Public. Je n'ignore pas la ſévérité du tribunal devant lequel je vais paroître ; mais je connois auſſi l'indulgence dont il eſt toujours diſpoſé à uſer d'une manière particulière envers ceux dont les écrits tendent à établir des faits plutôt que des ſyſtêmes, & à décrire avec ſimplicité les choſes qui exiſtent, plutôt

Digitized by Google

qu'à déployer les pouvoirs d'une imagination créatrice.

Si l'on m'objecte que ma deſcription de l'île eſt en quelques points incomplète, & manque de connoiſſances ſcientifiques en pluſieurs autres, je paſſerai condamnation ſur cet article, & j'avouerai que je ſens tous les défauts de cet Ouvrage. Je dirai ſeulement pour ma juſtification, que j'ai été engagé par des perſonnes de la plus grande conſidération dans le monde littéraire, & en quelque ſorte contre mes propres intentions, à publier tous les matériaux que je pouvois avoir ſur l'Hiſtoire Naturelle de cette île, comme devant ſervir de fondement à un nouvel édifice que d'autres éléveront dans la ſuite. L'on m'objectera ſans doute encore que dans la deſcription des mœurs & des coutumes d'un peuple groſſier, on tombe ſouvent dans des détails ſi triviaux, qu'ils ne peuvent intéreſſer ni amuſer un lecteur accoutumé à s'occuper d'objets plus importans. A cela je réponds que tous les hommes ſont portés à regarder l'objet de leur affection

comme le plus généralement intéreſſant ; mais que la franchiſe devroit les engager à faire attention que ce qui paroît aux uns une minutie inſignifiante, eſt regardé par d'autres comme un objet digne de la curioſité des Philoſophes. En effet, de pareils détails ſont ſouvent la partie la plus agréable d'un Ouvrage, parce qu'ils portent davantage l'empreinte de l'originalité. Toutes les races de l'eſpèce humaine ont entr'elles une ſi forte reſſemblance, & en général les traits de leurs penſées & de leurs actions, ſi l'on peut ainſi s'exprimer, mais plus particulièrement de celles qu'on regarde comme importantes, ſe reſſemblent tant, que ne montrer que cela ce ſeroit ne marquer entr'elles aucune diſtinction. Dans un ſujet quelconque, les traits les plus ſaillans ne ſont pas les plus caractériſtiques. On obſerve que l'ambition dans les hommes qui aſpirent au ſouverain pouvoir, ou la jalouſie politique dans ceux qui le poſsèdent déjà, ont produit dans tous les pays & dans tous les temps les mêmes effets ; & par conſéquent ces paſ-

Digitized by Google

ſions ne peuvent offrir un moyen sûr de connoître le génie & les mœurs d'un peuple. Il faut le chercher plutôt dans les circonſtances moins apparentes de la vie domeſtique & privée, & on le trouvera bien mieux dans les coutumes ſociales d'un obſcur village, que dans les cérémonies ſplendides & les inſtitutions arbitraires d'une puiſſante Cour. Les premières ſont le réſultat des idées depuis long-temps dominantes, & des préjugés habituels des nations; les dernières doivent leur origine & leur paſſagère exiſtence au caprice de certains individus, qui, s'ils ſont ignorans, vicieux & méchans, font des coutumes les plus reſpectées d'un peuple, le jouet de leurs paſſions momentanées; ou qui, s'ils ſont ſages & bons, empruntent leurs maximes de gouvernement & de réglemens civils des hommes les plus éclairés des autres nations: & qui ainſi, tandis que d'un côté ils améliorent la condition de leurs ſujets, de l'autre détruiſent leur caractère particulier & original.

Je ne prétends pas néanmoins que l'Hiſ-

toire des mœurs des villes & des Cours n'ait pas ſon utilité & ſon avantage. L'homme doit être repréſenté ſous tous les points de vues, & dans quelque ſituation que nous le voyons, le ſujet eſt toujours intéreſſant. Mais je voudrois perſuader que lorſqu'on le trouve dans ſon état le moins éloigné de la nature, quand même ce ſeroit dans l'état le plus ſauvage, le tableau de ſes mœurs ne mérite pas moins notre attention.

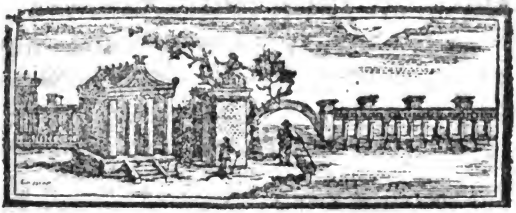
J'aurois vainement déſiré que cet Ouvrage fût également agréable à toutes ſortes de Lecteurs; un pareil ſouhait ſeroit une chimère; mais je m'eſtimerai heureux ſi j'obtiens l'approbation, ou plutôt l'indulgence des Lecteurs bien intentionnés, que je préſume être le plus grand nombre. La ſincérité, & un attachement rigide à la vérité, autant qu'il a été poſſible à un foible mortel de la diſtinguer de l'erreur, ſont les qualités dont j'oſe le plus me glorifier, & ſur leſquelles je fonde mes droits à la faveur du Public. Si quelque Voyageur plus inſtruit, ou mieux informé que

Digitized by Google

moi, veut bien me montrer en quoi je me ſuis trompé, dans les choſes que j'ai pu voir par moi-même, ou en quoi j'ai été trompé dans celles où j'ai été obligé de m'en rapporter au témoignage des autres, je recevrai ſes avis avec reconnoiſſance, & je ſerai plus prompt à corriger mes erreurs, que je ne le ſuis maintenant à les publier contre mon intention.

HISTOIRE

Digitized by Google



HISTOIRE
DE
SUMATRA.

CHAPITRE PREMIER.

SUMATRA inconnue aux Anciens. Situation. Nom. Deſcription générale de l'île, ſes Montagnes, Lacs & Rivières. Air & Météores ; Mouſſons & Briſes de terre & de mer. Minéraux & Foſſiles. Volcans. Tremblemens de terre. Reſſac & Marées.

SI l'Antiquité nous préſente dans les ſciences & les arts, quelques modèles que juſqu'ici l'on n'a pu égaler ; les Modernes, d'un autre côté, ont porté leur eſprit d'induſtrie & d'inven-

Digitized by Google

tion, dans un grand nombre d'objets, à un point de perfection dont les Anciens n'avoient pas même l'idée. Parmi ces découvertes dans lesquelles nous avons surpassé de beaucoup nos maîtres, il n'en est aucune plus frappante, ou plus évidemment utile, que celle qui offre les moyens de déterminer avec certitude & précision la situation respective des diverses contrées de la Terre, moyens dont l'humanité est redevable au génie de quelques-uns & à l'expérience des autres. Ce qui étoit autrefois le sujet des conjectures, ou tout au plus d'un calcul vague & arbitraire, est à présent le résultat évident des règles fixes, fondées sur des principes invariables. Il ne reste plus, à la libéralité des Princes & des Etats, & à la persévérante industrie des Navigateurs & des Voyageurs, que d'effectuer l'application de ces moyens à leur fin, en continuant de déterminer les positions inconnues ou incertaines de toutes les parties du Globe, où les barrières de la nature permettront à l'adresse & à l'habileté d'approcher.

Sumatra inconnue aux anciens.

L'île vaste & heureusement située, qui fait le sujet de cet Ouvrage, semble, malgré quelques passages obscurs & contradictoires de Ptolémée & de Pline, avoir été entièrement inconnue aux Géographes Grecs & Romains, dont les découvertes, ou plutôt les conjectures, n'al-

Digitized by Google

lèrent pas au-delà de *Ceylan*, qui probablement étoit leur *Taprobane*, plutôt que *Sumatra*, quoique ce nom ait été invariablement appliqué à cette dernière île, dans le moyen âge. Mais dans le fait, le nom de Taprobane, comme introduit par les Anciens, appartenoit-il à un lieu réellement existant ? C'est-là une question qu'on peut avec raison agiter. En effet, observant qu'un grand nombre de marchandises, qui n'étoient point du sol de l'Europe, venoient d'une île ou des îles à l'extrémité supposée de l'Orient, & dont la situation leur étoit inconnue ; il est possible qu'ils aient été portés d'après cela à placer dans leurs cartes une île d'une grande étendue, qui seroit aussi arbitraire que la plupart des autres lieux dont ils ont parlé. Cette supposition anéantit les raisons apportées par divers Ecrivains, pour prouver l'existence d'une île fameuse de ce nom. L'opinion de ceux qui prétendent que Sumatra est le pays d'*Ophir*, où Salomon envoyoit ses flottes, est trop invraisemblable, & jette trop loin dans la nuit des temps, pour admettre ici une discussion (1). Dans les temps plus modernes, il ne

Ceylan probablement leur Taprobane.

(1) Il y a dans l'île de Sumatra une montagne appelée *Ophir* ; mais ce nom lui a été donné dans ces

Digitized by Google

paroît pas facile de déterminer si certains Voyageurs ont voulu décrire ou désigner Sumatra. Les Voyageurs Arabes, qui, en 1173, pénétrèrent jusques dans les Indes & à la Chine, parlent d'une île qu'ils appellent *Ramni*, & dont la description, se rapportant assez bien à la vraie situation & aux productions de Sumatra, nous porte à conclure que c'est cette île qu'ils ont désignée. Marc-Paul, ce fameux voyageur Vénitien, dont les voyages, publiés en 1269, quoique regardés depuis long-temps comme remplis de contes ridicules, offrent cependant plusieurs preuves d'authenticité, décrit une île qu'il appelle la *Petite Java*, laquelle, d'après la lecture attentive des noms mal orthographiés, & surtout, de quelques particularités frappantes sur les mœurs des habitans, me paroît être précisément la même que Sumatra, comme je pense qu'il le paroîtra de même à quiconque aura quelque connoissance de l'île en question (1).

Appelée Ramni par des voyageurs Arabes.

La petite Java, par Marc Paul.

---

derniers temps par les Européens. Une autre montagne près de Malacca porte le même nom.

(1) Nous aurons occasion dans la suite de cet Ouvrage, d'examiner l'authenticité de cette curieuse, mais obscure relation de Marc-Paul.

Digitized by Google

Enfin les expéditions des Portugais dans les mers Orientales firent connoître cette île au reste du monde. Ils en indiquèrent la position avec toute l'exactitude qu'ils donnoient à leurs autres découvertes (1), position que l'expérience des derniers temps a déterminée avec plus de précision, comme il suit. Décrite par les Portugais.

Sumatra est une île dans les Indes orientales; elle est la plus occidentale de celles que les Géographes comprennent sous le nom d'îles de la *Sonde*, & termine dans cette partie l'Archipel oriental. Sa direction générale est presque nord-ouest & sud-est. L'Equateur la coupe en deux parties à peu-près égales; l'une de ses extrêmités étant à cinq degrés trente-trois minutes de latitude nord, & l'autre à cinq degrés cinquante-six minutes de latitude sud. Le fort Marlborough, sur la pointe de terre, appelée *Oojong Carrang*, au troisième degré quarante-six minutes de latitude sud, est par les cent-deux degrés de longitude est du Méridien de Greenwich (2); c'est la seule place de l'île dont la lon- Situation.

(1) Voyez Osorius, De Barro, Do Couto.

(2) Pour servir à l'observation du passage de Vénus sur le disque du Soleil en Juin 1769, M. Robert Nairne détermina la longitude du Fort Marlborough, par les

gitude ait été déterminée par des obſervations. Néanmoins celle de la pointe d'Acheen eſt aſſez exactement fixée par l'eſtime au quatre-vingt-cinquième degré trente-quatre minutes, ainſi que celle de divers points du détroit de la Sonde, à cauſe de leur proximité de Batavia, ville qui jouit de l'avantage d'avoir un Obſervatoire. Sumatra gît au ſud-oueſt de l'océan Indien; la pointe nord s'étend vers le golphe du Bengale: au nord-eſt elle eſt ſéparée de la preſqu'île de *Malayo* (ou *Malacca*) par le détroit de *Malacca*; à l'eſt, de l'île de *Banca*, par le détroit de ce nom; au ſud-eſt, elle eſt bornée par la mer de la Chine, & au ſud, par le détroit de la *Sonde*, qui la ſépare de l'île de *Java* (1).

éclipſes des Satellites de Jupiter, au 101°. 42′. 45″. eſt de Londres; elle a depuis été corrigée par l'Aſtronome Royal, & fixée au 102°.

(1) Une tradition, recueillie par divers Auteurs, aſſure que Sumatra faiſoit autrefois partie du continent de l'Aſie. » Cette île, dit Maffée (*Hiſtor. Indic.*) qui s'étend obliquement du Nord au Sud, eſt ſéparée du continent où eſt la Ville de Malacca, par un bras de mer étroit & dangereux, ce qui la fit regarder autrefois comme une preſqu'île. » Jean de Barros croit que les anciens Géographes ont déſigné Sumatra ſous le nom de *Cherſonèſe d'or*, & penſe que c'étoit une partie du

Digitized by Google

Le nom de *Sumatra*, qu'on a donné à cette île dans ces derniers temps, étant inconnu à ſes habitans, qui ignorent même qu'elle ſoit une île, & n'ont aucun nom général quelconque pour la diſtinguer; je me ſuis donné beaucoup de peines, j'ai fait des recherches très-pénibles, & plus même que l'importance de l'objet ne le demandoit, pour découvrir l'origine de ce nom, ou pour ſavoir de qui les Portugais, qui l'emploient dans leurs plus anciens voyages, l'ont emprunté, en le ſubſtituant à celui de *Taprobane* plus ancien. Elle a été appelée par eux, & par les Voyageurs des autres Nations, *Samoterra*, *Samotra*, *Çamatra*, *Zamatra*, *Zamara*, *Sumotra*, *Somatra*, *Samatra*, & en dernier lieu *Sumatra*. Je dois avouer que le ſuccès de mes recherches n'a point du tout été ſatisfaiſant, & que je n'en ai retiré d'autre fruit, que de me convaincre que ceux qui ont fait la même tentative n'ont pas été plus heureux. Les Arabes qui, avant les Portugais, étoient ſes plus grands navigateurs dans les mers des Indes, paroiſſent l'avoir déſignée ſous les divers noms de *Alrami*, *Rami*, ou *Ramni*, *Lameri*, *Sobarmah*, ou *Sobormah*, *Samandar*, & *Aẓebain*, ou *Aẓe-* Nom.

continent. Vartomanus parle du détroit de Malacca comme d'une grande rivière.

bani; ou bien ces noms appartiennent à différentes îles de cette partie du monde, qui par les rapports qu'elles ont dans leurs productions, & par leur proximité, auront été prises l'une pour l'autre. *Samandar* a quelque ressemblance avec le nom moderne de Sumatra; mais elle est décrite, par le Géographe Nubien, *Edressi*, comme gissant près du *Gange*. Les Africains, assure-t-on, l'appellent *Achamba*. D'Anville, dont l'autorité seroit ici pour nous d'un grand poids, si le sujet n'étoit pas si obscur, prétend que l'*Insula Jabadiu* de Ptolémée est Sumatra (1), quoiqu'on suppose communément que c'est l'île de Java. Les Commentateurs d'Arrien disent que Sumatra est désignée par l'*Insula Simundi vel Palæsimundi* de cet Auteur, dans son *Periplus Maris Erythræi*. *Odoricus*, Moine, qui vers l'an 1331, visita quelques îles de la mer des Indes, parle de *Java* & de *Symolta*, nom qui semble tenir un milieu entre celui que lui donne Arrien, & le nom moderne de *Sumatra*, & qui en est peut-être la vraie étymologie. *Reland*, qui étoit très-savant dans les antiquités orientales, dit que cette île est ainsi appelée d'une colline nommée *Samadra*,

(1) Géographie ancienne, par d'Anville, *in*-12. T. II, p. 370.

Digitized by Google

qu'il ſuppoſe ſignifier dans la langue du pays, *magna formica* (grande fourmi); mais quoi qu'il y ait en effet beaucoup de ces *grandes fourmis* dans l'île, il eſt certain qu'elles ne furent jamais appelées de ce nom. Il eſt preſque sûr qu'il n'y a pas non plus de colline remarquable qui porte ce nom. Ainſi cette étymologie n'offre aucune apparence de probabilité, ni aucun témoignage militant en ſa faveur. Le même Auteur rapporte auſſi, & ſon témoignage eſt confirmé par les Voyageurs Hollandois, que les habitans des îles voiſines appellent Sumatra *Indalas* (*Andeelees*), nom qui vient des Javanois, mais il n'eſt pas généralement reçu, & les habitans eux-mêmes, comme nous l'avons déjà remarqué, ne le connoiſſent pas plus que tout autre. C'eſt un point que j'ai examiné avec ſoin, & ſur lequel je puis prononcer avec certitude; & c'eſt ſur-tout à cette circonſtance qu'il faut attribuer l'ambiguité de ſon ancien nom. Car les Navigateurs des différentes nations, n'ayant point de règle commune & fixe dans la dénomination des lieux, tous ceux qui viſitoient cette île lui donnoient un nom arbitraire, que les voyageurs qui venoient enſuite confondoient facilement (1). Ce qui paroît très-

(1) Les Navigateurs des derniers temps ont éprouvé pluſieurs inconvéniens de cette manière arbitraire de

Digitized by Google

évident, c'eſt que les Portugais apprirent le nom de *Sumatra*, quelle que ſoit ſon origine, ſur la côte du Malabar, où ils formèrent leurs premiers établiſſemens, & prirent connoiſſance des contrées plus orientales. En effet, cette nation étoit alors bien peu éclairée, comme il paroît par l'*Itinerarium Portugalenſium*, publié l'année de leur première expédition à Sumatra, dans lequel le Cataia (le Catai) ou la Chine, eſt regardé comme une île (1).

---

donner des noms aux terres nouvellemens découvertes ou reconnues. Le nom par lequel les habitans mêmes, ou ceux des pays voiſins, diſtinguent un lieu, doit toujours être ſcrupuleuſement conſervé, ſi l'on peut le ſavoir avec certitude; c'eſt ce qui ſemble avoir été obſervé par Dalrymple, & depuis par le Capitaine Cook.

(1) Pour ſatisfaire la curioſité du Lecteur, je vais joindre ici les extraits ſuivans, relatifs à l'ancien nom de Sumatra, que j'ai recueillis des divers Auteurs que j'ai eu occaſion de conſulter dans le cours de mes recherches ſur ce ſujet.

» Une de ces îles s'appelle *Ramni*, qui eſt gouvernée par pluſieurs Rois, & elle a huit ou neuf cens lieues d'étendue. Il y a des mines d'or .... du camphre. Ces îles ſont fort proches de quelques autres, dont la plus conſidérable eſt *El Nian* (ou *Neas*) : les habitans ont des arbres de cocos, dont ils tirent leur nourriture, &

Sumatra eſt une des plus grandes îles de la Terre, mais ſon étendue eſt déterminée avec ſi

---

ils s'en ſervent auſſi pour ſe peindre le corps & pour ſe frotter avec l'huile qu'ils en tirent.... Il y a beaucoup d'éléphans & du bois de Brésil... Ils mangent de la chair humaine. » Anciennes Relations des Indes & de la Chine, p. 4. « *Sobarmah* ou *Sobormah*, nom d'une grande île de la mer de la Chine, autour de laquelle il y en a pluſieurs autres petites qui ne ſont point habitées. La mer y eſt fort orageuſe, & y a preſque par-tout quarante braſſes de profondeur.

Le Schérif Al Edreſſi, écrit dans la dixième Partie de ſon premier Climat, que l'on recueille dans cette île le meilleur camphre de tout l'Orient, & qu'il y a quatre jours de navigation juſqu'à celle d'Anam.

Cette île pourroit bien être celle que nous appellons Sumatra. Car ce que cet Auteur dit de la mer de la Chine, peut fort bien s'entendre de toutes les îles des Indes qui ſont au-delà du Cap de Comorin, comme il a déjà été remarqué dans le titre de Serandib & ailleurs. Et ce qui eſt dit ici de l'île d'Anam, ſe peut fort bien entendre du Royaume d'Anam, qui comprend celui de Siam, & qui eſt dans la preſqu'île des Indes, que les Anciens ont appelé *Cherſonneſus aurea*, les Arabes appellant indifféremment du nom de Gézirat, les îles & les preſqu'îles, comme on peut voir dans le titre de Gezirat.... Quelques Géographes remarquent que la plus grande quantité de bois d'aloës vient de l'île de *Semender*, qui eſt peut-être celle que nous nommons

Digitized by Google

peu d'exactitude, que tous les efforts qu'on pourroit faire pour calculer sa superficie, ne pour-

---

Sumatra... *Rami*, riche pays qui porte l'arbre appelé *Bacam* par les Arabes, & par nous *bois de Brésil* (*sappan*), & où l'on trouve l'animal que les Arabes & les Persans nomment *Kerkedan* (Rhinocéros), est une île de sept cens lieues de long, & distante d'environ trois jours de navigation de Serendib, que nous croyons être Ceylan... *Dib* ou *Div*, dans la langue Indienne, signifie île. Edressi dit que les Chinois faisoient un grand trafic à Serendib. « D'Herbelot, Bibliothèque Orientale, *in-fol.* 1697. Il y a lieu de douter qu'ils aient jamais passé Achéen. — Dans la Géographie de la Nubie de cet Auteur (Edressi), selon d'Herbelot, l'île appelée *Alrami*, semble le mieux répondre à Sumatra, excepté dans sa proximité de Serendib, en étant distante de dix jours de navigation, & non de trois jours seulement : ensuite *Sabormah*, & enfin *Samandar*, qui, quoiqu'approchant le plus par le nom, ne convient nullement par la situation, qu'on dit être *près du Gange*. — « Plus loin à l'Est sont les îles de *Samander*, *Rami* ou *Lameri*, qui sont peut-être Java, quoique d'après la description de celle-ci, on soit porté à la prendre pour *Samandan*, & alors *Abinomer* seroit *Java*, & *Mehrage* ou *Sobormah*, *Borneo* ». Jones, description de l'Asie, 1773. « Au-delà de Petan qui s'étend au Sud, à trente lieues de distance, est *Java-la-Grande*, » Marc-Paul, 1269. — La description que donne cet Auteur de cette île, convient à Sumatra. — « En 1331,

roient garantir de l'erreur. Comme la Grande-Bretage, elle eſt plus large à ſon extrêmité méridio-

---

Le Moine Odoricus alla à Java : ce fut le premier des Européens qui pénétra dans l'Inde & en retourna », (Marc-Paul, excepté) » Hackluit, T. II. pag. 45. — « Auprès de l'île de *Lemery*, il y en a une autre appellée *Sumobor* ; & tout auprès de celle-ci, une grande nommée *Java* ». Mandeville, 1400. — Nicolas de Conti (1449) dans Ramuſio donne une aſſez bonne deſcription de Sumatra, ſous le nom de *Taprobane*, & fait particulièrement mention de quelques coutumes extraordinaires des *Battas*, bien confirmées aujourd'hui. « Lacham mittit oppidum dictum *Samoterra*, ulta Calechut leucis CCCCC ». « Præterea in hoc mari indico complures viſunter inſulæ, & inter alias duæ ſunt quæ cæteras omni rerum celebritate præſtant. Altera Sayla dicitur, quæ abeſt ab dicto capite Comar M. prope CC. Poſt hanc, ad orientem, altera viſitur quæ dicitur *Samoterra*, nos Taprobanum appellamus, quæ abeſt ab Urbe Calechut itinere trium menſium. Ultra eam eſt Cataium feraciſſima, ut dictum eſt, inſula ». Intinerarum Portugalenſium in Indiam, imprimée en 1508, mais écrit vraiſemblablement quelques années auparavant. — « Il paſſa de *Melacha* à *Sumatra*, qui paroît être Taprobana, & arriva à Pider, reconnu pour le meilleur port de l'île ». Ludovico Barthema, ou Vartomanus. Cet Auteur voyagea en 1503 & 1504, & on publia à Veniſe une Edition de ſon Livre en 1517. Le nom de Sumatra y eſt écrit à la manière moderne, contraire à celle des Portugais. — On trouve dans le troiſieme vol.

Digitized by Google

nale, se rétréciſſant par degrés à moſure qu'elle avance vers le nord, & elle approche peut-être

---

de Ramuſio une carte & une deſcription ancienne de Sumatra ou Taprobana, par un Capitaine François : elle eſt ſans date ; mais elle paroît avoir été écrite peu d'années après le voyage des Portugais. — Dans une lettre d'Emanuel, Roi de Portugal, au Pape Léon X, de 1513, inſérée dans le *Novus Orbis Hiſtoricus*, ce Prince parle de la découverte de *Zamatra* faite par ſes ſujets. — « Ils ont abordé à une île appellée Taprobane par les anciens, qui porte à préſent le nom de (*Zamatra*) Sumatra : car à l'endroit où Ptolemée, Pline & d'autres Coſmographes, ont placé la Taprobana, il n'y a point d'île qu'on puiſſe croire être celle-ci ». Epiſtola di Maſſimiliano Tranſylvano, 1519. — « Circa littora Taphrophanæ, quam hodiè Sumatram vocant ». Sebaſtianus Munſterus, imprimé en 1537. — « Près de la pointe de Malacca eſt Taprobane, ou Sumathre, que les Barbares appelloient autrefois *Salique*, (*Ceylan*); les Arabes l'ont nommée *Azebain*, & les Afriquains, *Achamba*. Elle eſt fameuſe par la canelle. Les Rois de *Pazar* (*Paʒay*), Dargni (peut-être *Andergery*) Pedir, Ham & Biranc, ſont tributaires du grand Cham. Il y croît pluſieurs épices ; mais le poivre vient de Calecut & de Zeilan. Elle eſt gouvernée par pluſieurs petits Rois. En 1543 elle fut pillée & ravagée par quelques avanturiers de *Cephala*. La ligne équinoxiale coupe l'île par ſon milieu ». Coſmographie Univerſelle d'A. Thevet, 1541. L'habillement des habitans eſt fort bien décrit dans cet Auteur. — « En 1539, le Gouverneur

encore plus de notre île par la grandeur que par la forme.

Portugais de Malacca reçut une ambaſſade du Roi des Batas, dans l'île de *Samatra* ». Mendez de Pinto, 1558. — « La Taprobane, dont les habitans, ſelon Ptolemée, ont le ſoleil préciſément ſur leur tête quelquefois au Nord, & quelquefois au Sud, eſt par nous appellée *Samotra* ou Sumatra. Ses quatre Rois payent tribut au Cham de la Tartarie ». Geographie de Ptolemée, traduite en Italien par Geralimo Ruſcelli, 1561. — » La Taprobane, ſelon Arrien & Ptolemée, fut autrefois nommée *Simundi* inſula. Pluſieurs Savans veulent que cette île ſoit celle qu'on appelle aujourd'hui Samatra, ou Zamatra ». Scholia J. G. Stukii, in Periplum Arriani, 1577. — « Taprobana, île autrefois nommée *Simundi*, & maintenant, ſelon aucuns, Sumatra. Ptolemée récite qu'elle étoit auparavant dite Simonide, & que les peuples d'icelle s'appelloient d'un commun nom, Salas, & qu'ils portoient tous habits de femmes ». Coſmographie de P. Appianpar Gemma Friſon, 1581. — « Avec ces cinq navires il (Sequeire), fit voile pour l'île autrefois appellée Taprobane, & à préſent *Zamatra* ». Oſorius, Traduction faite en 1581. — « Sequeire le premier des Portugais alla à Somatra ». — Maffeus, Hiſt. Indic. 1590. — « On a donné à Malacca l'épithète *aurea* (d'or) à cauſe de la grande quantité d'or qu'on y porte de *Monancabo* & de *Barros*, contrées de l'île de *Çamatra*. Lors de notre voyage dans l'Inde, les côtes maritimes de cette île étoient diviſées en vingt-neuf Royaumes. En commençant de la pointe la plus occi-

Digitized by Google

ontagnes. Une chaîne de montagnes, compoſée quelquefois d'un double, quelquefois d'un triple rang,

---

dentale, & avançant de-là vers le Nord, le premier eſt appellé *Daya ;* les autres ſont dans l'ordre ſuivant: *Lambrii*, *Achem*, *Biar*, *Pedir*, *Lide*, *Pirada*, *Pacem*, *Bara*, *Daru*, *Arcat*, *Irean*, *Raput*, *Purii*, *Ciaca*, *Campar*, *Capocam*, *Andraguerii*, *Jambii*, *Palimbam*, *Tanna Malayo*, *Sacampam*, *Tulumbaum*, *Andoliz*, *Piriaman*, *Tiço*, *Barros*, *Quinchel* & *Mancopa*, qui eſt dans le voiſinage de *Daya* & de *Lambii*. » Jean de Barros, publié vers l'an 1558. — « Sumatra, appelée par quelques-uns *Taſan*, qui ſignifie une grande île. Les habitans de Malacca diſent qu'elle étoit autrefois unie au continent, dont elle a été ſéparée par un tremblement de terre ». Vincent le Blanc, 1660. — « Odoric appelle Sumatra, *Symolta* ; Joſeph, *Samotra ;* d'autres, *Alramis* & *Zamara* ; Ptolemée, *Symunda*, les habitans, *Salyca* & *Salutra* ; la ville de Menancabo, autrefois appellée Syndo Candra, eſt dans l'intérieur ». Voyage d'Herbert 1677, Sumatra eſt appellée Sammater ». Richshoffer, Voyage en Allemagne 1667. — Dampier, 1688, dit qu'il a vu une ancienne carte dans laquelle Sumatra n'avoit d'autre nom que celui de *Sheba*. — « Indalas ; c'eſt le nom que les habitans & les peuples voiſins donnent à l'île de Sumatra, ainſi appelée d'une colline nommée *Samadra*, c'eſt-à-dire, *Grande Fourmi*. » Relandi, Diſſertationum miſcellanearum parte tertiâ, page 74. — Je ſuis redevable en grande partie des extraits ci-deſſus, la plupart pris d'Auteurs extrêmement rares, à la belle Collection de Voyages, peut-être

la

Digitized by Google

la diviſe dans toute ſon étendue; mais en général elle s'étend plus à l'oueſt que vers les côtes oppoſées, étant rarement plus éloignée de douze milles de la mer à l'occident. Le ſommet de ces montagnes, quoique très-élevé, n'eſt jamais couvert de neiges, comme l'eſt celui des montagnes de l'Amérique méridionale, entre les Tropiques. Le mont *Ophir*, ſitué immédiatement ſous l'Equateur, eſt ſans doute de toutes les montagnes celle qui s'apperçoit de plus loin en mer, ſon ſommet étant élevé de treize mille huit cens quarante-deux pieds au-deſſus de ſon niveau, hauteur qui n'eſt que les deux tiers de celle que les Aſtronomes François ont donné à la plus élevée des Andes, mais qui excède un peu celle du Pic de Tené-

---

unique en Europe, raſſemblée par les ſoins de Monſieur Alexandre d'Alrymple.

Quelques perſonnes ont prétendu trouver l'origine du nom de Sumatra ou Samatra, dans un mot ainſi écrit, qui ſignifie *rafale* dans les Langues Portugaiſe & Eſpagnole : mais le fait eſt préciſément le contraire. Des Marins trouvant ces rafales fréquentes dans le voiſinage de cette île, leur donnèrent naturellement le nom de l'île même. Les Anglois appellent auſſi ces coups de vent *Sumatras*, comme ils diſent *ſcotch miſt*, un brouillard d'Ecoſſe, une ondée.

BIBLIOTHEQUE CANTONALE

rise (1). Entre ces chaînes de montagnes, sont des vastes plaines, fort élevées au-dessus des terres

(1) Voici le résultat des Observations faites par M. Robert Nairne, sur la hauteur du Mont Ophir.

Hauteur du pic au-dessus du niveau de la mer.	13,842	pieds Angl.
Milles Anglois.	26,216	
Milles Nautiques.	226,325	
Intérieur, environ. . . .	26 mil.	Naut.
Distance de la Pointe Massang.	32 mil.	Naut.
Distance à la mer dès qu'on apperçoit le pic sur l'horison. . .	125 mil.	Naut.
Latitude du pic.	0°. 6′.	Nord.
Montagne volcanique, au sud d'Ophir, moins haute que celle-ci de.	1377	pieds.
Intérieur, environ. . . .	29 mil.	Naut.

Afin qu'on soit en état de faire la comparaison des hauteurs ci-dessus avec celles des plus hautes montagnes des autres parties du Monde, mesurées par des Mathématiciens, je vais les joindre ici.

Chimborazo, la plus haute des Andes, 3220 toises ou. . .	20,633	pieds Angl.

Environ 2400

maritimes, & où l'air eſt froid ; ce qui les fait regarder comme la partie la plus délicieuſe de l'île, & conſéquemment elle eſt la plus peuplée & la moins embarraſſée de bois, qui couvrent en général les montagnes & les vallées de Sumatra d'une ombre éternelle. On y trouve de grands & magnifiques lacs, qui s'étendent en quelques endroits juſqu'au centre de l'île, & facilitent beaucoup la communication entre ſes différentes parties ; mais leurs dimenſions, leur poſition, leur direction, ſont fort peu connues, quoique les naturels en faſſent ſouvent mention dans les récits de leurs voyages (1). Ces lacs don- Bois. Lacs.

---

pieds, à partir du ſommet, ſont couverts d'une neige éternelle.

Carazon ſur laquelle ſont montés les Aſtronomes François. . .	15, 800	pieds Angl.
Pic de Ténériſe-Feuillée. 2070 toiſes, ou.	13, 265	pieds.
Mont Blanc, en Savoie. M. G. Shuckburg.	15, 662	
(Et ſelon les nouvelles obſervations).	2416	toiſes.
Mont Etna. le même. . .	10, 954	

(1) Les lacs dont il eſt principalement queſtion, ſont, l'un d'une très-grande étendue dans le pays des Batta ; un ſecond dans le Royaume de Menangcabow, fort utile aux habitans, qui, par ſon moyen, tranſportent leurs denrées à Palembang, & en rapportent d'autres ; un troiſieme dans le pays de Corinchia, qui a

nent naiſſance à pluſieurs grandes rivières, & ſur-tout à celles qui courent à l'eſt. Les chûtes d'eau, & les caſcades ne ſont pas rares, comme on peut l'imaginer, dans un pays dont le ſol eſt ſi inégal. Il y en a entr'autres une fort remarquable, qui deſcend du côté ſeptentrional du MONT POOGONG, près de POOLO PESANG. L'île MANSELAR qui forme l'entrée de la baie Tappanooly, en offre une ſingulière qui ſe précipite du ſommet d'une montagne en cône. Les habitans aſſurent que le réſervoir de cette caſcade eſt un grand coquillage de l'eſpèce appelée *Keemo* (1). Une autre caſ-

Caſcades.

été viſité par M. Rogers, Employé de la Compagnie, à Moco-Moco; enfin un quatrième dans le pays de Lampoon, lequel s'étend juſqu'à Paſſummah. Les bateaux dont on ſe ſert dans ce dernier lac portent des voiles, & ſont plus grands que les autres : on les appelle *Panchallang*. Il faut un jour & une nuit pour le traverſer. Le fils du Sultan de Palembang, vint par ce lac à Croee, lorſque M. Stevenſon fut chargé d'y former un établiſſement.

(1) Le coquillage appelé *Keemo*, qui eſt peut-être le plus grand qui exiſte, eſt du genre des Pétoncles. On le trouve principalement dans la Baie de Tappanooly, & dans d'autres parties de l'eſt. On le prend dans le fond de l'eau, en pouſſant un long bambou entre les deux valves ouvertes qui ſe fermant tout-à-coup, ſerrent fortement le bambou, par le moyen duquel on le retire

cade petite, mais fort agréable, descend perpendiculairement du roc escarpé, qui, comme un vaste rempart, borde les rivages de la mer près de *Manna* (1). Il n'y a peut-être pas de pays dans tout le monde mieux fourni d'eaux que celui-ci. A chaque pas on rencontre des sources. Le nombre des rivières vers la partie occidentale est immense; mais elles sont en général trop petites & trop rapides pour être navigables. La proximité des montagnes sur cette partie de l'île procure cette grande quantité de rivières & de ruisseaux, & en même temps donne lieu aux désavantages que nous leur avons remarqués, en ne leur laissant pas assez d'espace pour s'étendre. Sur les côtes orientales, l'éloignement des montagnes non-seulement laisse un plus libre champ au cours des rivières avant qu'elles se jettent dans la mer; non-seulement il présente une plus grande surface pour recevoir les pluies & les brouillards, qui par-là peuvent

Rivières.

alors de l'eau. Le plus grand que j'aie vu avoit trois à quatre pieds de diamètre. Ce coquillage est parfaitement blanc, & les naturels le travaillent comme l'ivoire.

(1) Un vaisseau Européen (l'Elgin), l'ayant vue de la mer, y envoya sa chaloupe pour faire de l'eau, mais elle fut brisée contre les rochers par la violence du ressac, & l'équipage périt.

Digitized by Google

réunir un plus grand nombre de ruisseaux subsidiaires ; mais encore il rend le cours de l'eau à travers un sol uni plus sûr & plus uniforme ; ce qui ne peut avoir lieu là où les torrens descendent plus immédiatement des montagnes. Mais il ne faut pas croire qu'il n'y ait point de grandes rivières vers la partie occidentale. *Cattown*, *Indrapour*, *Tabooyong* & *Sinkell*, sont des rivières considérables, quoique moins grandes que *Palembang*, *Jambée*, *Indergeree*, *Racan*, & *Buttoo-Bara*, sur la côte orientale. Ces dernières ont encore l'avantage d'être abritées par la presqu'île de *Malacca*, *Borneo*, *Banca* & autres îles de cet Archipel, lesquelles, rompant la force des vagues, empêchent le ressac d'amonceler ces bancs de sable qui obstruent l'embouchure des rivières du sud-oueſt, & les rendent impraticables aux bateaux d'une certaine grandeur. Cet inconvénient est si grand pour les dernières rivières, qu'il n'en est presqu'aucune, excepté les plus grandes qui se jettent dans la mer en ligne droite. Car l'action continuelle du ressac, plus puissante que la force ordinaire du courant, entasse à leur embouchure un banc de sable, qui détourne leur cours, & leur fait prendre une direction parallele au rivage, entre les rochers & les côtes, jusqu'à ce que les eaux accumulées s'ouvrent enfin un passage

par-tout où elles trouvent moins de réſiſtance (1). C'eſt pendant la mouſſon du ſud, temps où le reſſac eſt ordinairement très-fort, & les rivières moins rapides, à cauſe de la ſéchereſſe, que ces rivières ſont ainſi détournées de leurs cours; mais comme elles augmentent peu-à-peu par les pluies qui ſurviennent, elles forcent par degrés tous les obſtacles, & reprennent leur lit naturel.

La chaleur de l'air n'eſt pas auſſi forte qu'on devroit l'attendre, dans un pays ſitué au milieu de la Zone-Torride. Il eſt plus tempéré que dans pluſieurs régions d'au-delà des Tropiques; le thermomètre (de Farenheit) ne s'écartant pas ordinairement du 82e. au 85e. degré, dans la plus grande chaleur du jour, qui eſt environ deux heures après-midi (2). Je ne me ſouviens pas de l'avoir jamais vu à l'ombre plus haut que le 86e. Au ſoleil levant, il eſt ordinairement au 70e: le froid néanmoins eſt plus ſenſible que le thermomètre Air.

(1) La rivière Moco-Moco eſt quelquefois détournée de ſon lit de cette manière, l'eſpace de trois milles avant de ſe jetter dans la mer.

(2) A Calcutta, dans le Bengale, le thermomètre, dans la ſaiſon chaude, s'éleve au 99e. degré; plus avant dans les terres, quelquefois juſqu'à 101° à l'ombre; & même après le ſoleil couché, on l'a obſervé à 96°.

Digitized by Google

ne ſembleroit l'indiquer, puiſqu'il occaſionne le friſſon & le grincement des dents ; ce qui vient ſans doute d'un plus grand relâchement du corps, & de ce que les pores ſont plus ouverts dans ce climat ; car la même température en Angleterre ſeroit regardée comme un degré conſidérable de chaleur. Ces obſervations ſur l'état de l'air ne s'appliquent qu'aux diſtricts voiſins des côtes de la mer, où, à cauſe de l'abaiſſement du ſol, & de la preſſion plus forte de l'atmoſphère, les rayons du ſoleil opèrent plus puiſſamment. Dans l'intérieur des terres, ſelon que le ſol s'élève, la chaleur diminue rapidement, de manière qu'au-delà du premier rang de montagnes, les habitans font du feu le matin, & le conſervent fort avant dans le jour, pour ſe chauffer ; pratique inconnue dans les autres parties de l'île. C'eſt auſſi au froid qu'on attribue la lenteur avec laquelle croiſſent les cocotiers, qui ſont quelquefois vingt & trente ans à venir à leur perfection, & ſouvent ne portent pas de fruit. En général, le froid eſt en proportion avec l'élévation du ſol au-deſſus du niveau de la mer, à moins que quelque circonſtance locale, telle que le voiſinage des plaines de ſable, ne contribue à produire un effet contraire ; mais à Sumatra le froid de l'air vient de la qualité du ſol, qui eſt argilleux, & de la verdure conſtante & épaiſſe qui y règne, laquelle

en abſorbant les rayons du ſoleil, empêche l'effet de leur réflexion & de leur réfraction. Le peu d'étendue de l'île en largeur contribue auſſi à ſa température générale, parce que le vent, venant directement ou tout récemment de la mer, ne peut avoir ce degré de chaleur, qu'il acquiert d'ordinaire en paſſant par une grande étendue de terres dans les climats des tropiques. La gelée, la neige, & la grêle ſont abſolument inconnues aux habitans (1). L'atmoſphère eſt en général plus ſombre qu'en europe, ce qu'on appperçoit ſenſiblement à la rareté des nuits étoilées. Cela peut venir d'une plus grande raréfaction de l'air, qui fait deſcendre les nuages plus bas, & les rend plus opaques, ou ſimplement d'une chaleur plus forte, qui fait exhaler de la terre & de la mer une plus grande quantité de vapeurs. Le brouillard, appellé *Caboot* par les Naturels, qui s'élève tous les matins ſur les montagnes, eſt d'une épaiſſeur

(1) Les Montagnards du Pays de Lampoon parlent d'une eſpèce particulière de pluie qui y tombe, que quelques-uns ont ſuppoſé être ce que nous appellons neige fondue ; mais le fait n'eſt pas ſuffiſamment établi ; & peut-être ce que ces montagnards déſignent n'eſt autre choſe que ces brouillards épais, ou nuages qui couvrent le ſommet des hautes montagnes, d'où ils ſe précipitent en pluie.

Digitized by Google

étonnante ; ſes extrêmités, lors même qu'il parvient juſqu'à la portée de la main, ſont parfaitement déterminées ; & on ne le voit guères ſe diſſiper que trois heures après le ſoleil levé.

Trombe. Ce phénomène extraordinaire, ſi bien connu & ſi exactement décrit, la trombe paroît ſouvent dans cette île, & quelquefois ſur le rivage. La plus grande, la plus diſtincte que j'aie eu occaſion de voir, je la rencontrai comme j'allois à cheval. J'en étois ſi près, que je voyois parfaitement le roulement intérieur de l'eau très-diſtincte de la maſſe qui l'entouroit. Elle ſembloit avoir pris naiſſance dans la baie de Bençoolen, & ſa direction étoit dirigée de cette baie à la preſqu'île ſur laquelle eſt l'établiſſement du fort Marlborough ; mais avant qu'elle eut atteint la mer de l'autre côté, elle ſe diſſipa peu-à-peu, ſans aucune chute d'eau, ni autre accident fâcheux, s'étant retirée dans le corps du nuage dont elle dépendoit.

Tonnerre & éclairs. Le tonnerre & les éclairs ſont ſi fréquens à Sumatra, qu'à peine attirent-ils l'attention de ceux qui ont fait un long ſéjour dans l'île. Pendant la mouſſon du nord-oueſt, les exploſions ſont très-violentes ; les éclairs partent de tous les points du ciel qui ſemble tout en feu, tandis que la terre eſt agitée à un dégré peu inférieur à la ſecouſſe qu'occaſionne un tremblement de

Digitized by Google

terre. Dans la mouſſon du ſud-eſt, les éclairs ſont plus longs, mais leur éclat eſt moins conſidérable, & le tonnerre ſe fait à peine entendre. Il ſemble que les ſuites de ce terrible météore n'y ſont pas ſi fatales qu'en Europe, puiſqu'il n'y a que peu d'exemples de perſonnes tuées, ou de bâtimens détruits par la foudre, quoiqu'on n'y faſſe nulle part uſage des conducteurs électriques. Peut-être doit-on l'attribuer au petit nombre des habitans, à proportion de l'étendue de l'île, & aux matériaux dont les maiſons ſont conſtruites, qui ne ſont pas ſuſceptibles de s'enflammer aiſément. Cependant j'ai vu quelques arbres endommagés par la foudre (1).

Les cauſes qui produiſent la variété de ſaiſons dans les climats ſitués au-delà des tropiques, n'ayant point lieu dans les régions de la Zone-Torride, on ne connoît ici que deux ſaiſons, communément appelées la mouſſon pluvieuſe, & la mouſſon sèche (2), du temps particulier à chacune. Mouſſons.

(1) Depuis que ceci eſt écrit, on a appris qu'un magaſin du Fort Marlborough, contenant quatre cens barils de poudre, a été enflammé par la foudre, & a ſauté en l'air, le 18 Mars 1782.

(2) Le mot *mouſſon* paroît venir par corruption de *moofeem*, qui en Arabe & en Malais, ſignifie année.

Digitized by Google

Dans les diverſes parties de l'Inde, ces mouſſons ſuivent différentes loix particulières, par rapport à l'époque de leur commencement, de leur durée, de leur changement, & à la direction du vent qui règne, & ſelon la nature & la ſituation des terres & des côtes où leur influence ſe fait ſentir. La preſqu'île plus reculée de l'Inde, dans laquelle ſe trouve le royaume de Siam, éprouve en même temps les effets des ſaiſons oppoſées; la partie occidentale, qui eſt dans le golphe du Bengale, étant expoſée pendant la moitié de l'année à des pluies continuelles, tandis que la partie orientale jouit du plus beau temps: de même ſur les différentes côtes de l'Indouſtan, les mouſſons exercent alternativement leur influence; l'air étant calme & ſerein dans une partie, tandis que l'autre eſt agitée par les tempêtes. Le long de la côte de Coromandel, le changement, ou, comme on l'appelle, l'exploſion de la mouſſon, eſt fréquemment accompagnée des plus violens coups de vent.

Sur la côte occidentale de Sumatra, la mouſſon du ſud-eſt, ou la ſaiſon sèche, commence en Mai, & finit en Septembre: la mouſſon du nord-oueſt, ou pluvieuſe, commence en Novembre, &

Taoun, autre mot Malais, qui ſignifie ſaiſon ou année, ſe dit des moiſſons.

Digitized by Google

les fortes pluies ceſſent en Mars. Les mouſſons, pour l'ordinaire, commencent & finiſſent par gradation; pendant les mois d'Avril & de Mai, Octobre & Septembre, le temps eſt variable & incertain, de même que le vent.

Cauſe des mouſſons.

Pluſieurs ſavans Phyſiciens ont cherché la cauſe de ces vents périodiques; mais leurs ſyſtêmes ne s'accordent pas entièrement avec les principes établis, ni avec leur application aux effets qu'on ſait être produits dans les différentes parties du Globe. Je me contenterai d'expoſer ſommairement ce qui me paroît le plus évident, ou au moins le plus probable, parmi les loix générales, ou les inductions qu'on a tirées des recherches faites ſur ce ſujet. Si la mer étoit parfaitement unie, & libre de l'influence des terres, un vent conſtant de la partie de l'eſt régneroit dans tout cet eſpace compris entre les vingt-huit ou trente degrés de latitude nord & ſud. Ce vent eſt ſur-tout occaſionné par la révolution diurne de la terre ſur ſon axe d'occident en orient (1); mais eſt-ce par l'action du ſoleil,

(1) *Note du Traducteur.* Le Docteur Halley a démontré que cette hypothèſe ſur la cauſe du vent conſtant de la partie de l'eſt étoit inſoutenable. Voyez *Voyages dans les mers de l'Inde*, par M. le Gentil, T. I, pag. 637.

Digitized by Google

avançant à l'oueſt, ſur le fluide atmoſphérique, ou par la rapidité de la révolution de ce corps ſolide (la terre) qui laiſſe derrière lui ce fluide dont il eſt environné, & par-là le fait retourner en ſens contraire, ou enfin par la combinaiſon de ces principes agiſſant de concert, ou même par leur action contraire, comme on l'a ingénieuſement imaginé? C'eſt ce que je ne prendrai pas ſur moi de décider: il me ſuffit de dire que cette tendance conſtante du vent à l'eſt eſt la première loi générale des vents des tropiques. Quelle que ſoit l'influence du ſoleil ſur l'atmoſphère dans ſa courte révolution diurne, on ne peut douter qu'elle ne ſoit conſidérable, eu égard à ſa ſtation dans le cercle de l'écliptique. Les parties les plus froides & les plus denſes ſe portent naturellement vers cette région de l'air qui eſt raréfiée par la préſence plus immédiate de ſa chaleur. Ainſi depuis les tropiques, & quelques degrés au-delà, l'air ſe porte vers l'équateur; & ſe combinant avec le vent d'eſt général dont nous avons parlé, produit (ou produiroit, ſi la ſurface de la mer étoit uniforme) un vent de nord-eſt dans la partie du nord, & de ſud-eſt dans celle du ſud, qui s'étend plus ou moins, ſelon que le ſoleil eſt plus ou moins éloigné. Ce ſont-là les vents qu'on appelle vents de commerce (ou aliſés), & ils ſont le ſujet de la ſeconde loi générale. Il eſt évident qu'à

Digitized by Google

l'égard de l'eſpace compris entre les tropiques, les parties qui, dans une ſaiſon de l'année, ſont au nord du ſoleil, pendant l'autre, ſont au ſud de cet aſtre, & qu'il doit s'enſuivre régulièrement cette alternative d'effets ci-deſſus décrits, ſelon la poſition relative du ſoleil; ou, en d'autres mots, que la cauſe qui produit dans un temps le vent du nord-eſt dans quelque partie de ces latitudes, doit, quand les circonſtances ſont changées, occaſionner un vent de ſud-eſt. Telle eſt l'idée qu'on peut ſe former des vents périodiques, qui dépendent certainement de la courſe alternative du ſoleil au nord & au ſud; & c'eſt ce que je poſe comme la troiſième loi générale. Mais quoique ceci puiſſe s'accorder avec ce que l'on obſerve au milieu de l'Océan, néanmoins dans le voiſinage des continens & des grandes îles, on remarque des variations qui ſemblent preſque renverſer ces principes. Le long de la côte occidentale d'Afrique, & dans quelques parties de la mer des Indes, les vents périodiques, ou les mouſſons, comme on les appelle dans l'Inde, ſoufflent de l'oueſt nord-oueſt, & du ſud-oueſt, ſelon la poſition, l'étendue & la nature des terres les plus prochaines, dont l'effet ſur l'atmoſphère environnante, lorſqu'elle eſt échauffée par le ſoleil, dans les ſaiſons où il eſt vertical, eſt prodigieux, & peut-être même ſupérieur à celui de toute autre cauſe qui

contribue à la production ou à la direction du vent. Suivre dans ſes opérations ce principe d'irrégularité dans les différens vents qui règnent dans l'Inde, & dans leurs changemens périodiques, ſeroit une tâche difficile, mais non pas impoſſible (1). Néanmoins, ceci n'entre point dans mon plan, & j'obſerverai ſeulement que la mouſſon du nord-eſt eſt changée, ſur la côte occidentale de Sumatra, en nord-oueſt, ou oueſt-nord-oueſt, par l'influence de la terre. Pendant la mouſſon du ſud-eſt, le vent y ſouffle entre ce rumb & le ſud-ſud-oueſt. Lorſque le ſoleil eſt près de l'équateur, les vents ſont variables, & ne ſont fixés que lorſqu'il a avancé pluſieurs degrés vers le tropique; & voilà la cauſe pour laquelle les mouſſons ont lieu régulièrement, comme je l'ai déjà obſervé, en Mai & Novembre, & non dans les mois équinoxiaux.

Briſes de terre & de mer.

C'eſt aſſez parlé ſur les vents périodiques. Je vais maintenant paſſer à ceux qu'on nomme briſe de terre & briſe de mer, qui exigent une attention plus particulière, ſoit parce qu'étant plus locaux, ils appartiennent plus particulière-

(1) C'eſt ce qui a été exécuté, & d'une manière très-ingénieuſe, par M. Semeyns, dans le troiſième vol. des Mémoires d'Haerlem, qui eſt tombé dernièrement entre mes mains.

ment

ment à mon ſujet, ſoit parce que leur nature a été juſqu'à préſent traitée avec moins de ſoin par les Phyſiciens.

A Sumatra, ainſi que dans tous les autres pays de quelqu'étendue, ſitués entre les tropiques, le vent ſouffle régulièrement, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, de la mer vers la terre, pendant un certain temps; après lequel il change, & ſouffle pendant à-peu-près le même temps, de la terre à la mer, excepté ſeulement lorſque la mouſſon eſt très-violente, & même alors le vent manque rarement de diminuer un peu, cédant aux efforts de la cauſe ſubordonnée, qui ne peut, dans ces circonſtances, produire un changement entier. Sur la côte occidentale de l'île, la briſe de mer ſe lève ordinairement, après une heure ou deux de calme, vers dix heures du matin, & continue juſques vers les ſix heures du ſoir. Sur les ſept heures, la briſe de terre commence, & dure toute la nuit, juſqu'à huit heures du matin, qu'elle ceſſe peu-à-peu.

Cauſe des briſes de terre & de mer.

Ces briſes dépendent du même principe général qui cauſe & règle tous les autres vents. La chaleur agiſſant ſur l'air, le raréfie, & par-là l'air devient ſpécifiquement plus léger, & s'élève; les parties plus denſes de l'atmoſphère qui entourent cet air raréfié, ſe portent, par leur poids ſupérieur, vers l'endroit vuide, tâchant, ſelon les loix de la

gravité, de rétablir l'équilibre. Ainſi dans les verreries, la chaleur du fourneau placé au centre étant très-vive, on apperçoit un violent courant d'air ſe faire jour à travers les portes & les ouvertures du bâtiment. Comme les vents généraux ſont cauſés par l'influence *directe* des rayons du ſoleil ſur l'atmoſphère, ainſi cette déviation particulière du courant d'air, qu'on diſtingue par le nom de briſes de terre & de mer, eſt cauſée par l'influence de ſes rayons *réfléchis* de la terre ou de la mer. La ſurface de la terre eſt plutôt échauffée par les rayons du ſoleil que celle de la mer, à cauſe de ſa denſité, & de ſon état de tranquillité; par conſéquent elle réfléchit ces rayons plutôt, & avec plus de force; mais à cauſe auſſi de cette denſité, la chaleur eſt plus ſuperficielle que celle de la mer, qui eſt plus profondément échauffée à cauſe de ſa tranſparence, & de ſon agitation, préſentant continuellement une ſurface froide au ſoleil. Je vais maintenant faire l'application de ces principes. Dans le temps que le ſoleil en s'élevant eſt monté à la hauteur de trente ou quarante degrés au-deſſus de l'horiſon, la terre a acquis, & a réfléchi ſur la partie de l'air qui poſe ſur elle, un degré de chaleur ſuffiſant pour le raréfier & rompre ſon équilibre; en conſéquence de cet effet de la chaleur, la maſſe d'air qui eſt au-deſſus de la mer, n'étant point également ou

Digitized by Google

totalement raréfiée, ſe précipite vers la terre ; & la même cauſe opérant auſſi long-temps que le ſoleil reſte ſur l'horiſon, il règne, pendant tout cet intervalle, une briſe conſtante de mer, ou un courant d'air de la mer à la terre. Environ une heure avant le coucher du ſoleil, la ſurface de la terre commence à perdre aſſez promptement la chaleur qu'elle avoit reçue des rayons plus perpendiculaires. L'air ceſſe donc d'être raréfié, & le calme ſuccède. La chaleur communiquée à la mer, qui, quoique moins forte que celle de la terre, a néanmoins pénétré plus profondément, & parconſéquent eſt plus durable, agit alors à ſon tour, & par la raréfaction qu'elle cauſe attire vers la mer l'air de la terre devenu plus froid, plus denſe & plus peſant ; ce qui continue juſqu'à ce que la terre, échauffée de nouveau par le ſoleil, reprenne encore le deſſus. Telle eſt la règle générale, d'accord avec l'expérience, & fondée, ſelon moi, ſur les loix du mouvement & la nature des choſes. Les obſervations ſuivantes ſerviront à confirmer ce que j'ai avancé, & à jeter un nouveau jour ſur ce ſujet, pour l'inſtruction de ceux qui ſeroient tentés de faire des recherches ultérieures.

Les vents périodiques qu'on ſuppoſe ſouffler durant ſix mois du N. O, & ſix mois également du S. E, obſervent rarement cette régularité, ex-

Digitized by Google

cepté dans le plus fort de la mouſſon; ils inclinent preſqu'en tout temps, de quelques degrés vers la mer, & ſoufflent aſſez ſouvent du S. O, ou dans une ligne perpendiculaire à la côte. Cela doit être attribué à l'influence de la cauſe des vents de terre & de mer, bien plus puiſſante dans ces circonſtances que la cauſe des vents périodiques: ces deux cauſes ſemblent alors agir à angles droits l'une ſur l'autre; & ſelon que l'une ou l'autre domine, les vents approchent de la direction perpendiculaire ou parallele à la côte. La direction du vent de terre pendant la nuit eſt preſque toujours correſpondante au vent de mer du jour précédent ou ſuivant, à moins qu'une rafale, ou quelqu'altération ſubite de l'atmoſphère, très-fréquentes dans ces climats, ne produiſent quelqu'irrégularité; & il ne ſouffle pas dans un ſens immédiatement oppoſé à ce vent de mer; ce qui arriveroit, ſi, comme l'ont ſuppoſé quelques Ecrivains, le premier étoit purement l'effet de l'accumulation & de la ſurabondance du dernier, ſans aucune cauſe poſitive, mais en formant un angle égal & contigu, dont la côte eſt la ligne commune. Ainſi ſi la côte, par exemple, court N. & S., la même cauſe ou combinaiſon de cauſes qui produit un vent de mer du N. O., produit un vent de terre du N. E.; ou en appliquant le cas à Sumatra qui gît N. O. & S. E., un vent de mer de

Digitized by Google

S. eſt précédé ou ſuivi d'un vent de terre de l'E. Cette remarque ne doit pas ſe prendre dans un ſens trop ſtrict, mais ſeulement comme le réſultat d'une obſervation générale. Si le vent de terre dans le cours de la nuit paſſe de l'E. au N., c'eſt, un prognoſtic infaillible d'un vent d'O. ou de N. O. pour le jour ſuivant. C'eſt ſur ce principe que les habitans prédiſent la direction du vent par le bruit de reſſac pendant la nuit; s'ils l'entendent au nord, ils jugent que le vent ſera dans cette partie, & *vice verſâ*. Le point d'où le bruit ſe fait entendre dépend de la direction du vent de terre, qui emporte le ſon avec lui. Le vent de terre a une correſpondance avec le vent de mer du jour ſuivant, & voilà la cauſe de la prédiction expliquée.

L'effet du vent de mer ne ſe fait point ſentir communément au-delà de l'eſpace de trois ou quatre lieues du rivage, & ſa force diminue en général à proportion qu'on s'en éloigne. Quand il s'élève, il ne commence point à ſouffler de la haute mer, mais très-près du rivage, & peu-à-peu il s'étend plus loin dans la mer, à meſure que le jour avance; & s'étend vraiſemblablement plus ou moins, ſelon que la chaleur du jour eſt plus ou moins grande. J'ai ſouvent obſervé des navires à une diſtance de quatre, ſix ou huit milles, dans un calme parfait, tandis qu'une briſe

Digitized by Google

fraîche de mer souffloit sur le rivage. Mais une heure après je voyois leurs voiles s'enfler (1).

Passant le long du rivage, vers les six heures du soir, lorsque la brise de mer est dans toute sa force, j'ai senti avec cette brise une chaleur considérable, produite par celle que la mer avoit acquise pendant la journée, & qui détournoit bientôt le courant d'air vers la mer, dès qu'elle avoit surmonté la force d'inertie qui conserve le mouvement dans un corps après que la force impulsive a cessé d'opérer. J'ai également senti une chaleur assez forte en passant, deux heures après le coucher du soleil, sous le vent d'un lac d'eau douce; ce qui confirme l'opinion que l'eau conserve la chaleur plus long-temps que la terre. Pendant le jour le vent doit devenir froid en passant par le même lac.

En approchant d'une île située à quelque distance d'une autre terre, vers les neuf heures du matin, je fus frappé de voir une masse de nuages qui formoit un cercle parfait autour de l'île, & ressembloit à ce que les Peintres appellent une

(1) Cette observation, ainsi que plusieurs autres que j'ai faites sur ce sujet, se trouvent confirmées dans le traité ci-dessus mentionné des Mémoires d'Haerlem, que je n'avois point vu quand la première Edition de cet Ouvrage parut.

Digitized by Google

gloire, dont le milieu étoit d'un azur clair (1). J'explique ce phénomène par la réflexion des rayons solaires, qui raréfiant la partie de l'atmosphère immédiatement sur l'île, & également dans tous les points, occasionnoit l'affluence de l'air ambiant, & avec lui les nuages qui environnoient l'île en forme de couronne. Ces nuages se portant vers le centre, se poussoient l'un l'autre à une certaine distance delà, &, comme les pierres d'une arcade de mâçonnerie, ils se contenoient mutuellement. Cette île néanmoins n'éprouve pas les vicissitudes des brises de terre & de mer, étant trop petite & trop haute, & située

(1) *Note du Traducteur.* M. le Gentil jouit à-peu-près du même spectacle. » Dès que le jour parut, dit-» il, je fus frappé par un spectacle fort agréable : nous » étions à moins d'une lieue de la côte de Malaye, & » à deux ou trois de Pol-Pinang (ou Poolo-Pinang) ; » les terres les plus élevées de la presqu'île étoient à » moitié couvertes par un brouillard si épais, que c'é-» toit un vrai nuage, & cependant très-peu élevé. La » côte à cet endroit, le long du bord de la mer, res-» semble à une bordure de charmille taillée de main » d'homme : le brouillard ou nuage ne cachoit point » cette bordure ; il étoit seulement un peu élevé au-» dessus, ce qui produisit, au lever du soleil, un spec-» tacle charmant ». *Voyages dans les mers de l'Inde*, T. I. pag. 613.

Digitized by Google

dans une latitude où les vents de commerce ou alizés règnent dans leur plus grande force. Dans les pays sabloneux, les rayons du soleil pénétrant plus profondément, la chaleur est plus permanente, d'où il doit résulter que la brise de mer dure plus long-temps; ce qui est confirmé par l'observation faite sur la côte de Coromandel, où la brise de mer finit rarement avant dix heures du soir. Je n'ajouterai plus qu'une remarque à ce sujet, savoir que le vent de terre à Sumatra est frais & humide, qu'il est par conséquent dangereux de s'y exposer, & que la mort est presque inévitable, si l'on dort en plein air quand il souffle.

Sol. Le sol de Sumatra en général est une argile rude & rougeâtre, couverte d'une couche assez légère de terreau noir. Delà vient une verdure abondante & perpétuelle de gazons épais, de broussailles ou de grands arbres, selon que le pays est demeuré plus ou moins long-temps inhabité. Car la population étant en plusieurs endroits, fort peu considérable, les trois quarts de l'île, & vers la partie du sud, plus des trois quarts ne présentent à la vue qu'une forêt impénétrable.

Inégalité du sol. Le long de la côte occidentale de l'île, le pays plat où l'espace de terre qui s'étend du rivage de la mer au pied des montagnes, est entrecoupé à un point surprenant par des marais, qui en quel-

Digitized by Google

ques endroits s'étendent plusieurs milles d'une manière irrégulière & en formant divers détours, & se déchargent ou dans la mer, ou dans quelque lac voisin, ou dans les étangs qu'on trouve si communément près des grandes rivières, dont ils reçoivent l'eau qui déborde dans les moussons pluvieuses. Les portions de terre que ces marais coupent ainsi, deviennent autant d'îles & de presqu'îles, quelquefois unies, souvent inégales; car quelques-unes ont une pente douce & unie, & d'autres sont coupées perpendiculairement jusqu'à cent pieds de profondeur. Dans le pays de Bencoolen, & dans les districts septentrionaux adjacens, à peine remarque-t-on quelques portions de terrain uni de quatre cens verges en quarré: près de Soongey-Ramo en particulier, on ne trouve pas une plaine de la quatrième partie de cette étendue. J'ai souvent contemplé avec admiration, d'un lieu élevé, où un plus vaste champ s'offroit à ma vue, la forme extraordinaire que prend la nature dans cette île, & j'ai fait des recherches, & tenté des conjectures sur les causes de ces inégalités. Quelques-uns les attribuent aux secousses des tremblemens de terre, qui ont eu lieu pendant une longue succession de siècles. Mais elles ne paroissent pas venir d'une pareille cause. En effet on ne voit point de crevasses en précipice; les enfoncemens & les hauteurs sont pour la plupart unis & d'une

Digitized by Google

pente régulière, au point de préſenter aſſez ſouvent l'apparence d'un amphitéâtre, & ils ſont revêtus de verdure depuis le ſommet, juſqu'au bord du marais. D'après cette dernière circonſtance, il eſt auſſi évident qu'elles ne ſont pas, comme d'autres le ſuppoſent, occaſionnées par la chute des pluies qui tombent en abondance pendant la moitié de l'année. La manière la plus facile d'expliquer cette inégalité extraodinaire du ſol, ſeroit de dire que, dans la création de notre Globe, l'île de Sumatra fut ainſi formée par la même main qui forma les plaines de ſable de l'Arabie, & éleva les Alpes & les Andes au-delà de la région des nuées. Mais cette ſolution, qui eſt généralement adoptée, deviendroit un obſtacle inſurmontable aux progrès des ſciences naturelles, en ralentiſſant la curioſité, & en arrêtant toute recherche ultérieure. La nature, ainſi que nous l'apprenons par l'expérience, n'eſt pas ſeulement détournée de ſa marche originaire par l'induſtrie de l'homme; elle-même s'écarte quelquefois de ſes voies ordinaires. Il n'eſt pas déraiſonnable de ſuppoſer que ce qui eſt arrivé dans quelques circonſtances, peut également arriver dans d'autres; & ce n'eſt pas un effet de la préſomption de chercher les cauſes immédiates des événemens, qui ſont elles-mêmes dérivées d'une cauſe première, univerſelle & éternelle. Quant

Cauſes de cette inégali-

à moi, il me paroît que les ſources d'eau, qui ſont en grand nombre dans cette partie de l'île, opèrent directement, quoique d'une manière cachée, cette irrégularité & cette inégalité du ſol. On doit attribuer ce grand nombre de ſources, & leur rapidité extraordinaire, à l'élévation des montagnes qui occupent l'intérieur, & qui interceptent & raſſemblent les vapeurs flottantes dans l'atmoſphère. Ces vapeurs converties en pluies, & précipitées de ces ſommets élevés, acquièrent dans leur courſe à travers les fentes ou les ouvertures de ces montagnes, une force conſidérable, & ſe portent dans toutes les directions, latérale & perpendiculaire, pour ſe procurer une iſſue. L'exiſtence de ces nombreuſes ſources eſt prouvée, par la facilité avec laquelle on creuſe par-tout des puits, qui n'exigent point de choix dans le terrain, mais ſeulement la convenance du propriétaire; tous les lieux, hauts ou bas, étant également prodigues de ce précieux élément. Dans les endroits où le voiſinage de la mer a rendu le terrain eſcarpé, on voit d'innombrables ruiſſeaux, ou pour mieux dire une nappe d'eau couler à travers, & tomber du haut de ces roches eſcarpées. Dans les lieux au contraire où la mer s'eſt retirée, & où elle a laiſſé dans ſa retraite des bancs de ſable, j'ai remarqué que les eaux, à une certaine élévation,

Digitized by Google

& communément au point jusqu'où s'éleve la marée, cherchoient à se faire un passage à travers la foible barrière qui les retient. En un mot toute la partie basse est remplie de sources qui s'efforcent de se faire jour ; & ces efforts continuels, cette violente activité des eaux souterraines, doivent peu-à-peu miner les plaines qui sont au-dessus. Ainsi la terre est imperceptiblement *excavée*, la surface s'affaisse, & delà les inégalitées dont nous parlons. L'opération est lente, mais continuelle, &, selon moi, très-capable de produire un pareil effet.

Minéraux & productions fossiles.

La terre est riche en minéraux & autres productions fossiles. Il n'y a jamais eu de pays plus

Or.

fameux pour l'or que Sumatra; & quoiqu'on puisse supposer en quelque sorte que les sources d'où on le tire sont épuisées par l'avarice & l'industrie de plusieurs siècles, cependant aujourd'hui même la quantité qu'on en retire est très-considérable, & sans doute pourroit encore beaucoup augmenter, si le simple travail des ouvriers qui le ramassent étoit aidé par la connoissance des opérations minéralogiques. Il y a aussi des mines

Cuivre.

de cuivre dont le minerai est très-riche, & ressemble au cuivre du Japon, présentant l'appa-

Fer.

rence d'un mêlange d'or. Le minerai de fer est recueilli, fondu, converti en métal, & ouvragé dans la province de Menangcabow. Il y en a

Digitized by Google

auſſi en pluſieurs autres lieux, ce qu'on reconnoit facilement à la couleur qu'il communique au ſol. En pluſieurs endroits de la côte, le ſable du rivage eſt d'un noir foncé & luiſant, & il eſt attiré par l'aimant. L'acier travaillé à Menangcabow a une trempe particulière, & un degré de ſolidité dont celui d'Europe n'approche point. L'Etain, appellé *Calin* parles Auteurs François, eſt un des principaux articles d'exportation de l'île. La partie où il abonde le plus eſt au voiſinage de Palembang ſur la côte orientale; mais les habitants indiquent pluſieurs autres lieux où l'on en trouve, & particulièrement vers Pedattée, près de Bencoolen. On ramaſſe du ſoufre en aſſez grande quantité aux environs des volcans qui ſont en grand nombre. Les habitans tirent le ſalpêtre, par un procédé qui leur eſt propre, de la terre qui en eſt imprégnée; principalement dans de vaſtes cavernes, qui ont été pour ainſi dire, depuis l'origine du monde, la demeure de certaines eſpèces d'oiſeaux, dont la fiente a formé une couche ſur le ſol. On ramaſſe en divers lieux, mais ſur-tout à Cattown, à Ayerrammée, & à Bencoolen, du charbon de terre qui eſt ordinairement détaché par les eaux. Il eſt léger, & n'eſt pas fort eſtimé pour ſa bonté: mais tel eſt le cas de tous les charbons trouvés près de la ſurface de la terre. On obſerve

Etain.

Soufre.

Salpêtre.

Charbon de terre.

Digitized by Google

que les veines de ce minéral courent, non pas horisontalement, mais dans une direction inclinée; & il est d'une qualité médiocre, jusqu'à ce que l'on soit parvenu à une certaine profondeur. La petite île de Poolo Pesang, près du pied de la montagne Poogong, est un lit de
Cryſtal. cryſtal de roche. On a découvert dans plusieurs
Sources chaudes. districts des sources minérales & chaudes. Le goût de ces eaux approche beaucoup de celles de Harrowgate, étant nauséabondes. On trouve à Ippoo, & en quelques autres lieux, du Pétrole,
Pétrole. (1) ou huile de terre, qu'on emploie principalement comme préservatif contre les ravages destructeurs des fourmis blanches. On ne rencontre aucune espèce de roche ferme dans la partie basse de l'île, près du rivage de la mer. Outre les couches de corail, qui sont couvertes par la marée,
Roche tendre. ce qui abonde le plus est le *Nappal*, ainsi nommé par les habitans, lequel forme la base des roches rouges, & assez souvent le lit des rivières. Quoique ce Nappal ait l'apparence d'une roche, il a dans le fait si peu de solidité, qu'il est difficile de décider si c'est une pierre molle,

(1) La fontaine de Naphthe, ou baume liquide, trouvée à Pedir (*Pedeer*), si fort célébrée par les Portugais, est sans doute cette huile de terre, ou *meenia tanna*, ainsi que l'appellent les Malays.

Digitized by Google

ou seulement une argile endurcie. Sa surface devient polie & lisse par un léger frottement, & au toucher on le prendroit pour du savon, ce qui est son caractère le plus frappant. Excepté les parties qui, par une longue exposition à l'air, ont acquis un plus grand degré de dureté, on peut aisément le couper avec un couteau, ou tout autre instrument tranchant. Il n'est point soluble dans l'eau, & ne fait point effervescence avec les acides. Il paroît être composé d'argile & de sable liés ensemble par une matière glutineuse ou savonneuse; & sa couleur est grise, brune ou rouge, selon la nature de la terre qui entre dans sa composition en plus grande quantité. La Nappal rouge a beaucoup moins de sable, & paroît avoir toutes les qualités du steatite ou savon de terre, qu'on trouve dans le Cornwall & ailleurs. La pierre de montagne est une espèce de granite, pour la plus grande partie, d'une couleur d'ardoise légère.

Dans les endroits où la mer a miné le terrain, les rochers sont escarpés & nuds, en quelques lieux jusqu'à une hauteur considérable. C'est-là qu'on découvre plusieurs fossiles curieux, tels que des bois pétrifiés, & des conques marines. Les diverses hypothèses qu'on a faites à ce sujet ont été si ingénieusement établies, & si puissamment attaquées, que je ne crois pas devoir m'ingérer

Pétrifications.

dans cette queſtion. J'obſerverai ſeulement, que ces rochers étant ſi près de la mer, on pourroit héſiter à regarder l'exiſtence de pareils foſſiles comme une preuve que la ſurface du globe terreſtre a éprouvé une violente altération; tandis que, d'un autre côté, il eſt inconcevable comment, dans le cours ordinaire des événemens naturels, une ſemblable matière hétérogène eſt venue ſe loger là en couches régulières, à la hauteur d'environ cinquante pieds au-deſſus du niveau de la mer, & autant au-deſſous de la ſurface de la terre. On trouve auſſi diverſes eſpèces de terres, qui pourroient être employées à des choſes utiles, telles que les couleurs des peintres, & autres. Les plus communes ſont les jaunes & les rouges, qui ſont probablement des ochres, & les blanches, qui conviennent à la deſcription du *Milenum* des Anciens.

Terres colorées.

Volcans. Il y a dans cette île, comme dans preſque toutes les autres de l'Archipel Indien, pluſieurs montagnes volcaniques, appellées en langue Malaiſe *Goonong Appée*. Je n'ai jamais entendu dire que la lave ait coulé du haut de ces volcans en aſſez grande quantité pour cauſer du dommage; mais cela eſt peut-être dû à la foibleſſe de la population, qui n'oblige pas les habitans de s'établir dans leur voiſinage. Le ſeul volcan que j'ai eu occaſion d'obſerver, étoit ouvert ſur le flanc d'une

Digitized by Google

d'une montagne, environ à vingt milles de Bencoolen, dans l'intérieur, à un quart de son sommet, autant que j'ai pu en juger. Il jetoit presque continuellement de la fumée, mais la colonne n'en étoit visible que pendant deux ou trois heures de la matinée; rarement elle s'élevoit & conservoit sa forme au-dessus du sommet de la montagne, qui n'est pas d'une forme conique, mais en manière de talus qui s'étend par degrés. Les grands arbres dont le terrain des environs est couvert empêchent de distinguer le cratère à une certaine distance, & cela prouve que le sol n'a pas été considérablement élevé ou autrement altéré par les éruptions. Je n'ai jamais pu appercevoir que ce volcan ait la moindre connexion avec les tremblemens de terre, très-fréquens dans cette île. Quelquefois il jette de la fumée, dans ces occasions, & quelquefois il n'en jette point. Néanmoins pendant un tremblement de terre qui eut lieu quelques années avant mon arrivée, on remarqua qu'il lança de la flamme, ce qu'on voit rarement. Les habitans Européens craignent bien plus, quand il reste quelque temps sans éruption, parce qu'ils pensent que cette éruption est la voie par laquelle s'échappe la matière inflammable, qui sans cela produiroit des tremblemens de terre. D'après les descriptions que j'ai lues des tremblemens de terre qui arri-

Tremblemens de terre.

vent dans l'Amérique méridionale, & dans d'autres contrées, ceux de Sumatra en général ſont légers en comparaiſon; & la manière ordinaire de bâtir contribue à les rendre peu formidables aux habitans. Le plus terrible que j'ai vu, ſe fit principalement ſentir dans le diſtrict de Manna, en 1770. Un village fut détruit par la chute des maiſons qui prirent feu, & pluſieurs perſonnes y perdirent la vie (1). La terre fut ouverte en un endroit un quart de mille en longueur, deux braſſes en largeur, & quatre à cinq en profondeur. On dit que les côtés de l'ouverture furent revêtus d'une matière bitumineuſe, & que la terre, long-temps après les ſecouſſes, conſerva un mouvement alternatif de contraction & de dilatation. On peut diſtinguer fort avant dans les terres pluſieurs monticules qui ſont viſiblement affaiſſés, & par une ſuite de cet affaiſſement, pendant trois ſemaines la rivière Manna fut ſi imprégnée de particules argilleuſes, que les habitans ne pouvoient s'y baigner. Dans ce même temps il ſe forma près de l'embouchure de Padang Goochie, rivière près & au ſud de

Effets remarquables d'un tremblement de terre.

(1) J'apprends qu'en 1763, un village entier fut englouti par un tremblement de terre dans *Poolo-Neas*, l'une des îles ſituées près de la côte occidentale de Sumatra.

Digitized by Google

la première, une grande plaine, longue de sept milles, & large d'un demi-mille, qui n'étoit auparavant qu'une espèce de cap fort étroit. La quantité de terre qui fut alors apportée des lieux élevés, étoit si considérable, que le monticule sur lequel la maison du Résident Anglois est bâtie, paroît, à des marques indubitables, moins haut de quinze pieds qu'il ne l'étoit avant cet événement. Quelques personnes ont remarqué que les tremblemens de terre avoient lieu ordinairement lors de quelque soudain changement de temps, & sur-tout après de violentes chaleurs; mais cette remarque n'est pas conforme à mes observations, qui sont pourtant nombreuses sur cet article. Les tremblemens de terre sont précédés d'un bruit sourd comme celui d'un tonnerre fort éloigné. Les animaux domestiques & les oiseaux pressentent ces mouvemens extraordinaires de la terre, & semblent fort allarmés; les derniers poussant le même cri qu'à l'approche des oiseaux de proie. Les maisons situées sur un terrain bas & sablonneux sont moins ébranlées, & celles qui sont sur des hauteurs isolées souffrent davantage des secousses, parce qu'étant plus éloignées du centre du mouvement l'agitation y est plus grande; tandis que le sol lâche des fondemens des premières, faisant moins de résistance que la masse solide des autres, les bâtimens y sont bien moins ex-

posés à la violence du choc. Les navires à l'ancre dans la rade, quoiqu'éloignés de plusieurs milles du rivage, ressentent fortement l'effet des secousses.

Terres nouvellement formées.

Outre les nouvelles terres formées par les convulsions de la nature dont nous venons de parler, le même effet est encore produit par l'éloignement graduel de la mer en quelques parties. Des personnes actuellement vivantes ont eu occasion d'observer des exemples de cet éloignement de la mer, quoique peu considérable. J'ai lieu de croire que cette grande étendue de terre, appelée *Poolo Point*, qui forme la baie de ce nom, près de Silebar, ainsi qu'une bonne partie des terres adjacentes, ont été formées de cette manière par l'éloignement de la mer, ou entassées par l'action des vagues. Je conjecture que cette pointe fut d'abord une île; de-là son nom de *Poolo*, (île) & que les parties plus intérieures, y ont été depuis successivement réunies (1). Diverses circonstances tendent à fortifier cette opinion, & à démontrer la probabilité, que ce ne fut pas originairement une portion de l'île de Sumatra, mais une terre nouvellement formée

(1) Depuis que j'ai formé cette conjecture, j'ai appris qu'il y a parmi les habitans de cette partie de l'île une pareille tradition, d'une date peu ancienne.

Digitized by Google

en partie. Tous les marais & terres marécageuſes ſitués dans l'intérieur & à l'extrémité de cette pointe, ont été reconnus, après pluſieurs nivellemens, être plus bas que le niveau de la mer, pendant la marée; le banc de ſable du rivage empêche ſeul l'inondation. Non-ſeulement le terrain ne préſente aucune hauteur ou inégalité, mais à peine y voit-on quelque pente un peu marquée. La rivière Silebar, qui ſe jette dans la baie Poolo, eſt totalement différente de celles des autres parties de l'île. Le mouvement de ſes eaux eſt à peine perceptible: elle n'eſt jamais troublée par la marée; ſon cours eſt marqué non par des bords couverts d'arbres anciens & vénérables, mais par des rangées de *Mangroves* & autres plantes aquatiques, qui ſortent des marais, & ſont parfaitement régulières. Quelques milles au-deſſus de ſon embouchure, elle s'ouvre en un beau & vaſte lac, parſemé de petites îles, plates, & où il n'y a d'autre verdure, que celle des joncs. La pointe Poolo eſt couverte d'*Arows*, ou Pins bâtards, comme quelques-uns les nomment (1), leſquels ne viennent que dans le ſable

(1) J'ai lieu de croire que cet arow eſt le même que le Capitaine Cook a vu dans la mer du Sud, & qui lui a fait donner à une île baſſe de ſable le nom d'Ile des Pins.

Digitized by Google

des rivages, & croiſſent promptement. On n'en trouve point vers Soongey-Lamo, & le reſte de la côte au nord de la Pointe Marlborough, où l'on apperçoit au contraire les effets de l'empiètement continuel de l'Océan. Les vieux arbres des forêts y ſont bientôt minés, &, par leur chute, ils embarraſſent le voyageur; tandis que vers Poolo, les Arows croiſſent continuellement, & trop vîte pour pouvoir être abattus ou détruits autrement. La nature ne ſe laiſſe pas détourner facilement de ſes opérations. J'ai viſité en dernier lieu cette côte de Poolo, & j'y ai vu une forêt naiſſante de jeunes Pins, qui s'établiſſent là comme dans leur propre ſol. Le terrain de cette partie & des environs, juſqu'à une diſtance conſidérable dans l'intérieur, n'eſt qu'un lit de ſable, ſans aucun mêlange d'argile ni de terreau, que je ſais qu'on a cherché en vain pluſieurs milles le long des rivières voiſines.

Empiètement de la mer.

Mais par quelle hypothèſe expliquera-ton l'empiètement de la mer ſur la côte au nord du Fort Malborough, dont il y a des marques très-évidentes, au moins juſqu'à *Ippo*, & probablement juſqu'à *Indrapour*, où l'abri des îles voiſines peut mettre obſtacle à ſon action, & l'accroiſſement du ſol par ſa retraite, ou par l'abord de nouvelles terres, ſur la côte au ſud de ce Fort, de la manière que je l'ai expoſé? J'obſerverai que,

Digitized by Google

ſelon le mouvement général des marées de l'eſt à l'oueſt, cette côte doit recevoir une augmentation continuelle de terrain, proportionnée à la perte que doivent éprouver & qu'éprouvent en effet les autres expoſées à l'action de ce mouvement; & il eſt vraiſemblable qu'elle y gagne véritablement. Mais la nature de mon ouvrage m'oblige à m'occuper des effets plutôt que des cauſes, & à rapporter les faits, quoiqu'ils ne s'accordent pas avec les ſyſtêmes les plus juſtes dans la théorie, & les plus reſpectables par leur Auteur.

Iles près de la côte occidentale, probablement unies jadis à Sumatra.

Cette chaîne d'îles parallèles à la côte occidentale de Sumatra, a ſans doute fait autrefois partie de cette dernière, & elle en a vraiſemblablement été ſéparée, ſoit par quelque violent effort de la nature, ſoit par l'action continuelle de la mer. Je n'aurois pas avancé cette opinion, qui paroît d'abord peu probable, ſi je n'y avois été engagé par une particularité que la côte préſente; elle fournit une eſpèce de preuve plus forte qu'on ne peut ordinairement l'obtenir dans un pareil ſujet. En pluſieurs endroits, & ſurtout vers *Pally* & *Laye*, à la diſtance de cent ou deux cents verges du rivage, on obſerve des morceaux de terre détachés, & ſéparés du reſte, comme des îles qui étoient autrefois des promontoires qui s'avançoient dans la mer, comme l'aſ-

ſurent les habitans d'après leurs propres obſervations. Leur ſommet eſt couvert d'arbres & d'arbriſſeaux, mais leurs flancs ſont nuds, eſcarpés & perpendiculaires. Les progrès de *l'inſulation* ſont ici évidens, & l'on ne peut les nier. Et pourquoi de plus grandes îles, à une plus grande diſtance, n'auroient-elles pu être formées dans les révolutions des ſiècles par les mêmes accidens? Cette opinion eſt encore fortifiée par le giſſement des îles *Neas*, *Mantawaye*, *Mego*, &c., par la reſſemblance du ſol & des productions, de ces îles à celles de Sumatra, & par la régularité avec laquelle on trouve le fond entre ces îles & Sumatra, tandis qu'on n'en trouve plus dès qu'on dépaſſe ces premières.

Roches de corail.

Aux endroits où le rivage eſt plat ou incliné, la côte de Sumatra, comme de toutes les autres îles des tropiques, eſt défendue des attaques de la mer par un banc de roches de corail, ſur lequel le reſſac exerce ſa violence, ſans produire d'autre effet que d'enlever ſa ſurface, & de briſer ces belles excroiſſances & ramifications qui ont tant excité la curioſité des Naturaliſtes, & que quelques ingénieux Obſervateurs, qui en ont fait l'analyſe, ont prétendu être l'ouvrage de certains inſectes. La poudre du corail ainſi briſé eſt en quelques lieux accumulée ſur le rivage en grande quantité, & elle paroît, quand on ne l'examine pas de près, comme du ſable fin.

Digitized by Google

Le mot Reſſac eſt un terme uſité dans l'Inde, & généralement parmi les Navigateurs, pour exprimer une houlle particulière & un briſement de la mer ſur le rivage. Ce phénomène n'ayant pas été juſqu'ici beaucoup obſervé par les Naturaliſtes, je vais en donner une deſcription auſſi exacte qu'il me ſera poſſible. Reſſac.

Le reſſac ne forme quelquefois qu'un rang de lames le long du rivage; d'autres fois il y en a deux, trois, quatre & davantage même, l'un derrière l'autre, qui s'étendent environ un demi-mille dans la mer. Le nombre des rangs eſt ordinairemenr en proportion de la hauteur & de la violence du reſſac.

Le reſſac commence de prendre ſa forme à quelque diſtance du lieu où il vient ſe briſer, & augmente par degrés, à meſure qu'il ſe porte en avant, juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à la hauteur ordinairement de quinze à vingt pieds, où il forme une eſpèce de montagne, du ſommet de laquelle la lame ſe précipite, comme une caſcade, preſque perpendiculairement, roulant ſur elle-même dans ſa chute. Le bruit qu'occaſionne cette chute eſt prodigieux, & dans le ſilence de la nuit, on peut l'entendre pluſieurs milles avant dans les terres.

Quoique dans la naiſſance & la formation du reſſac, l'eau ſemble avoir un mouvement pro-

Digitized by Google

greſſif fort rapide vers la terre ; cependant un corps léger flottant ſur ſa ſurface, n'avance point vers le rivage, mais au contraire, ſi la marée eſt dans ſon reflux, il s'en éloigne ; d'où il s'enſuivroit que le mouvement eſt ſeulement propagé dans l'eau, comme le ſon dans l'air, & que la maſſe d'eau n'eſt point pouſſée en avant. On obſerve une eſpèce de mouvement ſemblable en frappant ſur un des bouts une longue corde modérément tendue, mouvement qui eſt exprimé par le mot d'ondulation. J'ai quelquefois remarqué, néanmoins, qu'un corps qui s'enfonce, & ſe ſoutient ſur l'eau, ſe porte vers le rivage avec le reſſac, comme on peut l'appercevoir dans un bateau qui aborde, lequel franchit rapidement le ſommet de la lame.

Les côtes où le reſſac a lieu exigent des bateaux d'une conſtruction particulière, & l'art de les conduire demande l'expérience de la vie d'un homme. Tous les bateaux Européens ſont plus ou moins impropres à cette navigation, & manquent rarement de cauſer la perte de ceux qui oſent s'y confier, dans les imprudentes tentatives qu'ils font d'aborder en pleine côte.

La force du reſſac eſt extrêmement grande. J'ai appris qu'un bâtiment du pays fut renverſé par le reſſac, de manière que le haut du mât étoit enfoncé dans le ſable, & ſon extrêmité inférieure

traverſoit la quille. On a ramaſſé des morceaux de drap jetés ſur la côte par un naufrage, qui étoient entortillés & déchirés par l'action de la lame ſur elle-même.

Dans quelques endroits le reſſac eſt pour l'ordinaire plus conſidérable à la haute mer, & dans d'autres à la baſſe mer; mais je crois qu'il eſt plus violent durant le flux.

Conſidérations ſur la cauſe du reſſac.

Je vais maintenant paſſer à l'explication de la cauſe efficiente de ce ſingulier phénomène. Les vents y ont ſans doute une grande part. Si l'air étoit par-tout d'une denſité égale, & qu'il ne fût pas expoſé au mouvement, la mer, je penſe, ſeroit parfaitement en repos, & l'on ne verroit pas ſa ſurface agitée; abſtraction faite du cours général des marées, & des irrégularités particulières, occaſionnées par l'*influx* des rivières. L'air agité pouſſe l'eau, & cauſe une houlle, qui eſt l'élévation & l'abaiſſement régulier des vagues. Cette élévation & cet abaiſſement ſont ſemblables aux vibrations d'un pendule, & ſoumis aux mêmes loix. Quand une vague eſt parvenue à ſa hauteur, elle deſcend par la force de gravité, &, par l'activité qu'elle a acquiſe en deſcendant, elle pouſſe la maſſe d'eau qui l'avoiſine, laquelle à ſon tour s'élève & pouſſe de même la maſſe d'eau voiſine; ce qui forme une ſuite de vagues qui ſe ſuccèdent l'une à l'autre. C'eſt ce qui arrive

Digitized by Google

en pleine mer. Mais quand la houlle approche du rivage, & que la profondeur de l'eau n'eſt pas proportionnée au volume de la houlle, la vague qui s'abaiſſe, au lieu de preſſer ſur une maſſe d'eau, qui pût s'élever à une hauteur égale, preſſe ſur la terre, dont la réaction la fait précipiter de la manière que nous avons dit que fait le reſſac. Quelques-uns penſent que la forme particulière qu'il prend eſt due entièrement au peu de profondeur & à l'inclinaiſon du rivage. Selon eux, quand une houlle s'approche d'un pareil rivage, les parties les plus baſſes de l'eau, rencontrant d'abord un obſtacle dans le fond, s'arrêtent, tandis que les parties ſupérieures ſe portent en avant, ce qui produit un mouvement de rotation, qui eſt augmenté par le retour de la houlle précédente. A cela j'objecte que cette ſolution, étant fondée ſur la ſuppoſition d'un mouvement progreſſif de la maſſe d'eau dans la formation du reſſac, & que ce mouvement n'ayant point lieu, elle ſemble inſuffiſante. Le ſeul mouvement progreſſif réel de l'eau eſt occaſionné par la chute perpendiculaire, après le briſement du reſſac, lorſque la lame, par ſon propre poids, ſe répand en écumes à une plus ou moins grande diſtance, en proportion de ſon élévation, & de l'inclinaiſon du rivage.

Mais une preuve que le reſſac n'eſt pas, comme

Digitized by Google

les autres vagues, l'effet immédiat du vent, c'eſt que le plus élevé & le plus violent a ſouvent lieu lorſqu'il y a le moins de vent, & *vice versâ*; & que quelquefois il continue avec la même violence pendant des temps fort variables. Sur la côte occidentale de Sumatra, le plus haut règne durant la mouſſon du S. E., qui n'eſt jamais accompagnée de coups de vents tels que celle du N. O. On ne voit pas que le reſſac ſuive la direction du vent; mais on remarque ſouvent le contraire; & quand il ſouffle avec force de la terre, on apperçoit les algues marines courir dans une direction oppoſée au reſſac, quoique le vent ait été pendant pluſieurs heures dans le même point.

Le reſſac eſt-il l'effet des coups de vent ſur mer, qui ne parviennent pas juſqu'au rivage, mais cauſent une violente agitation à une maſſe d'eau conſidérable, laquelle agitation ſe communiquant aux parties les plus voiſines, & rencontrant enfin de la réſiſtance ſur le rivage, ſoulève la mer, & la fait briſer de la manière décrite? Je réponds qu'il ſemble n'y avoir aucun rapport entre la hauteur du reſſac, & l'agitation manifeſte de l'eau hors du lieu où on l'obſerve: que les coups de vent, excepté dans quelques occaſions particulières, ſont très-rares dans les mers des Indes, où la navigation eſt bien reconnue pour sûre, tan-

Digitized by Google

dis que le reſſac y eſt preſque continuel; enfin qu'on n'a point vu dans d'autres parties de l'Océan des coups de vent produire un pareil effet. La côte occidentale de l'Irlande borde une mer preſqu'auſſi étendue, & beaucoup plus terrible que la côte de Sumatra; cependant, quoique, lorſque le vent ſouffle avec force, la houlle ſoit haute & dangereuſe ſur le rivage, on n'y apperçoit rien qui reſſemble au reſſac de l'Inde.

Cauſe probable du reſſac.

L'hypothèſe la plus probable que je puiſſe former, après une longue obſervation, & beaucoup de réflexions & de recherches, ſur la cauſe du reſſac qui eſt ſi général dans les latitudes des tropiques, c'eſt de l'attribuer aux vents de commerce, ou alizés, qui règnent à une certaine diſtance du rivage, entre les trente degrés de latitude nord & ſud, & dont l'action uniforme & invariable cauſe une longue & conſtante houlle, qui exiſte même dans le temps le plus calme, près de la ligne, vers laquelle elle ſe porte de la partie du nord & de celle du ſud. Cette houlle, ou ce balancement de la mer, eſt ſi prodigieuſement longue, & ſa force conſéquemment ſi affoiblie, que ſouvent elle n'eſt point apperçue; l'inclinaiſon graduelle de ſa maſſe rempliſſant preſque tout l'horiſon, lorſque l'œil de l'obſervateur n'eſt pas fort élevé au-deſſus de ſa ſurface. Mais ceux qui ont navigué dans ces parages, peuvent ſe ſouvenir que lors

Digitized by Google

même que la mer paroît très-calme & très-unie, un bâtiment, ou tout autre objet un peu éloigné, disparoît pendant quelques minutes de la vue de celui qui l'observe du pont le plus bas du navire. S'il vient une rafale, ou que le vent fraîchisse, on voit sur cette houlle d'autres vagues moins considérables, qui vont souvent dans un sens contraire, & qui cessent dès que le vent s'appaise, sans avoir produit sur elle aucun effet sensible. Quoique l'île de Sumatra ne soit pas continuellement exposée au vent alizé du sud-est, cependant elle n'est pas si éloignée pour qu'on ne puisse présumer que l'influence de ce vent s'étend jusques-là; & en conséquence, on observe *à Poolo Pesang*, près de l'extrêmité méridionale de cette île, une mer constante du sud, même après un vent violent du nord-oueſt. Cette houlle forte & continuelle qui vient d'un Océan ouvert jusqu'au Pôle, semble un agent capable de produire les effets prodigieux observés sur la côte, tandis que son volume contribue à la faire remarquer. Cette hypothèse concilie presque toutes les difficultés que ce phénomène semble présenter, & en particulier elle explique le décroissement du ressac pendant la mousson du N. O., le vent local contrariant alors l'action du vent général; elle est encore confirmée par une observation que j'ai faite, savoir, qu'à la côte de Sumatra le ressac

Digitized by Google

commence toujours de briſer à ſon extrêmité méridionale, le mouvement de la houlle n'étant pas perpendiculaire à la direction du rivage. Cette manière d'expliquer l'origine du reſſac paroît la plus raiſonnable, mais il ſe préſente une objection que je ne puis paſſer ſous ſilence, & que l'amour de la vérité m'oblige de rapporter : la voici. Les vents alizés ſont ſingulièrement conſtans & uniformes, & la houlle qu'ils cauſent obſerve la même régularité. Il n'en eſt pas de même du reſſac, qui rarement perſiſte deux jours dans le même degré de violence, & qui s'élève ſouvent comme une montagne dans la matinée, & s'abaiſſe preſqu'entièrement pendant la nuit. Comment une cauſe uniforme produit-elle des effets ſi irréguliers, à moins que ce ne ſoit par l'intervention de cauſes ſecondaires, dont la nature & les opérations nous ſont abſolument inconnues ?

Il m'eſt démontré que le reſſac, tel que je l'ai décrit ci-deſſus, eſt particulier aux climats ſitués dans les limites les plus éloignées des vents alizés, quoique dans des latitudes plus hautes on rencontre de grandes houlles & des briſemens de mer irréguliers, après des temps orageux. On pourroit peut-être regarder les cauſes ſuivantes, comme concourant avec celle que j'ai déjà déſignée, à produire ce phénomène, & comme propres à expliquer

pliquer pourquoi il ne se montre qu'entre les tropiques, & cinq à six degrés au-delà. Cette partie du globe étant exposée à l'influence immédiate des deux grands luminaires, la mer, par leur impulsion directe, y est soumise à une plus violente agitation que plus près des pôles, où leur action ne se fait sentir que par une communication indirecte. Les régions de la ligne achevant leur révolution diurne avec plus de vîtesse que le reste du globe, en même temps qu'elles parcourent un plus grand cercle, on peut supposer que la masse d'eau qui s'y trouve comprise est plus agitée, par la force centrifuge plus considérable là qu'ailleurs; qu'elle ressent moins l'atteinte du principe inerte de la matière; qu'elle a moins de gravité, & que par conséquent elle est plus obéissante aux impulsions extérieures de tout genre, soit des vents, soit de toute autre cause.

La marée sur la côte occidentale de Sumatra ne s'élève pas en général plus de quatre pieds, qui est peut-être la moindre hauteur à laquelle elle s'élève dans toute autre partie du globe; ce qui est dû à sa situation ouverte, & non bornée par d'autres terres, laquelle empêche la marée de s'accumuler, comme cela arrive dans les détroits. Il y a toujours haute marée sur cette côte lorsque la lune est à l'horison, & par conséquent vers les six heures du soir, les jours de conjonc- Marées.

tion & d'oppoſition pendant toute l'année, dans les parties peu éloignées de l'équateur (1). C'eſt, ſelon la théorie de Newton, environ trois heures plus tard que le cours ordinaire de la nature; ce qui doit être attribué à l'obſtacle que les eaux rencontrent en refoulant de l'eſt.

---

(1) D'après cette uniformité, il eſt aiſé aux Habitans d'annoncer la hauteur de la marée à toutes les heures que la lune eſt viſible. Pendant que celle-ci paroît monter, l'eau deſcend, & *vice verſâ*, le reflux s'achevant entièrement, quand elle eſt dans ſon méridien. La règle pour calculer les marées eſt rendue, par la même cauſe, plus ſimple & plus facile aux Européens. Il ne faut pour cela qu'ajouter enſemble l'épacte, le nombre & le quantième du mois; le total donne l'âge de la lune, s'il eſt au-deſſous de trente, & s'il eſt au-deſſus, l'excédent donne cet âge. Ajoutez quarante-huit minutes à chaque jour, ou, ce qui eſt la même choſe, prenez quatre cinquièmes de l'âge de la lune, & vous aurez le nombre d'heures après ſix heures, où arrive la haute marée. Il eſt utile de ſe rendre habile dans ce calcul dans un Pays où le rivage de la mer eſt la route ordinaire des Voyageurs.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

DIVISION des Habitans. Rejangs choisis pour la Description générale. Constitution Physique & Teint. Vêtemens & Parure.

Description générale des Habitans.

APRÈS avoir donné un tableau général de l'île, telle qu'elle est dans les mains de la nature, je vais maintenant passer à la description des Peuples qui l'habitent & la cultivent, & tâcher de distinguer leurs diverses espèces ou classes, de la manière la plus propre à donner des idées claires & justes sur cet objet.

Diverses manières de diviser les Habitans.

La division la plus commune & la plus usitée parmi les voyageurs qui ont parlé de cette île, est en habitans *Mahométans* de la côte, & en *Idolâtres* de l'intérieur. Cette division, quoiqu'elle ne soit pas absolument inexacte, est trop vague & imparfaite; non-seulement parce que les descriptions que l'on donne de chacun de ces peuples diffèrent beaucoup entr'elles, mais encore parce que les habitans de l'intérieur sont, en quelques endroits, Mahométans, & ceux des côtes Idolâtres dans d'autres. Il n'est pas rare, parmi les personnes qui n'ont pas résidé

Digitized by Google

dans cette partie de l'Orient, d'appeler indistinctement *Malais* tous les habitans des îles. C'est-là une erreur plus considérable, & qui occasionne une plus grande confusion que la première. En cherchant à réduire les choses sous des chefs trop généraux, on manque le but qu'on se propose en les limitant ainsi, & l'on fait naître l'obscurité là où l'on veut porter la lumière. D'un autre côté, prétendre énumérer & décrire cette variété presqu'infinie de petites Nations & Souverainetés, qui se trouvent dans l'île, & dont plusieurs ne diffèrent en rien, soit pour la constitution physique, soit pour les mœurs, de leurs voisins, ce seroit une tâche impossible à remplir, & d'ailleurs inutile. Je vais prendre un milieu entre ces deux extrêmes, & en conséquence parler des habitans de Sumatra d'après la division suivante de l'île, en ses principaux royaumes, qui sont d'abord le royaume de *Menangcabow* & celui des *Malais*; ensuite ceux d'*Acheen*, des *Battas*, des *Rejangs*, & enfin celui des *Lampoons* (1). Je ferai men-

(1) Tous les systêmes qu'on peut former sur l'origine des Peuples de Sumatra, ne sont fondés que sur des conjectures. Le plus probable, est celui qui les fait venir de la presqu'île adjacente de Malacca; & on assure en effet que des émigrans Malais ont peuplé l'Archipel Indien; mais on n'a d'autre preuve, pour établir cette opinion

Digitized by Google

tion des plus importans parmi les autres, ſelon que l'occaſion s'en préſentera.

---

invraiſemblable, que la proximité de la preſqu'île. Les Malais, ainſi qu'on les appelle à préſent, ne ſont, en comparaiſon des Sumatranois intérieurs, qu'un Peuple de deux jours ; & quoiqu'ils aient répandu leur langue & leurs mœurs fort au loin, depuis la fondation de Malacca dans le treizième ſiècle, ils ne ſont regardés que comme des intrus, parmi les peuples Aborigènes des îles Orientales. J'ai remarqué ailleurs, qu'une langue générale, quoique mutilée & altérée par le laps des temps, eſt répandue dans toute cette partie du globe, qui s'étend depuis Madagaſcar juſqu'aux nouvelles découvertes les plus reculées de l'eſt, & dont le Malais eſt un dialecte fort corrompu, ou perfectionné par le mélange d'autres idiomes. Cette conformité de langage ſi étendue annonce que les divers peuplades ont une origine commune ; mais un voile épais cache les circonſtances & les progrès de leur ſéparation.

Dans le cours de mes recherches parmi les Naturels, concernant les Aborigènes de l'île, j'ai appris qu'il y avoit deux eſpèces d'hommes diſperſés dans les bois, & qui évitoient toute communication avec les autres Habitans. Ils les appellent *Orang-Cooboo* & *Orang-Googoo*. On dit que les premiers ſont en très-petit nombre, ſur-tout dans cette partie de l'île qui eſt entre *Palembang* & *Jambee*. On en a pris & fait eſclaves quelques-uns à *Laboon*, & un homme de cet endroit eſt maintenant marié avec une aſſez jolie femme *Cooboo*, qui avoit été enlevée par un parti qui découvrit leurs

Menangcabow étant le principal royaume de l'île, qui autrefois la comprenoit toute entière, & reçoit encore une ombre d'hommage des autres royaumes les plus puiſſans, qui ſe ſont élevés ſur ſes ruines, ſembleroit exiger la première place dans cette hiſtoire; mais j'ai une raiſon ſuffiſante pour le renvoyer à une autre partie de mon ouvrage; c'eſt que les peuples de ce royaume, par leur

---

huttes. Ils ont un langage tout-à-fait particulier, & ils mangent indiſtinctement tout ce que les bois leur offrent, comme bêtes ſauvages, éléphans, rhinocéros, porc ſauvage, ſerpent, ſinges, &c. Les *Googoo* ſont encore moins nombreux que les *Cooboo*, & ne diffèrent qu'un peu des *Orang-Outan* de Borneo, excepté dans l'uſage de la parole dont ils jouiſſent; leur corps étant d'ailleurs couvert de longs poils. Les Habitans de Laboon, qui m'ont fourni ces détails, n'en ont pas rencontré plus de deux ou trois fois, & ils en prirent un, il y a pluſieurs années, de la même manière que le Menuiſier prend le ſinge dans les Fables de Pilpay. * Il eut des enfans d'une femme Laboone, leſquels étoient auſſi plus velus que la race commune; mais à la troiſième génération, ils ne purent être diſtingués des autres. Le Lecteur accordera le degré de croyance qu'il voudra à cette relation, dont je ne prétends point garantir la véracité. Elle a peut-être quelque fondement ſur la vérité; mais elle eſt ſans doute exagérée dans ſes circonſtances.

* Voyez les *Contes & Fables Indiennes de Bidpay* (ou Pilpay) *& de Lookman*. Paris, 3 vol. in-12, tome I, pag. 238.

Digitized by Google

converſion au Mahométiſme, & conſéquemment, par le changement de leurs mœurs, ont perdu en grande partie le vrai caractère Sumatranois, qui eſt l'objet immédiat de mes recherches. Ils ſont appelés *Malayo* par le reſte des Insulaires, nom qui, quoiqu'originairement & ſtrictement ſignifie un habitant de la preſqu'île voiſine, déſigne aujourd'hui un Muſulman, qui parle la langue Malaiſe, & appartient, au moins par l'extraction, au royaume de Menancabow, ou à cette partie de la côte maritime qui en eſt limitrophe, appelée *Atay Angin*, laquelle s'étend depuis trente-deux minutes de latitude N., juſqu'à quarante minutes de latitude S. Il eſt évident qu'il s'y établit jadis une colonie venue de la preſqu'île, dont les deſcendans ayant émigré, vinrent ſe fixer dans divers ports de mer de la côte méridionale, juſqu'à Bencoolen, y introduiſirent leur langue, & y répandirent par-tout les ſemences de leur religion, qui fructifièrent plus ou moins, ſelon leur habileté ou les facilités qu'ils trouvèrent. Au-delà de Bencoolen, on n'en trouve point d'autres que ceux qui ont été attirés par les Européens, & ſont à leur ſolde. Dans la partie orientale de l'île, ils ſont établis à l'entrée de preſque toutes les rivières navigables, où ils ſe livrent avec plus de facilité à leur goût pour le commerce & la piraterie. On Malais.

doit obſerver que le mot *Malais*, dans ſon acception ordinaire, ainſi que celui de *Maure* dans la partie orientale de l'Inde, ſont à-peu-près ſynonimes de Mahométan. Quand les Samatranois, ou les Naturels de quelqu'unes des îles orientales, apprennent à lire les caractères Arabes, & ſe ſoumettent à la circonciſion, on dit qu'ils ſont devenus Malais (*Munjaddee Malayo*). Mais cette manière de parler n'eſt pas exacte. Le Sultan d'Anac Soongey, à la vérité, voulant imiter celui de Menangcabow, ſe donne à lui-même & à ſes ſujets le titre de Malais; cependant ſon voiſin le Pangeran de Soogey Lamo, chef des Rejangs, qui eſt auſſi un Prince indépendant, & un Mahométan très-éclairé, ſeroit bien fâché qu'on ne le crût pas originaire de Sumatra (1). Ceci étoit néceſſaire pour éviter toute ambiguité concernant les Malais, dont il ſera parlé plus amplement ci-après.

Comme parmi tous les Peuples que j'ai compris dans la diviſion générale des habitans, ceux

(1) Ce Prince ſembloit offenſé de ce que je le ſuppoſois Malais, dans une converſation que j'eus une fois avec lui à ce ſujet, & il me répondit avec émotion: » *Malayo tedah, Sir; Orangh ooloo berool fayo.* Non Malais Monſieur; je ſuis un véritable originaire du Pays. « Il écrit & parle les deux langues avec la même facilité; mais il regarde le Rejang comme ſa langue maternelle.

Digitized by Google

qui diffèrent le plus doivent avoir néceſſairement pluſieurs points de reſſemblance, ainſi que pluſieurs uſages, coutumes & cérémonies communes, il convient, pour éviter des répétitions faſtidieuſes & inutiles, de prendre un de ces Peuples dont les mœurs puiſſent ſoutenir une deſcription particulière & complète, & ſervir de règle pour tous les autres; en ajoutant à la deſcription de chaque Nation ce en quoi elle diffère des autres, & les uſages particuliers les plus ſinguliers & les plus frappans. Pluſieurs raiſons m'engagent à donner à cet égard la préférence aux Rejangs, quoique ce ſoit une Nation qui ne tient qu'un petit rang dans l'échele politique de l'île. D'abord ils ſont en quelque façon au centre de l'île, non pas dans le ſens géographique, mais eu égard au mêlange des mœurs & des opinions étrangères, introduit par les Malais dans la partie du nord, & par les Javanois du côté du ſud; circonſtance qui donne aux Rejangs plus qu'aux autres le droit de prétendre au titre d'Indigènes, parce que leurs mœurs ont été moins altérées. C'eſt d'ailleurs un Peuple dont la forme du Gouvernement & les Loix s'étendent, à peu de choſes près, ſur une partie conſidérable de l'île, & principalement ſur celle où les Anglois ont leurs établiſſemens. De plus, il exiſte parmi eux une tradition qu'ils ont autrefois envoyé des colonies vers le ſud; & dans

Nation des Rejangs choiſis pour ſervir à une deſcription générale.

Digitized by Google

le pays de Paſſummah, on montre encore la place de leurs villages; ce qui prouveroit qu'ils ont jadis joui de plus de conſidération qu'ils n'en ont à préſent. Enfin ils ont une langue particulière, & un alphabet dont les lettres ſont très-bien formées, & qui eſt devenu d'un uſage général dans pluſieurs diſtricts éloignés. Tous ces avantages me font regarder le Peuple Rejang comme préférable pour ſervir de type à une deſcription générale; & un motif également puiſſant qui m'engage à le prendre pour tel, c'eſt que ma ſituation & mes liaiſons dans l'île m'ont conduit à une connoiſſance plus intime & plus circonſtanciée de leurs loix & de leurs mœurs, que de celles d'aucune autre Nation. Je dois obſerver néanmoins que les coutumes des Malais s'étant plus ou moins répandues dans toutes les parties de Sumatra, il ſera impoſſible de diſtinguer avec exactitude celles qui ſont originaires, de celles qui viennent d'ailleurs; & par conſéquent, ce que je dirai des mœurs des Rejangs, non-ſeulement s'appliquera pour la plus grande partie aux Sumatranois en général, mais pourra quelquefois dans la rigueur convenir aux Malais ſeuls, qui les ont communiquées aux principaux d'entre les Indigènes (1).

(1) *Note du Traducteur.* Les Indigènes ou Naturels ſont toujours pris ici pour les Habitans originaires de

Le pays des Rejangs eſt ſéparé, au nord-oueſt, du royaume d'*Anac Soongey*, dont *Moco Moco* eſt la capitale, par la petite rivière d'Oori, près celle de *Cattown*; cette dernière, avec le diſtrict de *Laboon* qu'elle borde, lui ſert de limites au nord, c'eſt-à-dire, dans ſa partie intérieure. Il eſt borné à l'eſt par le pays de *Mooſée*, où la rivière *Palembang* prend naiſſance; & au ſud-eſt par la rivière *Bencoolen*; quoique les habitans du diſtrict de *Lemba*, qui s'étend depuis cette rivière juſqu'à celle de *Silebar*, ſoient abſolument le même Peuple, quant aux mœurs & au langage. Ses principales rivières, outre celles dont nous venons de parler, ſont *Laye*, *Pally* & *Soongey lamo*; ſur leſquels les Anglois ont des comptoirs, dont le Préſident ou Chef eſt à *Laye*. Situation du pays des Rejangs.

Quoique les Habitans de l'île diffèrent conſidérablement pour le phyſique dans les diſtricts éloignés l'un de l'autre, on peut les comprendre en général ſous la deſcription ſuivante; excepté pourtant les Achenois, dont le mêlange avec les Maures de la partie occidentale de l'Inde, les diſtingue des autres Sumatranois Conſtitution phyſique des Habitans.

Ils ſont d'une taille au-deſſous de la moyenne, & Deſcription générale.

l'île, qui habitent dans l'intérieur du Pays, par oppoſition aux Malais, qui ſont émigrés de la preſqu'île, & habitent la côte.

trapus à proportion; leurs membres ſont petits, mais bien proportionnés, & grèles vers les poignets & les chevilles. En général ils ſont aſſez bien faits, & à peine en ai-je vu un ſeul difforme (1). Les femmes cependant ont la mauvaiſe habitude d'applatir le nez, & de comprimer la tête de leurs enfans nouveaux nés, tandis que le crâne eſt encore cartilagineux, ce qui augmente leur diſpoſition naturelle à cette forme. Je ne pourrois trouver d'autre origine de cette pratique inſenſée, de mouler pour ainſi dire les traits des enfans, que dans l'idée où ſont ſans doute ces femmes que c'eſt-là une marque de beauté. Le Capitaine Cook a remarqué une coutume ſemblable dans l'île d'Ulietea (2). Elles ti-

(1) Ghirardini, Peintre Italien, qui toucha à Sumatra dans ſon voyage de la Chine en 1698, dit des Malais:

Son di perſona tanto ben formata
Quanto mai finger ſan pittori induſtri.

Il parle du Pays comme d'un endroit charmant & pittoreſque.

(2) *Note du Traducteur.* Il y a dans l'Amérique méridionale une Nation ſauvage appelée Omaguas, dont le nom veut dire *tête plate*, parce que ces peuples ont auſſi la biſarre coutume de preſſer entre deux planches la tête des enfans qui viennent de naître. Voy. *Relation de la Rivière des Amazones*, par la Condamine, *page* 71

rent auſſi les oreilles des enfans, afin de les faire tenir droites hors de la tête. Leurs yeux ſont uniformement noirs & vifs, & chez quelques-uns, & ſur-tout chez les femmes du ſud de l'île, ils reſſemblent beaucoup à ceux des Chinois quant à cette conformation particulière qu'on a ſi généralement obſervée chez ce peuple. Leurs cheveux ſont épais, & d'un noir brillant, ce qui vraiſemblablement vient en grande partie de l'uſage conſtant qu'ils font depuis leur enfance de l'huile de noix de coco, dont ils ſe frottent les cheveux. Les hommes les coupent fréquemment, ne paroiſſant pas en faire grand cas; mais les femmes les laiſſent croître juſqu'à une longueur fort conſidérable, & j'en ai vu pluſieurs dont la chevelure touchoit la terre. Les hommes n'ont point de barbe, & leur menton eſt ſi uni, que ſi les Prêtres Malais n'y avoient une petite touffe, on ſeroit porté à conclure que la nature leur a refuſé cette marque de virilité. C'eſt la même choſe à l'égard des autres parties du corps dans les deux ſexes; & l'attention particulière qu'ils ont de s'épiler eſt regardée comme une preuve de délicateſſe, & le contraire comme une négligence impardonnable. Les enfans, à meſure qu'ils approchent de la puberté, frottent leur menton, le deſſus de la lèvre ſupérieure, & toutes les parties du corps où viennent des poils, avec du *Chunam* (de la chaux vive), particulièrement celui des

coquillages, lequel détruit les racines naiſſantes des poils : le peu qu'il en paroît enſuite eſt arraché de temps en temps avec des pincettes qu'ils portent toujours avec eux pour cet uſage. Si pluſieurs Auteurs reſpectables ne nous aſſuroient pas que les Naturels de l'Amérique ſont naturellement ſans barbe, je croirois volontiers que l'opinion commune ſur ce ſujet a été adoptée inconſidérément, & que ſi on les voit ainſi dans l'âge mûr, cela vient d'une pratique ſemblable à celle obſervée chez les Sumatranois, & uſitée dès leur jeuneſſe. Je dois même avouer qu'il me reſte quelque doute à cet égard, qui ne pourroit être diſſipé que par la certitude qu'une pareille coutume n'a point lieu parmi eux (1). Le teint des Rejangs

(1) Des Voyageurs ont aſſuré que les Patagons ont de la barbe au menton & ſur la lèvre ſupérieure. Le Capitaine Carver dit, que parmi les Tribus de Sauvages qu'il a viſitées, les Naturels ſont dans l'uſage d'épiler leurs barbes avec des eſpèces de pincettes. On conſerve à Bruxelles, parmi un grand nombre d'anciennes & curieuſes armures, celle de Montezuma, Empereur du Mexique, dont le maſque a une mouſtache remarquable, ornement que ces Américains n'auroient point imités, ſi la nature ne leur en avoit préſenté le modèle.

Note du Traducteur. C'eſt un fait inconteſtable & qui ne trouve plus de contradicteurs que parmi les eſprits prévenus, que les Sauvages de l'Amérique ne ſont

Digitized by Google

eſt proprement jaune, approchant du rouge; ce qui conſtitue une couleur baſanée ou de cuivre. Ils ſont en général plus blancs que les Mêtis, ou les races mêlées, du reſte de l'Inde, ceux de la claſſe ſupérieure, qui ne ſont pas expoſés aux rayons du ſoleil, & ſur-tout les femmes d'un certain rang, étant preſque blancs. Si la beauté conſiſtoit dans cette ſeule qualité, quelques-unes d'elles ſurpaſſeroient nos brunes d'Europe. La plus grande partie des femmes ſont laides, & pluſieurs même dégoûtantes; il y en a cependant qui ſont d'une beauté frappante, quelle que puiſſe être d'ailleurs leur conſtitution phyſique, leurs traits & leur teint.

La couleur ne doit pas être attribuée au climat.

La blancheur des Sumatranois, en comparaiſon des autres Indiens, quoique ſitués ſous un ſoleil perpendiculaire, où dans aucune ſaiſon de l'année ils n'éprouvent aucune alternative de froid, eſt, je penſe, une preuve convaincante que la différence de couleur, dans les différens Peuples de la Terre, n'eſt pas l'effet immédiat du climat. Les enfans des Européens nés dans cette île ſont auſſi blancs, & peut-être même en général plus blancs

point imberbes, mais qu'on les trouve tels par le ſoin qu'ils prennent de s'épiler. On peut conſulter les Voyageurs les plus inſtruits qui ſont tous d'accord ſur ce point.

Digitized by Google

que ceux qui ſont nés dans la patrie de leurs parens. J'ai obſervé la même choſe de la ſeconde génération, où l'on avoit évité le mêlange avec le ſang du pays. D'un autre côté, les enfans & tous les deſcendans des eſclaves de la Guinée, & autres Africains qu'on tranſplante dans l'île, ſont auſſi parfaitement noirs dans le dernier rejeton, que dans la première tige. Je ne prétends pas entrer dans aucune diſcuſſion ſur la cauſe de la couleur de ces Peuples; mais je remarquerai ſeulement que le teint pâle & hâlé, ſi ordinaire aux Européens qui ont long-temps réſidé dans les climats chauds, doit être attribué plutôt à l'effet des maladies bilieuſes, auxquelles ils ſont preſque tous plus ou moins ſujets, qu'à l'influence du ſoleil, auquel fort peu ſont expoſés, excepté les marins, & dont rarement l'impreſſion eſt permanente. Cette obſervation m'a porté à conjecturer que la différence générale de teint dans les différentes Nations eſt *peut-être* dûe aux ſécrétions plus ou moins abondantes, ou à la ſurabondance de cette humeur, qui rend la peau plus ou moins noire, ſelon les qualités de la bile qui entre dans la conſtitution de chacune. Mais je crains bien que cette hypothèſe ne pût ſoutenir l'épreuve de l'expérience; car il faudroit pour cela, que dans la diſſection des Nègres, on trouvât la liqueur contenue dans le véſicule du fiel, ou au moins la bile extravaſée,

travalée, d'une couleur noire. Je laiſſe aux perſonnes verſées dans l'Anatomie le ſoin de déterminer s'il eſt poſſible que les qualités des ſécrétions puiſſent affecter la conſtitution de l'homme, au point de rendre leurs effets même capables d'être tranſmis à ſa poſtérité dans toute leur force.

La petite taille des habitans, & ſur-tout des femmes, eſt peut-être due en partie à la communication précoce des deux ſexes; quoique cependant, comme le penchant mutuel que la nature inſpire aux deux ſexes à ſe rapprocher l'un de l'autre, ſe fait ſentir dans ces climats plutôt que dans les pays froids, on puiſſe avec quelque raiſon ſuppoſer que ce penchant étant proportionné à l'époque de la puberté pour les garçons, & à l'âge nubile pour les filles, ce terme arrive auſſi plutôt chez ces peuples, & par conſéquent que la ceſſation de croiſſance qui a auſſi lieu plutôt, eſt conforme aux loix de leur conſtitution, & n'eſt point occaſionnée par un uſage prématuré & irrégulier des plaiſirs de l'amour.

Les perſonnes d'un rang ſupérieur laiſſent croître exceſſivement leurs ongles, principalement ceux de l'index & du petit doigt; ſouvent ils les teignent en rouge avec le ſuc d'un arbriſſeau appellé *Ceni*: ils en font de même pour les ongles des doigts des pieds, dont ils prennent autant de ſoin que de leurs mains, parce qu'ils ſont

toujours découverts. Les mains des Naturels, & même des Métis, ſont toujours froides au toucher; ce dont je ne puis rendre raiſon autrement, qu'en ſuppoſant que l'élaſticité des ſolides étant moins conſidérable, à cauſe de la chaleur du climat, l'action interne du corps, par laquelle les fluides ſont mis en mouvement, eſt auſſi moins forte, la circulation plus languiſſante, & par conſéquent l'effet de ſon ralentiſſement plus ſenſible aux extrémités, d'où réſulte ce froid des mains.

Habitans des montagnes ſujets aux goitres.

Les habitans des montagnes, dans toute l'étendue de l'île, ſont ſujets à cette groſſeur monſtrueuſe qui vient ſous le menton, & qu'on nomme *goître*, ſi commun chez les Vallaiſans, & les habitans de quelques autres pays montagneux de l'Europe. On a généralement attribué cette tumeur contre nature aux eaux neigeuſes, minérales, ou imprégnées d'autres mauvaiſes qualités; tel eſt le réſultat des recherches que pluſieurs hommes inſtruits ont faites ſur ce ſujet. Quant à moi, l'expérience me porte à décider ſans héſiter que cette maladie, car c'en eſt une, quoiqu'elle paroiſſe indiquer ici une race d'hommes diſtincte (*Orang Goonong*), tient néanmoins à l'élévation du pays, & que par conſéquent, ſi les eaux dont ils font uſage y contribuent en quelque choſe, ce ne doit être qu'autant que la na-

ture de ces eaux éprouve d'altération par l'inégalité ou la hauteur du sol. A Sumatra on ne voit jamais ni neiges, ni autres congélations de ce genre, circonstance qui est contraire à l'opinion la plus plausible qu'on a adoptée concernant la cause du goître des Alpes. D'après toutes les recherches que j'ai faites sur ce sujet, je crois être en droit de conclure que le goître des Sumatranois est dû à la grossièreté de l'air qui se trouve dans les vallées qui sont entre les hautes montagnes, & où habitent les Naturels, & non sur leur sommet. J'ai déjà observé qu'on voit tous les matins, pendant plusieurs heures, entre les rangs ou chaînes des montagnes, le *Caboot*, ou brouillard épais qui s'éleve, avec le soleil, en une masse dense, opaque & bien limitée, & qui se dissipe rarement avant midi. Ce phénomène, ainsi que le goître, étant particuliers aux pays montagneux, donne lieu de conjecturer que peut-être l'un est la cause de l'autre ; & il est assez naturel d'attribuer cette tumeur à une vapeur froide, excessivement épaisse, & qui envelope continuellement les habitations. Je ne puis dire jusqu'à quel point cette explication peut s'appliquer au goître d'Europe ; mais je me souviens qu'on a dit que la seule méthode de guérir cette maladie, c'est d'éloigner des vallées ceux qui en sont attaquées, & de leur faire respirer l'air subtil & pur du sommet

des montagnes; ce qui ſemble aſſigner la même cauſe que j'ai indiquée à la maladie dont il s'agit. Les Sumatranois ne paroiſſent pas tenter aucun remède pour guérir cette excroiſſance, qui d'ailleurs n'eſt pas incompatible avec la meilleure ſanté.

Différence dans le phyſique entre les Malais & les autres Sumatranois.

La différence du phyſique entre les Malais de la côte & les Indigènes n'eſt pas aſſez fortement marquée pour exiger une deſcription particulière. Ceux-ci néanmoins ont ſur les autres une ſupériorité viſible quant à la taille & la force, & ils ont le teint plus beau, ce qu'ils doivent probablement à la ſituation des lieux qu'ils habitent, où l'atmoſphère eſt plus froide; & l'on obſerve généralement, que ceux qui vivent près du rivage de la mer, & ſur-tout quand ils ſont adonnés à la navigation, ſont bien plus baſannés que leurs voiſins de l'intérieur. Quelques-uns attribuent cette différence dans la vigueur du tempérament, à l'uſage plus fréquent de l'opium parmi les Malais, qu'on ſuppoſe affoiblir le corps; mais j'ai obſervé que les marchands d'or de Leemoon & de Batang-Aſſi, qui ſont des Colonies de ces peuples établies dans le centre de l'île, & qui ne peuvent exiſter un ſeul jour ſans opium, ſont ſingulièrement vigoureux & braves; ce que j'ai vu être remarqué d'un œil d'envie, par les fumeurs d'opium de nos établiſſemens. Les habitans de Paſſummah

Digitized by Google

ſont auſſi plus robuſtes que ceux des baſſes terres.

L'habillement originaire des Sumatranois eſt le même que celui qui a été trouvé par les Navigateurs chez les Inſulaires de la mer du ſud, & qu'on appelle maintenant du nom général d'habillement Otaïtien. Il eſt encore uſité parmi les Rejangs pour leurs habits de travail, & j'en ai un en ma poſſeſſion, qu'un d'eux m'a procuré, lequel conſiſte en un juſte-au-corps, une culotte courte, & un chapeau. Il eſt fait de l'écorce intérieure d'une certaine eſpèce d'arbre battue juſqu'au degré de fineſſe requis; cette étoffe approche d'autant plus de ſa perfection, qu'elle reſſemble davantage à la peau la plus ſouple; il y en a même qui égale preſque la plus belle peau de chevreau: en quoi elle diffère un peu celle des Inſulaires de la mer du ſud, qui reſſemble plutôt au papier ou à la toile. Les Indigènes ſe conforment à préſent en grande partie aux Malais pour l'habillement: c'eſt pourquoi j'en donnerai ici la deſcription, en obſervant qu'il a beaucoup plus de ſimplicité parmi les premiers, qui regardent ceux-ci comme des ſots qui mettent toute leur fortune ſur leurs dos; tandis qu'à leur tour les Malais les regardent avec mépris, comme de groſſiers campagnards. Habillement.

L'habillement des hommes eſt compoſé des parties ſuivantes. Une veſte étroite, ſans man- Habillement des hommes.

ches, mais qui a un col comme nos chemiſes, & boutonnée d'un bout à l'autre avec des boutons qui ſont ſouvent de filigrane d'or. Elle eſt particulière aux Malais. Sur cette veſte eſt le *badjoo*, qui reſſemble à une robe-de-chambre, ouvert au col, mais ſerré étroitement depuis les poignets juſqu'au milieu des bras, avec neuf boutons à chaque manche. Le *badjoo* que portent les jeunes gens, n'eſt ouvert par devant que juſqu'à la poitrine, & ne paſſe pas le milieu du corps, tandis que celui des hommes va juſqu'aux genoux, & quelquefois juſqu'aux chevilles. On les fait ordinairement de toile de coton bleue ou blanche; les plus beaux ſont de Perſe, & ceux des Grands, d'étoffe de ſoie à fleurs. Le *cayen ſarrong* ne reſſemble pas mal pour la forme au Sarrau des Montagnards d'Ecoſſe: c'eſt une pièce d'étoffe peinte en partie, de ſix à huit pieds de long, & de trois à quatre de large, couſue bout-à-bout, formant, comme l'ont décrit quelques Voyageurs, un large ſac ſans fond. Quelquefois ils le relèvent & le laiſſent pendre négligemment ſur l'épaule. D'autres fois, ils l'entortillent & l'arrêtent ſur le milieu du corps & ſur les hanches; & lorſqu'ils veulent être habillés complètement, ils le retiennent avec le ceinturon du *cris* (poignard), qui eſt de ſoie cramoiſie, & fait pluſieurs fois le tour du corps, avec un nœud au bout, où

Digitized by Google

eſt ſuſpendu le *cris*. Ils portent une courte culotte, qui ne paſſe pas le milieu de la cuiſſe, & qui eſt ordinairement de taffetas rouge ou jaune. Leurs jambes & leurs pieds ſont nuds. Ils mettent autour de leur tête un mouchoir d'une étoffe fine de couleur, qu'ils arrangent d'une manière particulière, & en forme d'un petit turban: les Indigènes ſe ſervent ordinairement pour cela d'une pièce d'étoffe blanche ou bleue. La partie ſupérieure de la tête reſte découverte & expoſée à l'air, excepté pendant les voyages, où ils portent un *toodong*, ou paraſol, qui les met parfaitement à couvert.

Habillement des femmes.

Les femmes ont une eſpèce de corcet, ou plutôt de veſte courte, qui leur couvre le ſein, & deſcend juſqu'aux hanches. Au-deſſus eſt le *cayen ſarrong*, déjà décrit, lequel monte juſqu'aux aiſſelles, & s'étend juſqu'aux pieds: elles le retiennent ſimplement en l'entortillant & l'arrêtant ſur la poitrine, excepté lorſqu'elles portent le *tallee-pending* ou ceinture, qui ſert à l'ornement & à l'utilité. Elle eſt ordinairement d'étoffe brodée, & quelquefois de feuilles d'or ou d'argent, large d'environ deux pouces, fixée ſur le devant par les deux extrémités avec une grande agrafe de filigrane, qui eſt ornée dans le milieu de quelque pierre précieuſe, vraie ou fauſſe. Le *badjoo*, ou la robe extérieure, différe peu de celui des hommes, & boutonne de la même

Digitized by Google

manière aux poignets. Une pièce de toile de coton bleue, fine & légère, d'environ cinq pieds de long, avec des franges à chaque bout, eſt jettée derrière leur cou, & vient pendre ſur le devant : on l'appelle *ſalendang:* il ſert auſſi de voile aux femmes de haut rang quand elles ſortent de leurs maiſons. Le mouchoir fait partie de l'habillement des femmes : elles le portent ou plié en petit volume dans la main, ou étendu ſur l'épaule. Elles ont deux ſortes de coëffures, l'une qu'on appelle *Coondye*, & l'autre *Sangoll.* La première reſſemble beaucoup à la coëffure des femmes que nous voyons repréſentées dans les peintures Chinoiſes, d'où je penſe que les Sumatranoiſes l'ont priſe ; dans laquelle les cheveux ſont tournés circulairement au milieu de la tête, & arrêtés avec un poinçon ou épingle d'argent. Dans la ſeconde, qui eſt la plus générale, leurs cheveux étant pendans, elles leur donnent un tour, & les relevant ſur la tête, elles les font paſſer ſous deux petites touffes ſéparées du reſte qu'elles laiſſent pour cela ſur les côtés. Un peigne, fait d'écailles de tortue, ou de filigrane, les empêche de tomber. Les cheveux du front & de toutes les parties de la tête, ſont de la même longueur, & quand ils ſont détachés, ils pendent tous enſemble derrière le dos en très-grande quantité chez la plupart des femmes. Elles les graiſſent avec de

Digitized by Google

l'huile, & ordinairement c'eſt de l'huile de noix de coco; mais celles qui en ont le moyen, font uſage d'une huile empyreumatique extraite de la gomme de Benjoin, qui eſt pour elles un parfum agréable. Elles n'ont d'autres choſes à la tête, que des ornemens de fleurs qui, dans certaines occaſions, ſont d'un travail exquis & recherché. La coiffure des danſeuſes de profeſſion, qui ſont communément Javanoiſes, eſt très-artiſtement faite, & auſſi haute qu'aucun chapeau ou bonnet de nos modernes Angloiſes, ne le cédant qu'aux plumets de 1777. Mais il eſt impoſſible de décrire d'une manière ſatisfaiſante des objets ſi compliqués & qui tiennent tant à la fantaiſie. Les fleurs qu'elles portent dans le négligé ſont, pour la plus grande partie, arrangées en guirlandes, & font un effet charmant, ſans aucun faſte, étant ordinairement blanches, ou d'un jaune pâle, petites, & quelquefois ſeulement à demi épanouies. Celles qu'on choiſit en général pour cela, ſont le *Boongo-Tanjong* & le *Boongo-melloor*; le *Boongo-Choompaco* eſt employée pour parfumer les cheveux; mais elle eſt cachée à la vue. Quelquefois c'eſt une combinaiſon de pluſieurs ſortes de fleurs arrangées ſi ingénieuſement qu'on croiroit qu'il n'y en a qu'une, & elles ſont toutes fixées ſur une ſeule tige: mais celles-ci, étant

Digitized by Google

travaillées avec plus d'art, ſont moins élégantes que les guirlandes.

Ornemens diſtinctifs des filles.

Parmi les Indigènes, ſur-tout dans les parties méridionales, les filles, *Orang Gaddees*, ſont diſtinguées par une petite bande qui prend le devant des cheveux & va s'attacher par derrière. C'eſt ordinairement une lame d'argent mince, large d'environ un demi-pouce: celle des filles du premier rang eſt d'or, & celle des filles de la plus baſſe claſſe eſt de feuilles du *Neepah*. Outre cet ornement particulier, leur état de virginité eſt encore déſigné par des anneaux, ou bracelets d'argent ou d'or qu'elles portent aux poignets. Les enfans des deux ſexes portent tous autour du cou des cordons enfilés de pièces de monnoie; & les filles avant qu'elles ſoient d'un âge à être habillées, ont un ornement qu'on pourroit appeler avec raiſon *l'ornement de la modeſtie*; c'eſt une plaque d'argent en forme de cœur, ſuſpendue à une chaîne du même métal, qui paſſe autour de la ceinture & vient pendre devant. Les jeunes femmes dans les villages manufacturent elles-mêmes l'étoffe qui forme la principale & ſouvent la ſeule partie de leur habillement, c'eſt-à-dire le *cayen ſarrong*, qui ne leur deſcend qu'aux genoux. Ceux que portent les Malais, hommes & femmes, viennent des îles Bugueſs, qui ſont

Digitized by Google

à l'eſt *de Sumatra*, & ceux-ci s'étendent juſqu'aux pieds; mais ici, comme ailleurs, une attention plus ſcrupuleuſe aux apparences n'eſt pas accompagnée d'une modeſtie plus réelle.

Coutume de limer les dents.

Les deux ſexes ont la ſingulière coutume de limer ou plutôt de défigurer leurs dents, qui ſont naturellement très-blanches & belles, par la ſimplicité de leurs alimens. Au lieu de lime, ils ſe ſervent d'une petite pierre à aiguiſer, & pendant l'opération les patiens ſont couchés ſur leur dos. Pluſieurs, ſur-tout les femmes du pays de Lampoon, ont les dents entièrement verniſſées de gommes; d'autres les taillent en pointe, & quelques-uns ne les liment qu'à l'extérieur & à l'extrêmité, afin qu'elles puiſſent mieux recevoir & retenir le noir de jais, dont preſque tous les peignent. Le noir dont ils ſe ſervent pour cela eſt l'huile empyreumatique de coquilles de noix de coco. Quand cette huile n'eſt point appliquée ſur les dents, la limature ne leur fait rien perdre de leur blancheur, quoiqu'elle détruiſe ce que nous appellons l'émail. Les Grands enchaſſent quelquefois les dents de la mâchoire inférieure dans une plaque d'or; & cet ornement produit un effet ſingulier par le contraſte des couleurs jaune & noire. Quelquefois la plaque prend la forme de chaque dent, mais ordinairement elle

Digitized by Google

eſt tout unie; & ils ne l'ôtent jamais, ſoit pour manger, ſoit pour dormir.

A l'âge d'environ huit à neuf ans, on perce les oreilles aux filles, cérémonie qui doit néceſſairement précéder leur mariage. On l'appele *Betenday*, comme on nomme *Bedabong* celle de limer les dents: les jours où l'on fait ces deux opérations, ſont pour la famille des jours de Fête. Dans quelques îles adjacentes, & particulièrement dans celle de *Neas*, les femmes aggrandiſſent prodigieuſement l'ouverture de leurs oreilles, au point même qu'on peut quelquefois y paſſer la main, & cela en les tirant en bas par la partie inférieure, juſqu'à ce qu'elles viennent toucher les épaules. Mais les Sumatranoiſes ne ſont point dans cet uſage: leurs pendans d'oreilles ſont ordinairement de filigrane d'or, & ils ſont arrêtés non pas par des agrafes, mais en manière de clous, par l'extrêmité, où ſe trouve une eſpèce de tête.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

VILLAGES. Bâtimens. Uſtenſiles domeſtiques. Nourriture.

JE vais maintenant entrer dans la deſcription des villages & bâtimens des Sumatranois, de leurs meubles & uſtenſiles domeſtiques, & de ces arts ſimples qui leur offrent les moyens de ſe procurer leur nourriture & autres choſes de néceſſité. Ce ſont-là des objets qui méritent l'attention du Philoſophe obſervateur. Plus les arts en uſage parmi un peuple ſont liés aux premiers beſoins de la nature, plus ils portent l'empreinte de l'originalité, parce que ces beſoins doivent avoir exiſtés en même-temps que les peuples mêmes. Ou s'il faut regarder une parfaite originalité comme une chimère née de l'ignorance & de l'obſcurité des évènemens éloignés, on doit néanmoins avouer que ces arts datent de la plus haute antiquité. Les arts d'agrément, & ſur-tout ceux de luxe, ſont l'effet de l'imitation, & ils ſont ſuggérés par les inventions utiles des autres nations qui ont fait de plus grands progrès dans la civiliſation. Ils portent des traits moins frappans & moins caractériſtiques, & quoi-

Digitized by Google

qu'ils puiſſent ajouter à la beauté, ils défigurent toujours la nature qu'ils veulent imiter. Nous ne devons pas regarder comme des marques génériques non équivoques, celles qu'on peut tirer d'une race qui a été traverſée par un mêlange étranger, dans l'intention de l'améliorer. Tous les arts de première néceſſité ſont compris dans les deux diviſions ſuivantes; ſavoir, ceux qui nous mettent à l'abri de l'inclémence des ſaiſons & des autres accidens extérieurs, & ceux qui nous fourniſſent les moyens de pourvoir à not e ſubſiſtance. Ces deux ſortes d'arts ſont eſſentiellement néceſſaires pour le ſoutien de la vie, & l'homme eſt involontairement & énergiquement porté à les exercer, par les preſſans beſoins de la nature, même dans l'état le plus ſauvage & le moins cultivé qu'on puiſſe ſuppoſer. Dans les climats comme celui de Sumatra, cette impulſion ne s'étend pas fort loin. La machine humaine y eſt conſervée ſans de grands efforts dans un milieu ſi favorable. La ſource des beſoins importuns s'affoiblit bientôt, & conſéquemment l'induſtrie qui en dépend ne ſe porte que ſur un petit nombre d'objets les plus néceſſaires & les plus ſimples. Dans les régions moins favoriſées, cet eſprit d'induſtrie & d'invention eſt bien plus actif, & porte les hommes bien plus loin dans l'application des arts aux commodités de la vie; & par conſéquent, dans

Digitized by Google

une eſpace de temps égal, il s'élève à une plus grande perfection, que parmi les Habitans des contrées ſituées entre les Tropiques, qui trouvent facilement à ſatisfaire les beſoins de la nature, & qui, après avoir ſatisfait ces beſoins, préfèrent une ſimple inaction à des commodités procurées par le travail. Cette conſidération pourroit peut-être concilier la haute antiquité généralement accordée aux Nations Aſiatiques, avec le peu de progrès qu'ont fait parmi eux les Sciences & les Arts, dans leſquels ils ſont ſurpaſſés par des Peuples qui ſont infiniment moins anciens.

Cependant les Sumatranois, dans la conſtruction de leurs habitations, ont ſurpaſſé les Habitans de quelques autres parties de l'Inde qui ſe contentent, au rapport de certains Voyageurs, de moyens fort groſſiers pour ſe mettre à couvert des injures du temps. Leurs maiſons ſont non-ſeulement ſolides, mais commodes, & bâties dans le voiſinage l'une de l'autre, afin de pouvoir jouir de l'avantage des ſecours mutuels, réſultans de l'état de ſociété.

Les *Dooſoons* ou Villages, car vu le petit nombre d'Habitans raſſemblés dans chacun, ils ne méritent pas qu'on leur donne le nom de Villes, ſont toujours ſitués ſur les bords d'une rivière, ou d'un lac, par l'avantage qu'ils préſentent des bains, & du tranſport des denrées. Ils

Digitized by Google

choiſiſſent ordinairement une hauteur d'un accès difficile, afin de prévenir toute ſurpriſe. On y aborde par des ſentiers étroits & qui vont en détournant, dont le nombre paſſe rarement deux, l'un qui mène dans les champs, & l'autre au bord de l'eau: celui-ci en certains Villages eſt très-eſcarpé, & coupé dans le roc. Les *Dooſoons* étant entourés d'un grand nombre d'arbres fruitiers, dont quelques-uns ſont d'une hauteur conſidérable, tels que le *Doorean*, le *Coco* & le *Betel*, & la campagne des environs, à peu de diſtance de là, étant preſque ſans bois, parce qu'elle ſert aux plantations de ris & de poivre; on croit ne voir de loin que des blocs informes, ſans apparence de Ville ou d'aucun lieu habité. Les divers rangs de maiſons dont ils ſont compoſés forment ordinairement un quarré, avec des paſſages ou des ruelles-par intervalle entre les bâtimens, où, dans les Villages les plus conſidérables, ſont logés les Habitans de la plus baſſe claſſe, & où ſont auſſi leurs greniers. Au milieu du quarré eſt le *balli*, ou la halle, qui eſt une ſalle de cinquante à cent pieds de long, & de vingt à trente de large, ſans diviſions, & ouverte ſur les côtés, excepté dans certaines occaſions qu'elle eſt tapiſſée de nattes, ou de perſes.

Bâtimens. Dans leurs bâtimens ils n'employent jamais ni la pierre, ni la brique, ni l'argile, ainſi que dans preſque

preſque tous les pays où le bois de charpente abonde, & où la chaleur du climat fait regarder la libre admiſſion de l'air comme une choſe à rechercher plutôt qu'à éviter: mais à Sumatra la fréquence des tremblemens de terre ſuffit ſeule pour avoir empêché les Naturels d'adopter un genre de bâtiſſe trop matériel. Leurs maiſons ſont de bois, & élevées ſur des poteaux d'environ ſix à huit pieds de haut, leſquels ont une eſpèce de chapiteau, mais point de baſe, & ſont plus larges au ſommet que vers le bas. Ils ne paroiſſent pas avoir d'idée de l'Architecture comme Science, quoiqu'ils montrent ſouvent beaucoup de ſubtilité dans la manière de mettre en œuvre leurs matériaux, & qu'ils ayent, au moins les Malais, des termes techniques correſpondans à ceux de nos Mâçons. Leurs idées des proportions ſont extrêmement bornées, laiſſant ſouvent les parties d'un bâtiment qui ont le plus grand poids à ſoutenir, avec les plus foibles ſupports, & prodiguant d'énormes ſoutiens ſous de foibles fardeaux. Pour les planchers, ils prennent des *bambous* entiers, (on ſait que c'eſt une eſpèce de roſeaux très-grands) de quatre à cinq pouces de diamètre; ils les étendent très-ſerrés à côté l'un de l'autre; & les attachent par les extrêmités à des pièces poſées ſur les piliers. Sur ce rang de bambous, ils mettent en travers des lattes de bambou fendu, d'envi-

ron un pouce de large, & de la longueur de la chambre, & les attachent avec des filamens de *rattan*: & sur ces lattes ils étendent ordinairement des nattes de différentes sortes. Ces planchers ont une élasticité allarmante pour les étrangers qui y marchent pour la première fois. Les côtés ou les murs de ces bâtimens sont en général faits avec le *paboyo*, qui est le bambou fendu dans sa longueur par un côté, ouvert & applati en le comprimant sous quelque chose de pesant, après qu'on en a coupé le saillant intérieur des nœuds, & seché au soleil dans cet état. Quelquefois on le cloue aux pièces de bois ou bambous perpendiculaires; mais dans les campagnes, le plus ordinairement on l'entrelasse, ou on en forme une natte ou espèce de toile de la grandeur requise En quelques endroits ils se servent pour cela de *coolitcaoyo*, ou *coolitcoy*, comme le prononcent les Européens, qui l'employoient dans leurs Navires, pour les cargaisons de poivre & autres marchandises. C'est une écorce qu'on tire de quelques espèces d'arbres, dont les plus communs sont le *boonoot* & *l'eeboo*. Quand on veut le préparer, on commence par arracher ou couper l'écorce extérieure; ensuite on taille l'intérieure, qui est ce *coolitcayo*, avec un *prang*, un *pateel*, ou tout autre instrument, de la grandeur convenable, qui est de trois coudées chaque; on la

bat avec un fort bâton, pendant quelque temps, pour la ſéparer du corps de l'arbre, & lorſqu'elle en eſt détachée, on la laiſſe ſécher au ſoleil, en ayant ſoin d'empêcher qu'elle ne ſe plie. Plus on prend le *coolitcayo*, près de la racine, plus il eſt épais. Celui dont on ſe ſert dans les bâtimens a preſque la texture & la dureté du bois. L'écorce flexible & tendre dont on fait la toile, eſt priſe d'un arbre appelé *calawee*, eſpèce bâtarde d'arbre à pain.

La matière dont ils ſe ſervent le plus ordinairement pour couvrir les maiſons eſt l'*attap*, qui eſt la feuille d'une eſpèce de palmier appellé *neepah*. Avant de l'appliquer, on en fait des bandes d'environ cinq pieds de long, & auſſi larges que la longueur de la feuille le permet; alors on les arrange ſur le faîte, de manière que chaque bande poſe immédiatement ſur le bord de la ſuivante, & on les attache aux bambous qui ſervent de ſolives. Ils ont pluſieurs autres manières de faire les toîts. Le *coolitcayo*, ci-deſſus décrit, eſt quelquefois employé à cet uſage; ainſi que le *galoompye* & *l'ejoo*. Le *galoompye* eſt un chaume de bambous minces & fendus par le milieu, de ſix pieds de long, placés en couches régulières, dont chacune déborde de deux pieds celle qui eſt deſſous, ce qui forme un triple toît. L'*ejoo* eſt une production végétale ſi reſſemblante au crin

du cheval, qu'à peine peut-on l'en distinguer. Il enveloppe le tronc de cette espèce de palmier appelé *anou*, duquel on tire le meilleur *todÿ* ou vin de palmier; les Naturels l'emploient à une infinité d'usages. On le lie sur le faîte comme nous faisons du chaume, & assez souvent sur le *galoompye*; & alors le toît est si solide qu'il n'a jamais besoin d'être renouvellé, *l'éjoo* étant de toutes les substances végétales la moins susceptible de corruption, & c'est pour cela aussi qu'on en enveloppe les extrêmités des poteaux ou piliers fixés en terre. J'ai vu une maison sur la rivière Manna, à vingt milles de son embouchure, appartenant au Dupatty Bandar Augoong, dont le toît subsistoit depuis cinquante ans. Dans les plus grandes maisons le toît a trois parties; celle du milieu, sous qui est la porte, est beaucoup plus basse que les deux autres. Mais dans les plus petites il n'est qu'en deux parties, qui sont toujours d'inégale hauteur; & l'entrée est sous la plus petite qui couvre une espèce de salle ou de cuisine.

Il y a une autre espèce de maisons construites pour un temps seulement, dont le faîte est plat, & couvert d'une manière peu ordinaire, simple & très-ingénieuse. On choisit pour cela des bambous grands & droits; on les coupe d'une longueur proportionnées à la profondeur de la maison; & après les avoir

fendus exactement en deux, & avoir enlevé les nœuds intérieurs, on les disposé sur le faîte, en les plaçant alternativement concave & convexe, de manière que chaque bambou concave porte par ses deux côtés sur deux bambous convexes, précisément comme dans nos toîts à faîtières. Le bambou convexe défend très-bien le bâtiment de la pluie, & le concave sert de goutière pour faire écouler l'eau (1).

On monte dans les maisons par une pièce de bois, ou par un fort bambou qui a plusieurs coches : les Européens ne peuvent se servir de ce dernier, sur-tout parce qu'on a rarement la précaution de l'assurer. Ce sont ces échelles singulièrement légères, dont les Ecrivains Portugais rapportent que les Habitans d'Acheen se servirent dans leurs guerres avec leur Nation. Il est probable que la crainte des bêtes sauvages, leur a fait adopter & continue à leur faire encore employer cet expédient grossier, de préférence à un escalier plus régulier & sur-tout plus commode. Les bâtimens isolés dans la campagne, qui sont auprès des plantations, & qu'on appelle *tallongs*, sont élevés à la hauteur de huit ou dix pieds au-dessus de la surface

(1) Les Habitans originaires des îles Philippines couvrent leurs bâtimens de la même manière.

de la terre, & tous les soirs ils retirent les échelles par en haut, pour se garantir des ravages destructeurs des tigres. On m'a assuré, mais je ne garantis pas la vérité du fait, qu'un éléphant voulant passer sous une de ces maisons, qui sont établies sur quatre ou six poteaux, se trouva arrêté dans son passage, mais que dédaignant de reculer, il l'emporta sur son dos avec toute la famille qui l'occupoit, à la distance de plusieurs milles.

Dans les bâtimens des villages, sur-tout dans ceux où habitent les familles les plus considérées, la partie en bois de la façade est sculptée en manière de bas-relief, où l'on voit plusieurs ornemens grossiers, & de grotesques figures, qui ressemblent un peu aux hiéroglyphes Egyptiens, mais qui certainement ne font aucune allusion historique ou mystique.

Meubles. L'ameublement de leurs maisons, conforme à leur manière de vivre, est fort simple, & consiste en très-peu d'articles. Leur lit est une natte, ordinairement d'un beau tissu, & destinée à ce seul usage, sur laquelle sont étendus un certain nombre d'oreillers, avec des franges aux quatre coins, & ornés d'une matière brillante qui ressemble aux feuilles d'or. Une espèce de pavillon ou de dais, fait d'étoffes de diverses couleurs, est suspendu au-dessus de la tête. Pour tables ils ont des espèces de grands cabarets de bois sou-

Digitized by Google

tenus sur des pieds ; on les appelle *doolang* ; trois ou quatre personnes peuvent se placer autour de chacune de ces tables, sur lesquelles on met des *tallams* ou les plats de cuivre, & sur ceux-ci les coupes qui contiennent leur *curry*, & les feuilles de plantain, ou les vaisseaux de natte, remplis de riz. Leur manière de se tenir assis n'est pas d'avoir les jambes croisées, comme font les habitans de la Turquie, ainsi que nos Tailleurs, mais de se soutenir sur la hanche, ou sur le côté gauche, appuyés sur le bras du même côté, & les jambes pliées sur la droite, laissant libre la main droite, dont ils se servent toujours pour manger par un motif de délicatesse, la gauche étant réservée pour des emplois moins nobles. Ils ne font point usage de couteaux, de cuillers, ni de toute autre chose qui en tienne lieu : ils prennent le riz & les autres mets avec leurs doigts, & les poussent adroitement dans la bouche par l'action du pouce, trempant souvent les mains dans l'eau pendant leurs repas.

Ustenfiles. Ils ont une petite espèce de vaisselle de porcelaine assez grossière, apportée par les navires Bugguefs, & qui est regardée comme un objet de luxe. Pour faire cuire leurs mets, ils ont des marmites de fer, connues dans l'Inde, sous le nom *qualee* ou *tauch*, qui ressemblent aux poëles dont on se sert dans quelques-unes de nos manu-

Digitized by Google

factures, ayant l'ouverture large & le fond étroit. On en apporte également des pays à l'oueſt de l'île. Mais ils ſe ſervent plus communément du *preeo* & du *belango*, eſpeces de pots de terre, qu'on fabrique en petite quantité dans pluſieurs endroits de l'île, ſur-tout dans le Lampoon, où on leur donne une eſpèce de vernis; mais la plus grande partie eſt importée de Bantam. Le vaiſſeau originaire des Sumatranois pour faire cuire le riz, & dont ils ſe ſervent encore beaucoup à préſent, eſt le *bambou*, ce végétal d'une utilité ſi générale, dont la Nature a gratifié un Peuple indolent. Pendant la cuiſſon du riz, le bambou eſt preſque détruit par l'action du feu; mais il réſiſte à la flamme auſſi long-temps qu'il contient du liquide.

Feu. Le feu n'étant néceſſaire à ces Peuples que par occaſion, & ſeulement pour cuire leurs alimens, ils ne ſe mettent guère en peine de le placer commodément. Leurs maiſons n'ont point de cheminées, & leur foyer ne conſiſte qu'en quelques briques ou pierres, qu'ils arrangent quand ils veulent faire du feu, & ſouvent ſur le plancher devant la porte. Le bois eſt le ſeul combuſtible dont ils font uſage: & jamais ils n'emploient du charbon de terre, qui ſe trouve en quantité dans l'île. Il ſe ſervent communément de cailloux & de briquets pour faire du feu, mais cette pratique vient

Digitized by Google

certainement d'ailleurs, cette espèce de pierre n'étant pas, je crois, naturelle au sol. Ces deux choses forment toujours partie de leurs ustensiles de voyage, & sur-tout chez ceux appelés *Reesows*, (dissipateurs, qui deviennent voleurs) qui se trouvent souvent obligés d'habiter dans les bois, ou dans des maisons abandonnées. Mais ils ont aussi une autre manière d'allumer du feu par le frottement de deux morceaux de bois. Ils choisissent pour cela une pièce de bois sec & poreux, dont ils polissent bien un côté; & le posent dans une situation horisontale. Ensuite ils prennent un autre morceau de bois plus petit, & d'une substance plus dure, & pointu par un bout; & le posant par ce bout perpendiculairement sur la pièce horisontale, ils le tournent rapidement entre leurs mains, comme on pratique chez nous pour faire mousser le chocolat, en le pressant vers le bas avec la plus grande force. Ce frottement ou cette agitation du plus petit morceau de bois sur le plus grand, forme bientôt un trou dans ce dernier; mais il n'est pas encore bien profond que le feu y prend (1). J'ai vu aussi

Manière de l'allumer.

(1) *Note du Traducteur.* « Les Hurons, les Iroquois » & les autres peuples de l'Amérique Septentrionale, ne » tirent point leur feu des veines des cailloux; mais en frot- « tant des bois l'un contre l'autre. Ils prennent deux morceaux » de bois de cèdre, secs & légers; ils arrêtent l'un forte-

Digitized by Google

le même effet produit, & plus ſimplement, en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bambou, dont l'un avoit un tranchant aigu (2).

» ment contre le genou, & dans une cavité qu'ils ont » faite avec une dent de caſtor, ou avec la pointe d'un » couteau, ſur le bord de l'un de ces deux bois, qui eſt » plat, & un peu large, ils inſèrent l'autre morceau, » qui eſt rond & pointu, & le tournent en preſſant avec » tant de promptitude & de roideur, que la matière » de ce bois agitée avec tant de véhémence coule en » pluie de feu, par le moyen d'un cran ou d'un petit » canal, qui ſort de cette cavité, ſur une mèche, la- » quelle reçoit les étincelles qui tombent, & les con- » ſerve aſſez long-temps pour leur donner le loiſir de » faire un grand feu, en approchant d'autres matières ſè- » ches, & propres à s'enflammer ». *Mœurs des Sauvages Américains*, par Lafiteau, tome III, pag. 220, *in-12*.

En Arabie, en Perſe, à Siam, & ſans doute ailleurs, on connoit cette manière de faire du feu. *Voy.* Niebuhr, Chardin, Laloubère.

(1) Cette manière d'allumer le feu n'eſt pas particulière à Sumatra; nous liſons qu'elle eſt uſitée en Afrique, & même au Kamtſchatka. C'eſt une choſe ſurprenante, mais confirmée par des autorités reſpectables, que pluſieurs Nations ont, dans certaines périodes, ignoré l'uſage du feu. Il doit nous ſembler que l'homme ne peut ſubſiſter dans une pareille circonſtance. Tout art, toute commodité, toute choſe néceſſaire à la vie eſt à préſent liée

Digitized by Google

Ils vont prendre de l'eau aux ſources dans des bambous longs de cinq à ſix pieds, qu'ils portent

---

d'une manière la plus intime avec cet élément ; & les Chinois même, les Egyptiens, les Phéniciens, & les Grecs ont eu des traditions concernant ſa première découverte dans leurs Pays reſpectifs. Mais dans le fait, ſi nous pouvons une fois ſuppoſer un homme, ou une ſociété d'hommes, ignorant l'exiſtence & l'uſage du feu, je ne vois pas de difficulté à concevoir qu'ils ont pu ſubſiſter ſans lui ; je veux dire dans les climats ſitués entre les tropiques ; & qu'il a pu ſe paſſer bien des ſiècles avant qu'ils ſoient arrivés à cette importante découverte. Il eſt vrai que la foudre, les volcans, l'inflammation des ſubſtances sèches, produite par un frottement fortuit, ou des matières humides par la fermentation, ont pu leur donner une idée de ſes violentes & deſtructives propriétés ; mais loin d'être conduits par-là à ſe l'approprier & à en faire uſage, ils ont dû au contraire le craindre & l'éviter, même ſous la forme la moins formidable. Ils doivent avoir été portés à le révérer comme leur divinité, mais non à le chérir comme leur eſclave. Il y a quelque raiſon de conclure que l'homme, qui le premier le ſoumit, & le rendit propre aux uſages de la vie, le tira de deux cailloux ; mais les étincelles ainſi produites, ſoit par accident, ſoit à deſſein, peuvent avoir été obſervées pendant long-temps, ſans qu'elles aient ſuggéré l'idée d'en faire une utile application. Dans le pays où elles ne ſe ſont point offertes par haſard aux yeux des hommes, la découverte du feu a dû ſans doute ſon origine au frottement de deux morceaux de bois ſecs, opé-

Digitized by Google

ſur leurs épaules, ou dans des nœuds du même bois dont ils portent pluſieurs dans un panier. Ils ſe ſervent pour boire d'un fruit appelé *laboo*, ſemblable à la calbaſſe de l'Amérique, qui a deux ouvertures, l'une au cou & l'autre au ſommet. En buvant ils tiennent le vaiſſeau à une certaine diſtance au-deſſus de la bouche, & reçoivent la liqueur à meſure qu'elle tombe. Les paniers, *bronongo baccole*, ſont un objet eſſentiel de l'ameublement d'une maiſon, & ſur le nombre qu'on en voit ſuſpendu en l'air, on peut juger de l'aiſance du propriétaire; car ils ſervent à recueillir & tranſporter chez lui ſes récoltes de riz & de poivre; les charriots n'étant point en uſage dans les parties intérieures de l'île, que je décris maintenant. Ces paniers ſont faits de bandes de banbous attachées l'une à l'autre par le moyen de rattans fendus; ce ſont ſur-tout les

---

ration dans laquelle l'agent & le ſujet coexiſtans, c'eſt-à-dire la flamme, avec ſes propriétés & uſages, deviennent bien plus apparens. De plus, comme ils n'avoient aucune idée de ce principe caché, & par conſéquent qu'ils ne faiſoient aucune recherche, aucune tentative pour le développer; je ne vois pas d'impoſſibilité *à priori* à ce qu'il ait été caché au genre humain, preſqu'auſſi longtemps que les propriétés de l'aimant, ou les qualités de la poudre à canon.

Digitized by Google

femmes qui les portent sur leurs dos, soutenus par un cordon ou bande qui traverse le front.

Quoique les Sumatranois vivent en grande partie de végétaux, ils ne s'abstiennent pas, par une opinion superstitieuse, de tout autre aliment; & selon leur goût on sert sur leurs tables de la viande de bison, *carbow*, de chèvre, & de la volaille. Leurs plats sont presque toujours composés de cette espèce de mets, auquel nous avons donné le nom de *curry* (d'un mot Hindoustanien) & qui est à présent universellement connu des Européens. En langue Malaise, on l'appelle *goolye*; & il peut être fait avec toute sorte de comestible, mais il est ordinairement de viande ou de volaille, auxquelles on ajoute plusieurs sortes de légumes & d'herbes succulentes, qu'on cuit & assaisonne avec certains ingrédiens que nous appelons *poudre de curry*, quand ils sont mêlés & broyés ensemble. Ces ingrédiens sont entr'autres le poivre de *Cayenne* ou *du Chili*, *le turmeric*, *le serraye*, ou citron d'herbe, le cardamome, l'ail, & la pulpe de la noix de coco concassée & réduite en lait, assez semblable à celui d'amandes, qui est le seul liquide qui y soit employé. Ce *curry* diffère de ceux de Madras & du Bengale, dans lesquels il entre une grande variété d'épices, & point de lait de coco. Il est à re-

Digitized by Google

marquer que jamais les Sumatranois ne font uſage dans leurs alimens du poivre commun, qui eſt la principale production & la denrée la plus importante de l'île. Ils penſent qu'il échauffe le ſang, & ils attribuent un effet contraire à celui de Cayenne, ce que, je puis le dire, ma propre expérience juſtifie. On ſert pour l'ordinaire pluſieurs *currys* en même temps, dans de petits vaiſſeaux, chacun aſſaiſonné d'une manière différente, & d'un goût exquis; & c'eſt en cela que conſiſte tout le luxe de leurs tables. Quelle que ſoit la quantité & la variété des mets, le principal article de leur nourriture eſt toujours le riz, dont ils mangent abondamment avec chaque plat, & très-ſouvent ſans autre aſſaiſonnement que du ſel & du poivre du Chili. On le prépare d'une manière particulière; ſa perfection, après la netteté & la blancheur, conſiſte en ce que chaque grain parfaitement cuit & ramolli dans ſa ſubſtance, ſoit en même temps entier & ſéparé des autres, de manière qu'il ne ſe trouve pas deux grains adhérens enſemble. Pour parvenir à ce point, ils ne mettent dans le pot de terre ou autre vaſe dans lequel ils le font cuire qu'autant d'eau qu'il en faut pour le couvrir entièrement; & le faiſant bouillir doucement à un feu léger, ils ôtent de l'eau peu-à-peu avec une cuiller, afin que le riz ſe deſsèche, & ils le re-

Digitized by Google

tirent au moment qu'il va ſe brûler (1). Dans les feſtins les convives ſont traités avec du riz préparé auſſi de diverſes manières, cuit en gâteaux, ou bouilli dans de petits nœuds de bam-

(1) *Note du Traducteur.* Cette manière de préparer le riz eſt connue aux Turcs, aux Perſans, aux Indiens & à tous les Peuples Orientaux qui ſont uſage de cet utile végétal; elle eſt connue même dans les ports de mer de nos Provinces Méridionales qui ont un commerce au Levant, d'où elle leur a été apportée. Mais on ne retire point d'eau comme ſont les Sumatranois. On le fait cuire ordinairement dans du bouillon, où l'on met un peu de ſafran. Dix minutes ſuffiſent pour cela. Le riz ainſi préparé s'appelle *pilau*. Bien des perſonnes à Paris croiroient avoir pour le moins une indigeſtion ſi elles le mangeoient ainſi; mais j'oſe les aſſurer que rien n'eſt plus ſain, & en même temps plus agréable au goût, & que ceux qui en ont goûté une fois ne peuvent plus le manger comme on le prépare ordinairement, c'eſt-à-dire, exceſſivement cuit. Il faut obſerver néanmoins que la qualité du riz influe beaucoup ſur ſa cuiſſon, & qu'il eſt plus aiſé à cuire à proportion que les Pays où il croît ſont plus méridionaux. C'eſt ce qui rend le riz qui nous vient d'Egypte bien ſupérieur à cet égard à celui du Piémont. Aux Indes un bouillon ſuffit pour le cuire. Et même en pluſieurs endroits on n'a pas beſoin d'eau pour le cuire. On ne fait que mettre un linge mouillé ſur le pot ſous le couvercle. *Voy. les Voyages de Chardin, Tome IV, page 171. Edit. d'Amſterdam, 1711, 10 volumes in-12.*

bous, mêlé avec de la pulpe de noix de coco, & de l'huile nouvelle. On l'appelle alors *lemmang*. Avant de le ſervir, ils enlèvent l'écorce extérieure du bambou, & la perſonne qui le mange enlève la pellicule intérieure dans laquelle il eſt renfermé.

Ils préparent leur viande auſſi-tôt après que l'animal eſt tué, & encore chaud, ce qui eſt conforme à la pratique des Anciens, comme on le voit dans Homère & dans d'autres Auteurs, & on aſſure qu'elle eſt beaucoup plus tendre que quand on la garde un jour; le climat ne permettant pas de la garder plus long-temps, à moins qu'on ne la conſerve par cette préparation à laquelle on donne le nom de *dinding*. Elle conſiſte à couper la chair de biſon en petites tranches minces, & à les expoſer à la chaleur du ſoleil par un beau temps, ordinairement ſur le toît des maiſons, juſqu'à ce qu'elles deviennent aſſez ſèches & aſſez dures pour réſiſter à la putréfaction, ſans le ſecours du ſel. Le poiſſon eſt conſervé de la même manière; & l'on envoie des cargaiſons de ces deux denrées ainſi deſſéchées, des différentes parties de l'île où elles abondent, dans celles qui en manquent. Il paroît étrange que la chaleur, qui à un certain degré cauſe la putréfaction, la prévienne, quand elle eſt très-forte; mais on doit conſidérer

conſidérer que l'humidité, qui occaſionne cette putréfaction, eſt abſorbée dans les ſubſtances minces par les rayons du ſoleil, avant qu'il ait pu s'y engendrer des vers.

Le *blachang*, autre ſorte de mets d'une préparation tout à-fait différente, eſt regardé comme un morceau très délicat par les Malais, qui l'exportent à la côte occidentale de l'Inde. Les Indigènes en ont rarement. C'eſt une eſpèce de Caviar, extrêmement dégoûtant pour les perſonnes qui n'y ſont pas accoutumées, ſur-tout le noir, qui eſt le plus commun. Le meilleur, ou le rouge, eſt fait de frai de chevrettes, ou de chevrettes même, qu'ils prennent à l'embouchure des rivières. Ils le laiſſent ſécher au ſoleil, enſuite ils le pilent dans un mortier, avec du ſel, l'humectent avec un peu d'eau, & en forment des gâteaux. Voilà tout le procédé. Le noir, dont les claſſes inférieures font uſage, eſt fait de petits poiſſons, préparés de la même manière. Dans quelques parties de la côte orientale de l'île, ils ſalent les œufs des grands poiſſons, & les conſervent parfaitement ſecs & avec tout leur goût.

Quand les Naturels tuent un biſon, ce qu'ils font toujours dans leurs aſſemblées publiques, ils ne le coupent pas par quartiers comme nous le faiſons des bœufs, mais ils le dépècent en petits

morceaux ou tranches, qu'ils appellent *bantye*. Ils échaudent la peau, ils la raclent, & la pendent dans leur maiſon pour la faire ſécher; là elle ſe ride & devient très-ferme. Un morceau de cette peau deſſéchée, étuvée pendant pluſieurs heures dans une petite quantité d'eau, leur fournit une excellente gelée qui, aſſaiſonnée convenablement, eſt regardée comme un mets très-délicat.

Le ſagou, *ſagoo*, quoique commun à Sumatra, & employé quelquefois, n'eſt pas un aliment d'un uſage général parmi les Naturels, comme parmi les habitans de pluſieurs autres îles Orientales, où l'on s'en ſert comme d'un ſupplément au riz. L'arbre d'où on le tire eſt une eſpèce de palmier, dont le tronc contient une moële glutineuſe, qui étant délayée dans l'eau, deſſéchée & miſe en petits grains, devient le ſagou de nos boutiques, & a trop ſouvent & trop exactement été décrit pour que j'aie ici beſoin d'en parler davantage. Ils cultivent auſſi le millet, *randa jaou*, pour leur nourriture, mais en petite quantité.

Quand ces différens comeſtibles manquent, le Sumatranois a recours aux racines ſauvages, aux herbes & aux feuilles des arbres, dont les bois abondent en tout temps, & que la ſimplicité habituelle de ſon régime ne lui fait pas regarder

Digitized by Google

comme un aliment extraordinaire & mauvais. De-là vient que les famines, ou pour parler plus juſte, les diſettes de grains ne ſont point ſuivies à Sumatra de ces terribles effets, que des Pays plus fertiles & des Nations plus prévoyantes éprouvent quelquefois.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

AGRICULTURE. Riz, ſa culture, &c. Plantations de Cocotiers, de Betels, & autres Arbres pour les uſages domeſtiques. Teinture.

Agriculture. L'ÉCONOMIE domeſtique me conduit naturellement aux travaux des champs, aux plantations, & à l'état de l'Agriculture des Sumatranois, objets qu'un ingénieux Ecrivain regarde comme la règle qui doit ſervir à juger de la civiliſation d'un peuple (1).

Riz. L'article le plus important de la culture, non-ſeulement à Sumatra, mais dans tout l'Orient, eſt le riz. C'eſt le principal aliment qui nourrit cent millions d'hommes; & quoiqu'il ſoit preſque confiné par la nature dans les régions ſituées entre les tropiques & un peu au-delà, ſa culture eſt ſans doute plus étendue que celle du froment, que les Européens regardent comme un aliment univerſel. Dans le continent de l'Aſie, à meſure que vous avancez vers le Nord, vous parvenez

(1) Voyages d'un Philoſophe, par Poyvre. P. 3.

Digitized by Google

dans des champs où finiſſent les plantations de riz, & où commencent celles de bled, le froid qui ſe fait ſentir dans ce climat, & qui eſt en partie dû à l'extrême hauteur du ſol, n'étant pas favorable à la production du premier.

Le riz, *bras*, tandis qu'il eſt dans ſa peau eſt appelé dans l'Inde *paddee*, & prend différens noms ſuivant ſes différens états. Nous n'obſervons point ces diſtinctions en Europe, où notre grain retient, dans tous ſes états, juſqu'à ce qu'il parvienne à ſa perfection, ſon nom originaire d'orge, de bled, ou d'avoine (1). Chez un peuple qui n'a ſous les yeux qu'un très-petit nombre d'objets à contempler, ceux qui fixent par néceſſité ſon attention, ſont ſouvent plus clairement déterminés que parmi les peuples plus éclairés, dont les idées, s'étendant ſur le vaſte champ des Sciences & des Arts, dédaignent de ſe fixer long-temps ſur des objets ordinaires & communs. A Sumatra

(1) Voici quelques-uns des noms qu'on donne au riz dans ſes différens états de croiſſance & de préparation. *Paddee* eſt le nom originaire de la ſemence: *ooſſay*, le grain de la dernière ſaiſon: *bunnay*, les plans avant qu'ils ſoient tranſplantés dans les *ſawoors*: *bras* ou *bray*, le riz, la peau du *paddee* étant ôtée: *charroop*, riz nétoyé & prêt pour faire bouillir: *naſſee*, riz bouilli: *peerang*, riz jaune: *jambar* un ſervice de riz.

Digitized by Google

& dans les îles Malaiſes, on diſtingue deux ſortes de *paddee*, le *laddang paddee* ou riz des hautes-terres, & le *ſawoor paddee* ou riz des baſſes-terres, leſquelles ſont toujours miſes ſéparément, & l'une ne croît jamais dans le terrain deſtiné à l'autre (1). De ces deux eſpèces, le premier a plus de valeur, étant plus blanc, plus gros, d'un meilleur goût, & ayant encore l'avantage de pouvoir être conſervé plus long-temps. Le ſecond eſt beaucoup plus prolifique, eſt expoſé à moins de riſques dans la culture; mais il eſt d'une ſubſtance aqueuſe, augmente beaucoup moins dans la cuiſſon, & ſe gâte plus promptement: cependant il eſt d'un uſage plus commun que l'autre. Outre cette diviſion générale, le *paddee* de chaque ſorte, & ſurtout le *laddang*, préſente une variété d'eſpèces, que je vais tâcher de rapporter de mon mieux d'après les informations que je me ſuis procurées. Eſpèce commune de *paddee* de terrain ſec: légèrement brun: aſſez gros, & un peu courbé à l'extrêmité. *Paddee undallong*: terrain ſec: grain court; tige pleine d'inégalités. *Paddee ebbaſs*: terrain ſec: gros grain: commun. *Paddee galloo*: terrain ſec; légèrement coloré; rare. *Paddee ejoo*: terrein ſec: fortement coloré: petit grain; rare.

(1) Poyvre, dans ſes *Voyages d'un Philoſophe*, obſerve la même diſtinction dans le riz de la Cochinchine.

Paddee kooning: terrain ſec: très-jaune: excellent grain, courbé & pointu. *Paddee coocoor ballum*: terrain ſec: très-eſtimé: légèrement coloré: petit & fort courbé, reſſemblant à l'ongle de pigeon, d'où lui vient ſon nom. *Paddee peſang*, terrain ſec: peau extérieure légèrement brune, l'intérieure rouge: plus long, plus mince & moins courbé que le *coocoor ballum*. *Paddee-Santong*: la plus belle eſpèce plantée en terrain humide: petit, droit, & légèrement coloré. En général on peut obſerver que le grain le plus gros eſt le moins eſtimé, & le plus petit & le plus blanc le plus eſtimé. Dans le pays de Lampoon on diſtingue deux eſpèces de *paddee*, le *crawang* & le *jerroo*; le premier vient un mois plutôt que l'autre.

Je parlerai d'abord de la culture du *laddang* *paddee* ou riz des montagnes. On le ſeme, ainſi que ſon nom l'annonce, dans les terrains hauts, & preſque toujours dans les lieux occupés par de vieux bois, à cauſe de la bonté du ſol; la chûte & la pourriture continuelle des feuilles y formant un lit de terreau, avantage que les plaines ne peuvent offrir, étant épuiſées par l'action puiſſante des rayons du ſoleil, & par la production conſtante d'un gramen épais, appelé *lallang*. Quand ce *lallang*, dont les îles orientales ſont, pour la plus grande partie couvertes, dans les endroits où il n'y a point de bois, eſt labouré

Paddee ou riz des montagnes.

fréquemment, ou brouté par le bétail, il croît à sa place un gramen beaucoup plus fin. Plusieurs supposent que c'est toujours la même espèce de gramen qui éprouve cette altération, parce qu'on n'y sème pas de nouvelle semence, & que la même espèce succède toujours uniformément à la première. Mais c'est une erreur, la première étant le *gramen caricosum*, & l'autre le *gramen aciculatum* de Rumphius. Le *lallang*, qui croît à la hauteur de cinq pieds, est remarquable par la blancheur & la souplesse du duvet, qui est sa fleur, & le gramen qui lui succède, par ses semences barbues & piquantes, très-incommodes aux jambes des passans (1).

(1) » Gramen caricosum. Hoc totos occupat campos, nudosque colles; tam densè & latè germinans, ut, è longinquo haberetur campus orizâ consitus : tam luxuriosè & fortiter crescit, ut neque hortos neque sylvas évitet, atque tam vehementer procepit, ut arræ vix depurari ac servari possint, licet quotidie deambulentur «... « Gramen aciculatum. Usus ejus ferè nullus est, sed hic detegendum est tædiosum ludibrium, quod quis habet, si per campos, vel in sylvis procedat, ubi hoc gramen ad vias publicas crescit, quum prætereuntium vestibus semen quàm maximè inhæret ». *Rumphius, in Herbario Amboinens.*

Poyvre, dans ses *Voyages d'un Philosophe*, parle de grandes plaines dans les îles de Madagascar & de

Digitized by Google

Les Naturels ne regardent point l'abondance des bois dans leur île comme un inconvénient, mais bien au contraire, comme une choſe avantageuſe, à cauſe de la fertilité qu'ils procurent. Dans quelques parties de l'île, ils ſement toujours leur grain dans la terre qui eſt reſtée long-temps eſſartée, mais plus par néceſſité que par choix. J'ai entendu un Prince du Pays ſe plaindre d'un établiſſement formé dans ſes Domaines par quelques Etrangers, qu'il ſeroit obligé, diſoit-il, d'en chaſſer, pour prévenir la dévaſtation de ſes vieux bois; ce qui me paroiſſoit une précaution inutile dans une île qui ne préſente à la vue qu'une forêt immenſe, impénétrable, & inépuiſable (1).

Java, couvertes d'une eſpèce de gros *gramen*, qu'il appelle *Fatak*, & que par l'analogie des Pays à d'autres égards, je ſuppoſerois être le *lallang*: mais il aſſure qu'il fournit un excellent pâturage; au lieu qu'à Sumatra il eſt reconnu comme le plus mauvais; & excepté quand il eſt très-jeune, le gros bétail n'y touche point: c'eſt pourquoi les charretiers & les bouviers mettent conſtamment le feu à celui qui croît dans les champs près des chemins afin que les jeunes feuilles qui pouſſent enſuite puiſſent ſervir de nourriture à leurs beſtiaux.

(1) La rapidité de la végétation empêche abſolument d'eſſarter un pays dont la population eſt ſi foible. Les champs où le riz a été planté, offriront toujours, un ſeul mois après la récolte, des abris pour les tigres.

Digitized by Google

A l'approche de la mouſſon sèche, vers le mois d'Avril, le Cultivateur fait choix d'un terrain, pour ſon *laddang* de cette ſaiſon, & raſſemblant ſa famille & ſes domeſtiques, il commence par abattre les arbres, pour nétoyer le ſol. C'eſt un travail immenſe, qui ſembleroit exiger les forces d'un Hercule; mais ils en viennent à bout par perſévérance. Leurs outils, le *prang* & le *billiong*, dont le premier reſſemble à une ſerpe, & le ſecond à une hache imparfaite, paroiſſent inſuffiſans pour remplir cet objet, & la ſcie leur eſt inconnue. Comme ils ſe ſoucient fort peu du bois, ils ne coupent point l'arbre près de la terre où le tronc eſt plus épais; mais ils élèvent une eſpèce d'échaffaud, ſur lequel ils montent, & là, ils ſe mettent à couper, ou plutôt à tailler, à la hauteur de dix à douze pieds au-deſſus du ſol, endroit où l'arbre eſt beaucoup plus mince, juſqu'à ce qu'il ſoit aſſez affoibli pour pouvoir être abattu avec des rattans dont ils ſe ſervent au lieu de cordes, en les attachant aux branches (1). C'eſt ainſi qu'ils parviennent à renverſer peu-à-peu tous les arbres de leur terrain. Je n'ai jamais vu ces dévaſtations ſans éprouver un ſentiment de

(1) On trouve dans la *Maiſon Ruſtique de Cayenne* la deſcription d'une manière d'abattre les arbres ſemblable à celle dont je parle ici.

Digitized by Google

douleur. Peut être que les préjugés d'une éducation de collège m'avoient appris à reſpecter ces antiques arbres, comme l'habitation ou la forme matérielle de certaines Divinités des bois, que la main ſacrilège d'un ſauvage groſſier & ſans goût privoit de l'exiſtence. Mais ſans avoir recours à la ſuperſtition, il n'eſt pas difficile de rendre raiſon d'un pareil ſentiment, à la vue d'un bois vénérable, auſſi ancien que le ſol ſur lequel il poſe, & d'une beauté au-delà de tout ce que le pinceau le plus expreſſif ſeroit capable de rendre, détruit pour faire place à des productions paſſagères : on eſt porté à regarder cette dévaſtation comme un outrage fait à la nature, dans l'exercice arbitraire du pouvoir. Le bois ainſi abattu n'eſt d'aucune valeur, à cauſe de ſon abondance, du peu de conſommation qu'on en fait, & de l'éloignement où il ſe trouve preſque toujours des rivières, qui ſont la ſeule voie par laquelle il peut être tranſporté à quelque diſtance. On voit par-tout tomber en pourriture des arbres qui, par leur maſſe, leur hauteur & leur forme droite, exciteroient l'admiration des Voyageurs, & en comparaiſon deſquels les grands mâts de nos vaiſſeaux de guerre ne ſont que des diminutifs. Ce premier travail achevé, ils élaguent les branches, & quand la chaleur du ſoleil les a ſuffiſamment deſſéchées pendant pluſieurs mois, ils y

Digitized by Google

mettent le feu, de ſorte que toute la contrée eſt en flamme, pendant environ un mois, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que tout ſoit conſumé. Bienfaiſant envers ſon ingrat deſtructeur, l'arbre en mourant fertiliſe par ſes cendres le ſol qui l'avoit nourri, & dont il avoit fait ſi long-temps l'ornement.

Les pluies qui ſurviennent alors quelquefois contre l'ordinaire entraînent deux grands inconvéniens, la perte du temps, & le retardement de la récolte. Il y a dans l'île des impoſteurs, qui profitent de la crédulité des cultivateurs, qui, comme tous les autres dont la profeſſion les expoſe à des riſques, ſont portés à la ſuperſtition, ſe perſuadant follement qu'il eſt poſſible de cauſer la pluie ou de l'empêcher. Un de ces charlatans reçoit, pendant que les arbres brûlent, une ou pluſieurs piaſtres de chaque famille des environs, afin qu'il leur envoie le temps favorable pour leurs travaux. Pour y parvenir, l'impoſteur s'abſtient ou feint de s'abſtenir, pendant pluſieurs jours & pluſieurs nuits, de toute nourriture & de tout ſommeil, fait pluſieurs cérémonies ridicules, & reſte toujours en plein champ. S'il apperçoit un nuage ſe former, auſſitôt il commence à fumer du tabac avec beaucoup de véhémence, ſe promenant avec viteſſe, & pouſſant de toute ſa force les bouffées de fumée vers le nuage. Il eſt facile de juger combien ſont efficaces ſes

Digitized by Google

conjurations. Toute sa science en effet consiste à choisir bien son temps, & c'est lorsqu'il y a la plus grande apparence de la continuation du beau temps selon le cours ordinaire de la nature; mais vient-il à se tromper, il trouve un puissant subterfuge. Il promet toujours de remplir ses engagemens avec la clause *si Dieu le veut*, & ainsi il attribue sa mauvaise réussite accidentelle à l'intervention particulière de la Divinité. Ces hommes fourbes qui dans cette occasion, comme en plusieurs autres, en imposent ainsi aux simples & grossiers campagnards, sont toujours des aventuriers Malais.

Quand les pluies périodiques commencent à tomber, ce qui arrive par degrés en Septembre & Octobre, ils sèment leurs grains. Ils se servent rarement de la charrue, & seulement dans les plaines, lorsqu'ils les cultivent, dans les cantons où les vieux bois sont rares en comparaison des montagnes. Dans les terres dont je parle ici, qui sont celles des hauteurs, les racines des arbres empêchent absolument de les travailler. Le cultivateur entre dans la plantation, c'est ainsi qu'on appelle les champs où l'on seme le riz, avec un pieu pointu à chaque main, au moyen desquels il fait des trous de chaque côté, à une égale distance; une autre personne le suit avec des semences, dont il jette quelques-unes dans chaque

Digitized by Google

trou, laiſſant au vent ou à la pluie le ſoin de les recouvrir. Les oiſeaux, comme on peut bien le penſer, ſont ſouvent de terribles ennemis pour ces grains confiés à la terre avec ſi peu de précaution, & l'on a vu une plantation fort éloignée des autres entièrement dévaſtée par eux. C'eſt là tout le travail qu'exige le *laddang* ou riz des montagnes, juſqu'au temps de la moiſſon ou récolte, qui eſt cinq mois & dix jours après les ſemailles.

Riz des baſſes-terres.

Voici la manière de préparer les *Sawoors* ou plantations de riz des baſſes-terres. Après avoir nétoyé le ſol de toutes les brouſſailles & plantes aquatiques, dont les terres marécageuſes ſont couvertes, quand on les néglige, on y fait entrer un certain nombre de biſons, dont le plus grand plaiſir eſt d'être dans l'eau & de ſe vautrer dans la bourbe. Ces animaux par leurs divers mouvemens remuent la terre, & l'enrichiſſent de leur fumier. Enſuite le premier ſoin des cultivateurs eſt de bien applanir le terrain, afin que l'eau, lorſqu'elle ſera introduite, puiſſe s'étendre également par-tout. Pour cela, ils ont imaginé, dans quelques diſtricts, de traîner ſur la ſurface une planche avec de la terre deſſus, afin d'abaiſſer les endroits élevés, &. de remplir les creux. Quand ce travail eſt fait, ils coupent tout le terrain par de petits canaux parallèles avec des écluſes au moyen deſquelles ils retiennent l'eau ou la lâchent à vo-

Digitized by Google

ſonté. Ces diviſions, ou petits champs ſéparés, ſe nomment *peerring*, qui ſignifie un *plat*. Tandis que cela ſe fait, ils préparent dans un lieu convenable un terrain, où ils ſèment le *paddee* fort épais dans de petites plates-bandes, pour être tranſplanté enſuite, & dans cet état ils l'appellent *bunnay*. Quand il a crû à la hauteur de deux ou trois pouces, ils en coupent le bout afin que les tiges profitent davantage. Quarante jours après la première ſemaille, ils procèdent à la tranſplantation: ils font des trous dans le *ſawoor*, comme dans le *laddang*, ainſi que je l'ai décrit, & ils y mettent quelques plans dans chacun; mais ils en laiſſent un certain nombre dans les plate-bandes, afin de pouvoir remplacer ceux qui périſſent dans cette tranſplantation. L'innombrable quantité de ſources & de ruiſſeaux dont l'île abonde, diſpenſe d'employer les procédés laborieux dont on ſe ſert dans les parties occidentales de l'Inde, où le terrain eſt uni & le ſol ſablonneux, pour élever & répandre l'eau dans les plantations. Cependant le principal art du Planteur conſiſte dans la diſtribution convenable de l'eau; c'eſt-à-dire à en fournir à la terre en petite quantité & autant qu'elle peut en avoir beſoin, & à la faire écouler de temps en temps par des ſaignées; car elle ne doit jamais être long-temps ſtagnante, & la négligence ſur cet article occaſionne

Digitized by Google

la pourriture du grain. Quand le *paddee* commence à former l'épi, ou à fleurir, ainſi que les Naturels s'expriment, on fait écouler toutes les eaux. C'eſt alors qu'ils commencent à préparer leurs machines pour écarter les oiſeaux, occupation dans laquelle ils ſe donnent des peines incroyables, & montrent une merveilleuſe ſagacité. Ils diſpoſent des planches garnies de claquets de telle manière qu'un enfant peut, au moyen des cordons qui y ſont adaptés, & par le ſimple mouvement de ſa main, faire un bruit très-conſidérable, qui s'entend de toutes les parties d'une vaſte plantation; & aux extrêmités ils placent, à quelque diſtance l'un de l'autre, des eſpèces de moulins à vent fixés ſur des perches, leſquels effrayent autant le Voyageur qui ne les connoit pas, que ceux qui épouvantèrent ſi fort le fameux Chevalier de la Manche.

Moiſſon. Quatre mois après la tranſplantation, ils commencent à moiſſonner le grain. La manière de procéder à cette opération eſt la même pour les deux eſpèces de *paddee*. Ils coupent les épis très-courtes, une par une, avec un inſtrument groſſier, qui reſſemble à la lame d'un couteau, & qui eſt adapté à un manche de bambou (1). Ils

(1) Les Habitans de Menangeabow moiſſonnent avec un inſtrument qui reſſemble à une faucille.

prennent

prennent l'épi d'une main, comme s'ils vouloient l'arracher, ils le coupent, & le mettent enſuite dans l'autre main juſqu'à ce que celle-ci ſoit remplie; alors ils lient tous ces épis en une petite gerbe, ou ils les jettent dans un panier qu'ils portent pour cela, ſoit à leur côté, ſoit pendu par derrière avec une corde ou une courroie qui traverſe le front. La quantité de *paddee* qu'ils peuvent tenir dans les deux mains, tandis qu'il eſt en épis, eſt égale à un bambou (gallon, (1)) de grain ſéparé de l'épi, & on le vend ſouvent ſur cette eſtimation.

Séparation du grain de l'épi.

Diverſes Nations ont employé différentes méthodes pour ſéparer le grain de l'épi. La plus ancienne dont il ſoit fait mention dans les Auteurs, eſt celle de faire fouler les gerbes par les beſtiaux. De grandes planches, des blocs de marbre, des charrettes peſantes ont été autant de moyens employés dans ces derniers temps. Dans preſque toute l'Europe le fléau eſt maintenant en uſage. Les Sumatranois ont une méthode différente de toutes celles-ci. Après avoir étendu les épis de *paddee* ſur des nattes dans leurs greniers, ils en ſéparent le grain en le frottant avec leurs pieds; & afin

(1) Meſure d'Angleterre qui contient environ quatre pintes.

d'y procéder plus facilement, ils ſe ſoutiennent avec leurs mains ſur un bambou placé en travers au-deſſus de leur tête. Quoique, par l'habitude qu'ils ont d'aller ſans ſouliers, leurs pieds ſoient extrêmement calleux, & par conſéquent propres à cette opération, cependant le travail eſt ſi rude qu'il leur fait quelquefois ſortir le ſang de la plante des pieds, ſur-tout lorſqu'ils ſont un peu preſſés. Cette méthode eſt univerſelle dans toute l'île.

Dans quelques-uns des diſtricts voiſins de la côte maritime, on ne peut ſemer deux ſaiſons de ſuite dans le *laddang*, quoiqu'on le puiſſe dans le *ſawoor*; néanmoins dans l'intérieur, où la température de l'air eſt plus favorable à l'agriculture, on ſème la même terre trois années de ſuite. Il n'eſt pas rare auſſi dans ces mêmes cantons de voir faire une plantation d'oignons, auſſitôt après que le chaume a été brûlé. On ſème le millet en même-temps que le *paddee*.

Dans le pays de Manna, l'Agriculture a fait plus de progrès que dans aucune autre partie de l'île, excepté peut-être chez les Battas. Là le Voyageur peut voir des champs de cinq à quinze acres parfaitement labourés & herſés. Voici, ſelon moi, la raiſon de cette différence. Manna eſt le diſtrict le plus peuplé de la partie méridionale, quoique le moins étendu ſur la côte. Les plan-

Digitized by Google

tations de poivre ainſi que les *laddangs* y ont épuiſé, en grande partie, les anciens bois, dans les parties inacceſſibles du pays, & par-là les habitans ſont privés d'une ſource de fertilité que la nature leur accordoit autrefois. Il faut donc, ou qu'ils meurent de faim, ou qu'ils changent de demeure, ou qu'ils cultivent la terre. La première alternative eſt contraire au principe inhérent dans l'homme, qui lui ordonne de conſerver ſa vie par tous les moyens poſſibles. Leur attachement au *Sol natal*, ou plutôt leur vénération pour les tombeaux de leurs Ancêtres eſt ſi grande, qu'il leur ſeroit preſqu'auſſi douloureux de s'en éloigner, que de mourir. Ainſi donc la néceſſité, mère de l'induſtrie, les oblige à cultiver la terre. Les champs ainſi cultivés rendent trente pour un: les *laddangs* communément de ſoixante à quatre-vingt. Les *ſawoors* rapportent en général cent pour un, & dans quelques parties du Nord, (à *Sooſoo*) cent-vingt. Cette fertilité eſt extraordinaire, comparée au produit des champs en Europe, qui, je penſe, excéde rarement quinze pour un, & ſouvent même eſt au-deſſous de dix. A quoi faut-il attribuer cette grande diſproportion? Peut-être eſt-elle due à la différence de grains, le riz pouvant être extrêmement prolifique de ſa nature; peut-être à l'influence plus puiſſante d'un climat plus chaud; & peut-être enfin à la terre, qui,

Produit

par une trop grande culture, perd peu-à-peu de ſa fertilité. Les obſervations & les rapports des Voyageurs ſembleroient favoriſer cette ſuppoſition. Le Pérou, qu'on peut appeller une nouvelle terre, rapporte, dit-on, quatre à cinq cens pour un; l'ancienne Babylonie rapportoit deux à trois cens; la Lybie cent cinquante: l'Egypte cent. Cependant des Naturaliſtes modernes nous aſſurent que la Lybie ne rapporte aujourd'hui que dix ou douze pour un, & l'Egypte ſeulement de quatre à dix. Je ſoupçonne d'exagération cette fécondité qu'on accorde au ſol du Pérou, ou je penſe qu'elle eſt le réſultat de quelqu'expérience particulière dans un terrain ſéparé; car il eſt bien reconnu qu'une petite quantité de grains, ſemée ſéparément, & cultivée avec ſoin, peut rapporter prodigieuſement. Quant à celle des autres Pays cités, je ſuis porté à croire qu'on ne nous en a point impoſé; mais j'attribue la diminution du produit actuel de leurs champs, ainſi que la différence entre le rapport des terres d'Europe & de celles de l'Orient, à la différence de culture, plutôt qu'à toute autre cauſe. Chez nous épargner le travail & abréger les opérations, ſont les principaux objets des cultivateurs, & pour y parvenir, on éparpille preſque par-tout le grain dans les ſillons, excepté dans les Pays où la charrue à ſemoir a été introduite. Les Sumatranois, qui ne calculent point leur travail ni

celui de leurs domeſtiques dans ces matières, font des trous dans la terre, ainſi que je l'ai décrit, & y jettent quelques grains; ou, par un procédé encore plus ennuyeux, ils font lever la ſemence dans des couches, & enſuite tranſplantent les jeunes plans. M. Charles Miller, dans un écrit publié dans les Tranſactions Philoſophiques, fait voir les merveilleux effets de la tranſplantation. Il ne m'appartient point, & il n'entre pas non plus dans mon objet, de décider juſqu'à quel point il eſt de l'intérêt du cultivateur Anglois de donner plus de ſoin à ſes ſemailles, dans l'eſpérance d'un produit plus conſidérable. Peut-être, comme on fera conſiſter l'avantage plutôt dans la quantité de grain que l'on épargne en ſemant, que dans celle qu'on gagne en recueillant, on ne parviendroit point par-là au but qu'on ſe propoſe; mais quoiqu'une petite quantité de ſemence rapporte à proportion autant qu'une plus grande, néanmoins le profit n'eſt pas le même. Pour accroître ce profit, il vaut bien mieux augmenter le produit d'une quantité donnée de terre, que de diminuer le grain néceſſaire pour la ſemer.

Malgré l'opinion reçue de la fertilité des îles Malaiſes, fortifiée par l'autorité de M. Poyvre, & d'autres Ecrivains célébres, & encore plus par le produit extraordinaire de grains rapporté ci-deſſus, Fertilité du ſol.

je ne puis m'empêcher de dire que le ſol de Sumatra eſt en général plutôt ſtérile que fertile. C'eſt preſque par-tout une argile rouge, dure, calcinée preſqu'à l'état de brique, dans les lieux expoſés à l'ardeur du ſoleil. Le peu d'endroits cultivés, ſont ou des terrains dont les anciens bois ont été depuis peu détruits, & recouverts d'une couche de terre végétale, épaiſſe de quelques pouces, formée par la pourriture lente & ſucceſſive des feuilles; ou des marécages, dans leſquels le foible terreau des hauteurs voiſines a été entraîné par les torrens annuels dans la ſaiſon des pluies. Il eſt vrai que dans pluſieurs parties de la côte, il y a entre les rochers & le rivage de petites plaines d'un terrain ſablonneux, probablement laiſſées par la mer, & plus ou moins mêlées de terre, à proportion du temps qu'elles n'ont point été couvertes par les eaux; & ces plaines ſont reconnues comme les terres les plus favorables pour les productions de l'Hémiſphère occidental. Mais ce ſont-là des preuves partielles & incomplètes de fertilité. Le grand rapport de la ſemence, ainſi que je l'ai déjà indiqué, eſt plus probablement dû à la manière de ſemer, qu'à la ſupériorité du terrain, & ſans doute que ſi l'on y ſuivoit la méthode Européene d'éparpiller le grain, il ſeroit preſque nul. Quoique dans le diſ-

Digitized by Google

trict de Manna, l'Agriculture ait fait quelques pas de plus qu'ailleurs, & que de-là vienne le produit de trente pour un dans les plaines découvertes, on doit obſerver que c'eſt encore une terre nouvelle, quoiqu'elle n'ait pas été eſſartée nouvellement, & que le même terrain n'eſt ſans doute point ſemé une ſeconde fois avant d'être reſté quelque temps en jachère. Ceux qui ont tenté de faire des jardins à Sumatra, doivent ſavoir combien ce ſeroit une entrepriſe infructueuſe de vouloir remuer avec la bêche toute une pièce de terre priſe au haſard. Quand on veut former un jardin, il faut néceſſairement faire un ſol artificiel de fumier, de cendres, d'ordures, & de toute autre matière analogue qu'on peut ſe procurer. C'eſt par-là ſeulement qu'on doit eſpérer de faire venir un petit nombre de végétaux pour la table. J'ai vu pluſieurs grandes plantations de cocotiers, de *penangs*, & de cafeyers, entretenues à grands frais par différentes perſonnes, & je n'en ai vu aucune réuſſir, ce qu'il faut attribuer à la mauvaiſe qualité du ſol. Ces déſavantages ont porté preſque tous les Européens à négliger l'Agriculture. Les colons Chinois les plus induſtrieux, qui travaillent la terre avec une patience infatigable, & qui la fument beaucoup, obtiennent plus de ſuccès; néanmoins j'ai entendu dire à un des plus inſtruits Cultivateurs de cette

Digitized by Google

Nation, (1) qui par ſon travail & ſa perſévérance, eſt parvenu à former près du Fort Marlborough un jardin charmant, auſſi utile qu'agréable, qu'il avoit été preſque découragé en voyant les efforts qu'il lui falloit faire pour lutter ſans ceſſe contre la nature; le ſol étant ſi ingrat, qu'aulieu d'être recompenſé de ſes peines & de ſes dépenſes, il avoit été ſur le point de faire banqueroute; ce qui n'auroit pas manqué d'arriver, ſans les ſecours de la Compagnie des Indes. Les Naturels à la vérité, ſans beaucoup & même ſans aucune culture, élèvent quelques arbres & plantes utiles; mais ils ſont en petite quantité & tout près de leurs Villages, où la terre eſt fertiliſée en dépit de leur indolence, par les balayures de leurs maiſons & de leurs rues, & par le ſimple voiſinage de leurs bâtimens. J'ai ſouvent eu occaſion d'obſerver, dans les jeunes plantations, que ce petit nombre d'arbres qui en-

(1) Key Soon: ſon goût pour le jardinage étoit exquis & ſon aſſiduité ſans relâche. Il me diſoit ſouvent qu'il aimoit comme ſes enfans certaines plantes, & principalement le *Thé*: ſon unique occupation du matin au ſoir, étoit de les ſoigner & de les entretenir. J'ai appris ſa mort avec chagrin, depuis la première édition de cet Ouvrage. J'aurois déſiré que ce bon Vieillard eût vécu aſſez longtemps pour être témoin de ce foible tribut rendu à ſon mérite.

Digitized by Google

tourent la maiſon du propriétaire, ou la hute du gardien, ſurpaſſoient de beaucoup en hauteur les autres arbres de même eſpèce du même âge. Au premier coup-d'œil qu'on jette ſur les pays des Malais, on eſt porté à les regarder comme les favoris de la Nature, auxquels elle a prodigué toutes ſes faveurs avec une profuſion inconnue dans les autres contrées, & à déplorer l'aveuglement de ce peuple, qui néglige de cultiver le ſol le plus excellent qu'il y ait ſur la terre. Mais je n'ai preſque connu perſonne, qui, après quelques années de réſidence, n'ait point entièrement changé d'opinion. Il eſt certain que à l'extérieur les îles Malaiſes, & ſur-tout Sumatra, peuvent défier toute autre région du monde pour la fécondité. En effet la Nature a paru ſe jouer, en accordant avec libéralité, à pluſieurs cantons, où il exiſte à peine une trace humaine, tout ce qui eſt propre à exciter le ſentiment de l'enthouſiaſme dans des eſprits ſuſceptibles de cette impreſſion. Mais combien on trouve peu de ces eſprits! c'eſt cependant pour eux ſeuls que :

Le fleuve épand les flots de ſon onde argentine,
Le mont perce les cieux, & le vallon s'incline,
Le bois majeſtueux tient les yeux enchantés,
Et le roc ſourcilleux offre mille beautés.

Dans les endroits mêmes où *il y a* des Habitans, à quoi bon a-t-elle prodigué ainſi tant d'or-

nemens? En passant dans quelques lieux où mon imagination étoit enchantée de scènes pittoresques, les plus ravissantes & les plus vraies que je me souvienne d'avoir vu de ma vie, je ne pouvois m'empêcher de regretter qu'un Pays si délicieux ait été abandonné à une race d'hommes qui semblent totalement insensibles à ses beautés.

Après avoir séparé le grain de l'épi, la première opération est le vannage, ce qu'ils font précisément de la même manière que nous. Ils choisissent un jour qu'il fait du vent, & versent le grain d'assez haut avec van ou crible; la paille est emportée par le vent, & le grain plus pesant tombe sur terre. Cette méthode semble avoit été universelle dans tous les temps & dans tous les Pays.

Manière de dépouiller le grain de sa peau.

Ensuite il s'agit de dépouiller le grain de sa peau, opération par laquelle de *paddee* il devient riz. Elle se fait dans le *lessoong*, ou grand mortier de bois, où il est pilé par une ou deux personnes, avec de lourds pilons, de bois aussi, appelés *alloo*, jusqu'à ce que l'enveloppe extérieure soit séparée; après quoi il est vanné de nouveau. Cette opération se fait aussi, dans quelques endroits, avec une machine, qui n'est autre chose qu'un cylindre creux de bois dur, qu'on fait tourner, par le moyen de deux manches, sur un autre cylindre solide de même diamètre, & qu'on presse avec force pour augmenter le frottement. Le grain

Digitized by Google

eſt mis dans le cylindre creux, qui répond à la trémie, en même-temps qu'il fait l'office de la meule ſupérieure dans nos moulins.

Le riz eſt alors en état d'être vendu, exporté, ou mis en greniers. Il ne ſe conſerve pas au-delà d'un an, ſur-tout le riz de *ſawoor*, qui commence à montrer des ſignes de dépériſſement après ſix mois. A Natal ils ſont dans l'uſage de mettre avec leur riz, ſoit dans les greniers, ſoit dans les bateaux, une certaine quantité de feuilles d'un arbriſſeau appelé *Lagoondee*, qui ont la propriété de détruire les vers qui s'y engendrent ordinairement. Dans le Bengale, on fait ſécher au four le riz deſtiné à l'exportation, au moyen de quoi, ou par tout autre procédé ſemblable, il ſe conſerve pluſieurs années; & c'eſt pour cela qu'on en fait uſage pour les garniſons dans les pays Malais. Dans l'état de *paddee* (c'eſt-à-dire, lorſqu'il eſt avec ſon enveloppe) il ſe conſerve long-temps ſans ſe gâter; ce qui engage les Naturels à le garder en gerbes, ne le dépouillant de ſon enveloppe, ou ne le battant, comme c'eſt le terme, qu'à meſure qu'ils en ont beſoin. Par cette opération, il ſe fait un déchet de la moitié, deux bambous de *paddee* étant réduits à un bambou de riz. Pour le nétoyer parfaitement & le mettre en état d'être cuit, choſe à laquelle ils donnent une attention particulière, ils le mettent une ſeconde

Riz comme article de commerce.

fois dans un *leſſoong* plus petit, & après l'avoir ſuffiſamment pilé, ſans briſer les grains, ils le vannent de nouveau, en le ſecouant dans un crible plat, juſqu'à ce que le grain ſoit entièrement ſéparé de toute particule étrangère. Ils le lavent enſuite dans l'eau froide, & alors le font bouillir de la manière ci-deſſus décrite.

Le prix de cette denrée diffère dans les diverſes parties de l'île, ſelon les demandes qu'on en fait dans le lieu où on l'achete, & ſelon les ſaiſons. Dans un port de la côte du nord appelé *Sooſoo*, il eſt rarement au-deſſous d'une piaſtre d'Eſpagne les trente bambous (gallons). Dans les diſtricts du ſud, où la culture eſt plus bornée, & le ſol moins fertile, il varie de douze à quatre bambous par piaſtre, ſelon que la récolte eſt plus ou moins abondante, ou le marché plus ou moins fourni de riz importé.

Cocotier. Le Cocotier peut être regardé comme l'objet de culture le plus important, après le riz, à cauſe du grand nombre d'uſages auxquels il eſt employé par les Habitans de l'Inde; quoiqu'à Sumatra on n'en tire pas le même parti que dans les îles où la Nature a été plus avare de ſes autres dons. Ce dont les Sumatranois font le plus de cas dans ce végétal, c'eſt la pulpe de la noix, dont la conſommation eſt prodigieuſe, étant un des principaux ingrédiens de tous les

Digitized by Google

plats. Son bois eſt fort peu eſtimé pour les bâtimens, par ce qu'il y en a de bien meilleurs, & en quantité. Ils n'emploient pas ſon écorce à faire des cordes, qu'ils nomment *coyar*, comme de l'autre côté de l'Inde, parce qu'ils ſe ſervent pour cela de *rattan & d'ejoo:* la coquille de la noix n'eſt que fort peu employée comme uſtenſile domeſtique, les dernières claſſes du peuple préférant le bambou & le *laboo;* & les claſſes ſupérieures ayant une eſpèce de fayance groſſière. Les filamens qui entourent le tronc ne ſont ſans doute manufacturés en toiles que dans les diſtricts où il ne vient point de coton, qui eſt une matière infiniment préférable: outre que certaines eſpèces d'arbres, ainſi qu'il a été déjà obſervé, offrent dans leur écorce ſouple & pliable, une ſorte d'étoffe qu'ils mettent facilement en œuvre. Néanmoins ils tirent du cocotier une huile dont ils ſe ſervent pour graiſſer leurs cheveux, & pour les lampes; quoique, dans l'intérieur du pays, on faſſe plus communément uſage de térébenthine, dont on forme des torches. Ils tirent encore du cocotier, ainſi que d'autres eſpèces de palmiers, le *toddy*, liqueur qui ſert à pluſieurs uſages, & particulièrement à faire *l'arack*: la tête ou le ſommet leur fournit une eſpèce de chou très-bon à manger, & les fibres des feuilles leur ſervent pour faire leurs balais.

Digitized by Google

Tous les *Dooſoons*, ou Villages, ſont environnés d'un certain nombre de cocotiers, par-tout où le ſol & l'air peuvent leur permettre de croître; & auprès des *Bazars*, ou ports de mer, où le concours des Habitans eſt plus conſidérable, il y en a toujours de grandes plantations pour fournir aux demandes extraordinaires.

Cet arbre a été décrit dans toutes ſes eſpèces, ſes états, & ſes parties, avec tant de ſoin, d'exactitude & de vérité, par divers Auteurs, & ſurtout par le célèbre Rumphius dans ſon *Hortus Amboinenſis*, qu'il ſeroit inutile d'en entreprendre ici une deſcription. Mais je crois devoir ajouter à ce qu'on a dit, quelques obſervations particulières ſur ſa végétation. Il vient mieux dans un ſol bas & ſablonneux, près de la mer, où il porte du fruit en quatre ou ſix ans. Dans les terrains argilleux, il porte rarement avant ſept ou dix ans. Plus il eſt éloigné de la côte, plus ſa végétation eſt lente, ce qui doit être attribué au degré de froid plus conſidérable des hauteurs; car le froid eſt ſon plus cruel ennemi; & il faut qu'il ſoit parvenu preſqu'à ſon dernier point de croiſſance avant de produire, tandis que dans les plaines un enfant peut aiſément atteindre de la main ſon premier fruit. Ici, me diſoit un Habitant de Laye, ſi je plante un cocotier, ou un *doorean*, je puis eſpérer d'en cueillir le fruit;

Digitized by Google

mais dans le Laboon (district de l'intérieur) je ne dois m'attendre qu'à planter pour mes arrière-petit-fils. Une végétation si lente peut sembler exagérée; mais on m'a plusieurs fois assuré qu'il se passoit *duo, teego, gaylair orang* (deux ou trois générations) avant que le cocotier parvint à une maturité parfaite; & dans quelques parties de l'île, où le sol est singulièrement élevé, l'on m'a assuré que ni le cocotier, ni le poivrier ni le betel, n'y portent jamais du fruit.

Quelques Auteurs ont remarqué que le grand palmier (*phœnix*, ou *palma dactylifera*) & le cocotier, ne fleurissent jamais dans le même Pays. Quoiqu'on puisse regarder cette remarque comme une assertion générale, il est de fait qu'il ne vient aucun arbre de cette première espèce à Sumatra, où néanmoins le cocotier & plusieurs autres espèces de palmiers abondent.

Toutes ces petites îles voisines de Sumatra, sont bordées près du rivage de cocotiers, qui croissent si près l'un de l'autre, qu'ils se touchent presque, tandis qu'il n'y en a pas un dans l'intérieur. Cela vient certainement de ce que les noix détachées des arbres flottent sur le rivage, où elles sont plantées par la main de la Nature, prennent racine, croissent, & portent du fruit, qui, venant à tomber, à mesure qu'il est en maturité, croît de la même manière, & produit une

Digitized by Google

régénération ſucceſſive (1). Quelques-unes de ces îles, & entr'autres *Poolo Mego*, l'une des plus méridionales, ſont déſertes, & n'ont d'autres Habitans que les rats & les écureuils, qui s'engraiſſent à loiſir ſur les cocotiers, à moins qu'ils ne ſoient troublés par les équipages des bâtimens de Sumatra, qui y viennent quelquefois faire des chargemens pour les marchés. Les cocos-de-mer, qui ſont aujourd'hui reconnus comme une production des îles au nord-eſt de Madagaſcar, ſont quelquefois jetés juſque ſur les côtes Malaiſes, où on les croyoit autrefois originaires de l'Océan, & où ils étoient fort eſtîmés pour leurs merveilleux effets en médecine, juſqu'à ce qu'un vaiſſeau François en apporta à Bencoolen, il y a quelques années, une grande cargaiſon, qui en les faiſant mieux connoître en fit baiſſer le prix.

Betel & autres végétaux. Les Naturels ſont de grandes plantations de

(1) Un petit nombre de cocos ont été pouſſés par les vagues ſur quelques parties de la côte de Madagaſcar, où ce fruit n'eſt pas indigène, comme me l'a aſſuré un Habitant de cette île, qui me dit qu'il n'avoit pas de nom dans leur langue. Rumphius dit qu'il eſt appelé *voaniou* (*booanior*) qui eſt une corruption de nom Sumatranois. Il ſemble qu'il a été fort peu ou point du tout connu des Anciens, quoique Théophraſte aſſure qu'il y en avoit en Egypte.

Penang

Digitized by Google

penang ou betel, qui reſſemble aſſez au cocotier, & de *ſeeree*, plante rampante, dont ils mangent la feuille, qui a une forte odeur aromatique, avec le betel & autres ingrédiens, comme je le décrirai ci-après. Le poivre du Chili ou de Cayenne, qui eſt le plus en uſage dans les *currys* & dans tous les autres mets, a toujours ſa place dans leurs jardins, qui ſont fort irréguliers & ſans art. Le turmeric (*curcuma*), racine jaune bien connue dans nos boutiques, eſt auſſi univerſellement cultivé. Il y en a de deux eſpèces, l'un appelé *cooniet mera*, pour l'uſage domeſtique, & qui entre auſſi dans les *currys*, pilaus, & autres plats: l'autre, *cooniet tummoo*, fournit une excellente teinture jaune, & eſt quelquefois employé comme médicament. La coriandre & le cardamum croiſſent en abondance dans les champs. La dernière de ces plantes eſt appelée par les Naturels *pooah lako*. Il y a pluſieurs eſpèces de *pooah*, dont la plus commune a les feuilles extraordinairement grandes, comme le plantain, (eſpèce de bananier) & poſſéde une qualité aromatique aſſez ſemblable à celle du laurier. Le gingembre eſt planté en petite quantité: on l'appele *ſepudday*: ce nom me donne occaſion de remarquer, que dans la langue Malaiſe, on ſe ſert du mot *pudday* pour exprimer cette qualité âcre & piquante qui ſe trouve dans le poivre

& autres épices, & que nous désignons vaguement par le mot *chaud*, qui a une autre signification totalement différente. Un mets fortement assaisonné peut, selon notre manière de nous exprimer, être en même-temps chaud & froid. Le *costus arabicus & l'amomum zerumbet* y sont cultivés pour l'usage médicinal, ainsi que le *galangale*. On rencontre par-tout dans les champs de petites plantations de tabac, de la même espèce que celui de Virginie; mais les Habitans n'entendent rien à sa préparation, autrement il n'est pas douteux qu'il ne pût être porté à une grande perfection, & que, la quantité en étant augmentée, il ne devînt un objet considérable de commerce. Tandis qu'il est encore verd, ils le coupent en petits morceaux, & le font secher au soleil. On sème en grande quantité le *benjan*, (*sesamum*) sur-tout dans le pays de Passummah, à cause de l'huile qu'on en tire, qui ne sert que pour la lampe. Le *jarak*, (*palma Christi*) dont on extrait l'huile de castor si estimée, y croît en abondance sans culture. Les Naturels aiment extrêmement la cane à sucre, qu'ils coupent aux nœuds, & mâchent comme une friandise; mais rarement ils en expriment le suc. Leur sucre appelé *jaggree* (1), est fait de

(1) Si les Anciens connoissoient le sucre, ils le tiroient sans doute de quelque espèce de palmiers; car

la liqueur que contient *l'anou*, eſpèce de palmier. Ils plantent le *kratou*, (mûrier) de l'eſpèce naine, pour les vers à ſoie qu'ils élèvent, mais en petite quantité, & dont la ſoie paroît d'une qualité médiocre: elle eſt en général blanche & groſſière, ce qui peut venir en partie de la méthode qu'ils emploient pour la tirer des coques, qui conſiſte à les plonger dans l'eau chaude, à meſure qu'ils tirent les fils. Les échantillons que j'en ai vus étoient en grands pelotons plats qui doivent donner beaucoup de peine à dévider. Le *colooee* eſt une eſpèce d'ortie, dont ils tirent un excellent fil, qui n'eſt point inférieur au nôtre. Il croît à la hauteur d'environ quatre pieds, ſans aucune branche, & ſa tige n'eſt qu'imparfaitement ligneuſe. Ils le coupent dans ſa maturité, le font ſecher, & enſuite le battent; après quoi ils enlèvent l'écorce, qu'ils filent comme le chanvre. Ils font auſſi du fil avec l'écorce d'un arbriſſeau appelé *endeeloo*. Ils cultivent beaucoup le *cannabis* ou chanvre, que les Malais appellent *ganjo*, non pour en faire du fil, à quoi ils n'ont

---

la cane à ſucre ne fut portée de l'Orient dans la Méditerranée que peu de temps avant la découverte du paſſage dans l'Inde par le Cap de Bonne Eſpérance. Le mot *ſaccharum* (ſucre) paroît dérivé de *jaggree*, que les François prononcent *chagari*.

Digitized by Google

jamais penſé, mais pour fumer, & dans cet état il eſt appelé *bang*, & il a la propriété d'enivrer. Le *palaſs* eſt un arbriſſeau, dont la fleur reſſemble beaucoup à l'aube-épine, & en a même l'odeur. Ses feuilles ſont d'une rudeſſe extraordinaire; c'eſt pourquoi ils s'en ſervent pour donner le dernier poli à leurs ouvrages de bois & d'ivoire, principalement aux poignées & aux fourreaux de de leurs *cris*, dont ils ſont extrêmement curieux. Les feuilles du *ſeepeet*, ayant la même qualité, ſont employées au même uſage. Dans le pays de Lampoon, on fait du fil avec l'écorce du *bagoo*, qu'on bat comme le chanvre; & ſert à faire de grands filets à pêcheur. Les plus jeunes feuilles de cet arbre ſont fort eſtimées dans les *currys*. Dans l'île de Neas on tire du *baroo* un fil, dont on fait de la toile groſſière pour les ſacs. Les filamens des feuilles & du tronc du *peſang* ou plantain, fourniſſent une eſpèce de fil bon à coudre, & j'apprends que dans quelques parties de l'île on en fait de la toile. Le *maroongaye*, eſt un arbriſſeau aſſez grand, dont les feuilles ſont aîlées; ſa racine reſſemble parfaitement au raifort; elle en a de plus le goût & l'odeur, & ſe mange de la même manière. L'*eeni* eſt un autre arbriſſeau à feuilles petites & d'un verd tendre; on en exprime un ſuc de couleur rouge, avec lequel les Naturels ſe peignent les ongles

des mains & des pieds. Le *cachang goring*, eſt la racine granuleuſe d'une plante qui reſſemble à l'eſpèce de trefle appelée *clover*, excepté que les feuilles ſont doubles au lieu d'être triples; & qui fournit, comme le trefle, un excellent pâturage. Sa fleur eſt papillonnacée & jaune. Les *cachangs*, (c'eſt auſſi le nom général des légumes) ſont toujours mangés frits, d'où leur vient l'épithete de *goring*, & ſont un agréable carminatif. Les Naturels plantent des *yams* (1) de pluſieurs eſpèces & fort belles; des patates douces, que ceux qui y ſont accoutumés mangent avec délices; pluſieurs eſpèces de légumes, & principalement des haricots, qui s'élèvent fort haut, & durent pluſieurs années. Les *brinjals* ont probablement été apportés de la Chine; les Naturels les mangent le plus communément frits. Néanmoins ils ne donnent pas grand ſoin à leurs jardins, grace à la libéralité avec laquelle la Nature fournit d'elle-même à leurs beſoins. Le maïs, *jaggong*, quoique cultivé dans toutes les parties de l'île, ne l'eſt pas en grande quantité. Les Naturels en arrachent les épis quand ils ſont encore verts, les font rôtir légèrement, & les man-

(1) *Note du Traducteur.* C'eſt ſans doute l'igname, eſpèce de bétterave très-connue dans nos Colonies de l'Amérique.

Digitized by Google

gent comme un morceau délicat. Le *paccoo bendoo* reſſemble à un jeune cocotier nain, & en eſt probablement une eſpèce. Sa tige eſt courte & pleine de nœuds, & la partie inférieure des branches eſt hériſſée de piquans. Il produit une eſpèce de choux, ſemblable à celui du cocotier & du *neebong*, & qui eſt un excellent mets. Sa fleur eſt jaune. Quoique rangé par les Malais & par Rumphius dans le genre des fougères, il n'a aucune affinité avec cette plante. Le *neebong* ou palmiſte (cabbage tree) eſt une eſpèce de palmier, qui vient naturellement en trop grande abondance pour exiger aucune culture. On en mange la tête, qui eſt ce qu'on appelle chou: ſon tronc qui eſt haut & droit, comme celui du cocotier, ſert principalement pour faire les piliers des maiſons peu conſidérables, étant extrêmement dur à l'extérieur: on en fait encore des goutières ou canaux pour conduire les eaux, en enlevant la partie intérieure qui eſt fort tendre. L'*anou* eſt auſſi un arbre du genre des palmiers, de la plus grande importance pour les Naturels, qui en tirent le ſagou, (quoiqu'il y en ait un autre qui en fournit encore plus abondamment) le *toddy* ou vin de palmier, de la première qualité, le ſucre ou *jaggree*, & l'*ejoo*. Ses feuilles ſont longues & droites, & jamais parfaitement pointues, mais toujours dentelées à l'extrémité. Son

Digitized by Google

fruit croît en grappes de trente à quarante, ſupportées ſur des péduncules communs, longs de trois à quatre pieds. On coupe un de ces péduncules, on en lie la partie ſupérieure qui reſte ſur l'arbre, & on la bat: enſuite on y fait une inciſion, & on y attache un vaiſſeau, qui eſt ordinairement de bambou, dans lequel diſtile le vin *neeroo* (1) *L'ejoo*, qui reſſemble parfaitement

(1) *Note du Traducteur.* Nous ſuppléerons à cette deſcription qui paroît aſſez imparfaite, comme la plupart de celles de notre Auteur, par un paſſage de l'excellent Ouvrage de M. Poyvre, qui avoit vu les mêmes objets dans des lieux différens ». Le meilleur moyen, dit-il, de rendre la culture du cocotier profitable, c'eſt d'en tirer le vin. L'Indien ſaiſit le temps où la noix a atteint la groſſeur de nos noix ordinaires; ce qui arrive peu après la chute de la fleur: alors il coupe la queue de la grappe, à la diſtance environ de ſept à huit pouces du tronc de l'arbre. Il y attache un vaſe de terre pour recevoir la ſève abondante qui en ſort; il enveloppe exactement avec un linge l'ouverture du vaſe pour garantir la liqueur de l'influence de l'air qui la feroit aigrir: le vaſe ſe remplit en vingt-quatre heures. L'Indien eſt attentif à le changer chaque jour. Ce vin naturel ſe nomme *ſoury*: (ſur la côte de Coromandel) il ſe débite & ſe boit dans cet état. Il a à peu près le goût & l'effet du moût de raiſin; mais il ſe conſerve peu de jours; il faut le paſſer à l'alambic, ſans quoi il aigriroit & ne ſeroit plus potable. Ce vin diſtilé eſt ce qu'on nomme *racque*

Digitized by Google

au crin du cheval, & ſert entr'autres choſes à faire des cordes & à mêler avec le mortier, entoure le tronc de l'arbre, & eſt également enveloppé par des fibres plus épaiſſes ou des jets, dont les Malais font des plumes à écrire.

Teintures. L'indigo, *taroom*, étant la principale teinture employée par les Naturels, on trouve toujours cet arbriſſeau parmi leurs plantations; mais ils ne le manufacturent pas en une ſubſtance ſolide, comme on le fait ailleurs dans les Indes Orientales & Occidentales. Ils laiſſent les tiges & les branches macérer dans l'eau pendant quelques jours, après quoi ils les font bouillir, & les travaillent dans leurs mains avec un peu de *chunam* ou chaux vive, & avec des feuilles de *pacoo ſabba*, eſpèce de fougère, pour en fixer la couleur; alors ils coulent la liqueur, & s'en ſervent dans l'état de liquide. Il y a une autre eſpèce d'indigo, *taroom akkar*, qui paroît être particulier à cette île: car j'en ai montré quelques feuilles à des Botaniſtes très-ſavans, qui m'ont aſſuré ne les point connoître. L'eſpèce commune a ſes feuilles petites & aîlées, croiſſant ſur des

(ou *arrack*); il eſt plus violent que notre eau-de-vie. » *Voyages d'un Philoſophe*, page 40. On doit obſerver que *l'anou* & le cocotier ſont deux eſpèces du même genre.

Digitized by Google

tiges imparfaitement ligneuſes, d'environ cinq pieds de haut. Le *taroom akkar* au contraire eſt une eſpèce de vigne ou de plante rampante, dont les feuilles ſont longues de quatre à cinq pouces, aſſez ſemblables à celles du laurier, mais plus déliées, & d'un verd obſcur. Il a les mêmes qualités & donne la même couleur que l'autre eſpèce: on les prépare toutes les deux de la même manière, & on s'en ſert indiſtinctement, les Naturels ne donnant à l'une aucune préférence ſur l'autre, excepté que l'*akkar* contient une plus grande quantité de ſédiment, parce que ſes feuilles ſont plus abondantes. Je penſe que c'eſt une plante de la plus grande importance, & j'ai écrit à mes amis de Sumatra de m'en envoyer des fleurs & des ſemences, afin de pouvoir en déterminer exactement le genre & l'eſpèce.

Le *ſappang* (ſapan ou bois de Bréſil). Le cœur de cet arbre étant coupé en petits morceaux, macéré pendant long-temps dans l'eau, & bouilli enſuite, ſert de teinture à Sumatra, comme dans d'autres pays. On trempe pluſieurs fois dans cette eau la toile, ou le fil qu'on veut teindre, on les fait ſécher à chaque fois, juſqu'à ce qu'ils ſoient ſuffiſamment colorés. Pour fixer la couleur, on y ajoute du *taway* ou alun, lorſqu'on le fait bouillir.

Digitized by Google

Le *macoodoo* (morinda citrifolia). C'eſt un arbre, dont les parties extérieures de la racine étant ſéchées, pilées, & bouillies dans l'eau, fourniſſent une couleur rouge, qu'on fixe par le moyen des cendres tirées des tiges, du fruit & des côtes des feuilles du cocotier. On mêle quelquefois avec les racines de *macoodoo* l'écorce du *beſappang*.

Le *choopada* (jack ou jacquier). Ses racines coupées en morceaux & bouillies dans l'eau, donnent une couleur jaune. On y mêle un peu de *cooniet* (turmeric) pour fortifier la teinte, & de l'alun pour la fixer.

Le *choopada* eſt employé de la même manière que le *chepudda*. Ces deux couleurs jaunes ne ſont pas fortes, c'eſt pourquoi il eſt néceſſaire de tremper & faire ſécher fréquemment les étoffes qu'on veut teindre.

De la coque du fruit du *mangufteen*, & de l'écorce du *katapping* ou amande, on tire une couleur noire, avec laquelle on teint les étoffes bleues qui viennent de la partie occidentale de l'Inde: car les Malais de Menangcabow ne portent ordinairement que des habits noirs. Pour fixer cette couleur, on trempe l'étoffe dans la vaſe. Un arbriſſeau appelé *katiam* par les Habitans de Mooſee, & *timboo akkar* par les Malais, donne auſſi une couleur noire quand on le fait bouillir, laquelle pourroit devenir un

Digitized by Google

objet très-important, ſi on pouvoit le manufacturer comme l'indigo, par ce qu'on deſire beaucoup avoir dans l'île un végétal qui fourniſſe cette couleur.

L'*oobar* eſt un bois rouge employé pour teindre les filets des pêcheurs. Il a beaucoup de reſſemblance au bois de Campêche, & on pourroit ſans doute l'employer aux mêmes uſages.

Le *caſſoomboo*. C'eſt le *bixa* dont on tire, dans les Indes Occidentales, la belle couleur dite *arnotto*. J'en ai apporté avec moi en Angleterre des ſemences & des feuilles, & je les ai montrées au Docteur Solander, qui m'a aſſuré que c'étoit le vrai *arnotto:* cependant les Naturels de Sumatra prétendent qu'il n'eſt que d'une qualité inférieure, & que la meilleure eſpèce vient de Java. Ils donnent à leur *caſſoomboo* l'épithete d'*ayer*, mot qui ſignifie eau, & qui eſt employé quelquefois pour exprimer une eſpèce bâtatde; mais peut-être ici il déſigne ſimplement les lieux marécageux où croît cet arbre. Les *fleurs* du *caſſoomboo* de Java, ou de la véritable eſpèce, comme ils l'appellent, donnent une couleur approchant du violet. Dans l'eſpèce naturelle à Sumatra, c'eſt la *ſemence* qui fournit la couleur, qui eſt écarlate tirant ſur le jaune. Les fleurs de la première eſpece appartiennent, ſelon Rumphius, au *carthamus indicus*, & dans un

Digitized by Google

catalogue des plantes de Batavia (1), j'obſerve qu'on fait une diſtinction entre le *caſſoomboo*, qui y eſt appelé *carthamus*, & le *caſſoomboo cling*, (Telinga ou Coromandel) qui eſt nommé *bixa*. La feuille de cet arbre eſt longue de quatre pouces, large à ſa baſe, & très-pointue à ſon extrêmité. La capſule, qui a environ un pouce de long, eſt couverte de poils; elle s'ouvre comme un coquillage bivalve, & contient dans ſes cavités une douzaine ou plus de ſemences, de la groſſeur des pepins de raiſin, enveloppées d'une farine rougeâtre, qui ſemble la ſeule partie conſtituante de la couleur.

Les Sumatranois ne connoiſſent point la couleur pourpre, non plus ſans doute que les autres Nations Indiennes.

---

(1) *Mémoires de la Société de Batavia pour les Sciences & Arts*, tome I.— Quoique le *bixa* & le *carthamus* ſoient preſque confondus par les Malais, je puis aſſurer que le dernier, que je n'ai pas vu, n'a aucune reſſemblance avec le premier.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

FRUITS. Fleurs. Plantes médicinales.

» LA Nature, dit un Auteur célèbre, (1) semble avoir pris plaisir de rassembler dans les îles Malaises ses plus excellentes productions. » En effet je pense qu'on peut assurer sans craindre d'être contredit qu'aucun Pays sur la terre ne peut se vanter de produire une aussi grande quantité & une aussi grande variété de *fruits indigènes*; car quoique tous ceux dont je vais parler ne soient pas reconnus pour tels, cependant il y a lieu de croire que la plus grande partie le sont véritablement, parce qu'on ne peut raisonnablement penser que les Naturels de cette île aient pris la peine d'en importer d'*exotiques*, eux qu'on ne voit jamais prendre le moindre soin pour améliorer, ou même pour cultiver ceux que la Nature leur accorde si libéralement. Le plus grand nombre de ces arbres fruitiers vient naturellement; les autres sont plantés d'une manière irrégulière, sans enclos, à l'extrêmité des Villages. Fruits.

(1) Poyvre. *Voyage d'un Philosophe*, page 58.

Digitized by Google

Le *mangusteen* ou *mangoustan*, *mangees*, (*garcinia mangoustana* Lin.). Il est regardé par tous les Européens, comme le plus excellent fruit des Indes : c'est le meilleur des îles Malaises, & peut-être du monde entier ; mais il n'est ni abondant ni doux. C'est un fruit, dont l'écorce est épaisse, un peu rude à l'extérieur, mais molle & succulente intérieurement, & enveloppe une substance pleine de suc, & parfaitement blanche, que l'on mange, ou plutôt que l'on suce, parce qu'elle se fond à la bouche, & au milieu de laquelle sont plusieurs noyaux. Il est d'une qualité bienfaisante, & on en peut manger beaucoup sans craindre d'indigestion, ou d'autres mauvais effets. La saison de ce fruit est fort irrégulière.

Le *doorean* (ou durion) ; c'est le fruit favori des Naturels, qui en font presque leur unique nourriture pendant sa saison. Il est abondant ; mais d'une saveur forte, d'une odeur désagréable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, & d'une qualité très-échauffante. L'arbre qui le porte est grand & épais ; ses feuilles petites en comparaison, mais longues & pointues. Les fleurs croissent en grappes sur le tronc & les plus grandes branches : les pétales sont au nombre de cinq, d'un blanc jaunâtre, & rangées autour de cinq faisceaux d'étamines ; chaque faisceau a environ douze étamines, & chaque étamine quatre an-

Digitized by Google

thères. Quand les étamines & les pétales ſont tombées, le calice reſſemble au *fungus*, & il a à-peu près la forme d'un bonnet d'Ecoſſe. Le fruit a beaucoup de reſſemblance avec celui de l'arbre à pain, mais il eſt plus gros, & plus rouge à l'extérieur.

Le jack ou jacquier, *choopada*. Il y en a de deux eſpèces le *ootan*, & le *nanko*. Le premier eſt peu abondant, & préféré au ſecond. Ses feuilles ſont liſſes, pointues, & rares. Le feuilles du *nanko*, ou eſpèce commune, ſont rondes, & reſſemblent à celles du cachou. Le fruit de l'une & l'autre eſpèce ſort du tronc; il eſt fort gros, peſant juſqu'à cinquante livres. L'enveloppe extérieure du fruit, qui eſt raboteuſe, contient pluſieurs ſemences ou noyaux, qui ſe mangent rôties, comme les châtaignes, & qui ſont enfermées dans une ſubſtance charnue d'une odeur forte pour les étrangers, mais d'un goût exquis. A meſure que le fruit mûrit, on le couvre de nattes ou autres choſes ſemblables, pour le mettre à l'abri de la voracité des oiſeaux. Du ſuc de l'arbre on fait de la glu, & de la racine on tire une teinture (1).

Le *ſookoon*, & le *calawee*. Deux eſpèces d'ar-

(1) Voyez page 154.

bres à pain. Le premier n'a point de noyaux, & c'eſt la véritable eſpèce. On le multiplie par drageons. Quoique très-commun, on aſſure qu'il n'eſt point naturel à l'île, comme l'eſt certainement le *calawee*, dont l'écorce fournit aux Habitans leurs vêtemens. Ils coupent le fruit par tranches, & le mangent bouilli ou rôti, avec du ſucre: ils l'aiment beaucoup: j'en ai ſouvent mangé. Les feuilles de l'une & l'autre eſpèce ſont profondément dentelées, comme celles du figuier, mais beaucoup plus longues.

Le *billingbing*. Il y en a de deux eſpèces, l'une appelée *jooroo*, l'autre *beſſee*. Les feuilles du dernier ſont petites, aîlées, alternes, d'un verd pâle; celles du premier ſont éparſes & glauques. Le fruit de l'une & de l'autre eſt pentagone, & contient cinq ſemences plates; il eſt extrêmement acide. Sa fleur reſſemble à la fleur que nous appelons London pride (l'ornement de Londres). Le *cheremin*, (*averrhoa acida*. Lin.) Il reſſemble au *billingbing beſſee*, ayant ſes feuilles pointues, aîlées & alternes. Le fruit eſt acide, preſque rond, d'une forme irrégulière; croît en grappes ſerrées ſur les branches, & ne contient qu'une ſemence.

Le *lanſai*. L'arbre qui porte ce fruit eſt fort gros; ſes feuilles ſont d'un verd clair, & légèrement pointues. Le fruit eſt petit, ovale, d'une couleur

couleur tirant sur le brun; divisé en cinq lobes, charnu, & d'un goût agréable; mais la peau contient un suc visqueux, extrêmement amer, & qui peut infecter le fruit, s'il n'est ouvert avec soin. L'*ayer ayer*. C'est une espèce de *lansai*. Le *choopa* est encore une espèce approchante.

Le *brangan*. Ce fruit ressemble beaucoup à la châtaigne, & en est, je crois, une espèce. Il y en a jusqu'à trois sous la même enveloppe. Le *jerring*. Il paroît être aussi une espèce de châtaigne; mais il est plus gros & plus irrégulier dans sa forme. Le *tappoos*. Il a également quelque ressemblance à la châtaigne, & présente un sphéroïde allongé: il y a toujours trois noyaux sous une même enveloppe On dit qu'il enivre si on ne le mange bouilli. L'arbre est fort grand.

Le *cameeling* ou *booa cray*. Il approche beaucoup de la noix pour le goût & la consistance; mais il n'est point divisé en lobes, & sa coquille est plus rude, & ne s'ouvre pas comme la noix, étant d'une seule pièce. Les Habitans des montagnes s'en servent dans leurs *currys*, dans les endroits où le cocotiers ne porte pas de fruit.

Le *katapping*, (*catappa*, Lin.). Ce fruit produit par un grand arbre, ressemble beaucoup à l'amande, soit dans son enveloppe, soit dans la

ſubſtance intérieure, excepté que cette dernière, au lieu de ſe partager en deux, comme l'amande, ſemble pliée, & s'ouvre un peu comme un bouton de roſe, mais ne fait qu'un ſeul corps.

Le *ſala*, (*calamus rotang ʒalaeca*, Lin.). La pulpe de ce fruit eſt douceâtre, acidule, & d'une odeur agréable. L'enveloppe, qui pour la forme reſſemble à la figue, eſt couverte d'écailles, ou a l'apparence d'un tiſſu d'oſier. Quand le fruit eſt mûr, il eſt d'un brun obſcur. Il contient juſqu'à trois noyaux d'une ſubſtance particulière approchant de la corne. L'arbre eſt bas & épineux.

Le *jamboo mera* ou *jamboo cling*, (*eugenia malaccenſis*, Lin.). Ce fruit a la forme d'une poire ou d'un cône. La peau, qui eſt très-délicate, eſt d'un beau rouge, & l'intérieur parfaitement blanc. Quand il eſt mûr, c'eſt un morceau délicieux, & a bien plus de ſubſtance que la plupart des fruits de l'Inde. Il a le parfum, & un peu le goût de la roſe. Il y en a une eſpèce qu'on appelle le *jamboo d'eau roſe*, (*eugenia jambos*, Lin.). Rien n'eſt plus agréable à la vue que les fleurs de cet arbre, dont les nombreuſes étamines ſont d'un rouge éclatant. L'arbre, dont la forme eſt élégante, régulière, & conique, a de grandes feuilles pointues, d'un verd foncé. Le *jamboo ayer*, eſt un fruit délicat & fort beau, étant d'une couleur mêlangée de blanc & de

rouge. Il eſt plus petit que le *jamboo mera*; il ne l'égale pas non plus par la ſaveur, qui eſt agréablement acidule. Ses feuilles ſont d'un verd foncé, pointues & inégales.

Le *rambootan*. Ce fruit eſt d'une acidité forte, mais agréable. Il eſt rouge, & couvert de petites pointes ſouples, d'où lui vient ce nom. Il a quelque reſſemblance avec l'arbouſe, mais il eſt plus gros, d'un rouge plus brillant, & plus hériſſé.

Outre les fruits dont je viens de parler, en voici d'autres qui ſont très-abondans, & bien connus des perſonnes qui ont été dans quelque partie de l'Inde. Le *mango*, (ou mangue) regardé par quelques-uns comme le premier des fruits, eſt plus abondant, mais moins délicat & moins agréable que le *manguſteen*. Le plantain, (1) *peſang*, ou figue d'Inde, dont on compte environ douze eſpèces, parmi leſquelles eſt la banane. La pomme de pin, *nanay*, (*bromelia ananas* Lin. ou Ananas). Il vient en très-grande quantité ſans la moindre culture, & plus vîte que lorſqu'on le plante. Quelques-uns penſent qu'il eſt inférieur à celui d'Europe, ſans doute

(1) *Note du Traducteur.* Le mot plantain donné par les Anglois aux bananiers eſt fort impropre; il vient de l'Eſpagnol *platano*, qui ſignifie platane & bananier.

parce que le prix ne passe pas deux ou trois *pences*. Mais avec le même soin qu'on le cultive en Europe, il seroit certainement fort supérieur. Il y en a un grand nombre d'espèces. L'orange, *leemon*: toutes les espèces sont excellentes. Le pumplenose, ou shaddock, ainsi appelé dans les Indes Occidentales du nom du Capitaine qui l'y transporta, est très-délicat, & on en distingue de deux espèces, l'une blanche & l'autre rouge. Les limons & les citrons sont fort abondans. La goyave, ou *jamboo protoocal*, comme l'appellent les Malais, est très-connue dans la partie Occidentale de l'Inde, pour sa saveur que quelques-uns aiment beaucoup, & que d'autres ne peuvent supporter. Les Européens mêlent quelquefois la pulpe du fruit de l'espèce rouge avec de la crême, comme on fait des fraises, parce que nous sommes naturellement portés pour ce qui ressemble aux productions de notre patrie. J'en ai connu plusieurs, qui, au milieu des plus excellens fruits de l'Orient, soupiroient après une pomme cuite, ou un peu de groseilles. La pomme de flan, *seeree cayo*, (ou *cœur de Bœuf*, l'*anona reticulata* de Linné), tire son nom de la ressemblance qu'a sa pulpe, qui est blanche & abondante, avec un flan, & c'est pourquoi on la mange avec la cuiller. La grenade, *nulleemou*, n'a pas besoin de description. Le papa ou papayer,

Digitized by Google

caleckee (*carica*, Lin.) eſt un beau fruit, gros & ſubſtantiel, mais peu ſavoureux. Sa pulpe eſt jaune, & ſes ſemences, qui ne ſont que de la groſſeur à-peu-près d'un grain de poivre, ont un goût piquant comme le creſſon. La pomme & la noix de cachou (1), *jamboo eerong*, ſont très-connus; la première par ſa forte acidité, la ſeconde par la cauſticité de l'huile qu'elle contient, & qui brûle les lèvres & la langue, quand on veut la couper avec les dents. Le melon n'eſt pas commun, mais le melon d'eau abonde. Le tamarin, *aſſam*, qui eſt le fruit d'un grand & bel arbre, à petites feuilles aîlées, eſt d'un grand ſecours contre les fièvres qui règnent fréquemment dans l'île. Les Naturels le conſervent dans le ſel, & s'en ſervent comme d'un acide dans leurs *currys* & autres plats. Je remarquerai ici qu'en général ils n'aiment pas les fruits doux, & qu'ils préfèrent toujours les fruits verds aux mûrs, excepté peut-être le *doorean* & le *jack*: ils mangent la pomme de pin ou ananas avec du ſel. Les Européens plantent la vigne avec

(1) *Note du Traducteur. Cashew apple and nut*; c'eſt ſans doute la pomme & la noix *d'Acajou*, très-connue dans nos Colonies de l'Amérique, & dont on peut voir la deſcription dans le *Voyage aux îles de l'Amérique*, de Labbat.

ſuccès, mais les Naturels ne la cultivent point. On trouve dans les bois une eſpèce de raiſin ſauvage, appelé *pringat*, & un autre fruit qui reſſemble à la fraiſe.

Les fruits ſuivans, qui viennent la plupart ſans culture dans les champs de Sumatra, ne ſont pas auſſi connus que ceux dont je viens de faire mention, quoique pluſieurs ſoient d'une ſaveur exquiſe. Le *booa candees* (1); *malacco*, *tampoïee*, *rotan*, *neepah*, *roocum*, *rumpunni*, *kuddoöee*, *muncoodoo*, *ſuccoodoodoo*, *keetapon*, *embachang*, *tais*, *leſſay*, *aman*. Quelques-uns néanmoins ne ſont guères ſupérieures à nos petits fruits à pepin; mais ils pourroient ſans doute être améliorés par la culture.

« On reſpire, dans les Pays Malais, dit un Ecrivain déjà cité (2), un air embaumé par une multitude de fleurs agréables qui ſe ſuccèdent toute l'année, & dont l'odeur ſuave pénètre juſqu'à l'ame, & inſpire la volupté la plus ſéduiſante ». Quoique cette peinture animée ſoit un peu outrée, cependant elle n'eſt point entièrement hors de la vérité. Les Naturels du Pays aiment paſſionnément les fleurs, dont ils font

(1) Le mot, *booa*, qui ſignifie *fruit*, eſt toujours mis devant le nom particulier du fruit.

(2) Poyvre, *Voyage d'un Philoſophe*, *page* 19.

une partie de leur parure, & ils les cultivent avec ſoin, ainſi que les divers arbres & arbriſſeaux odoriférans.

Le *canango*, (ou *uvaria cananga*) étant un des plus grands arbres, qui ne le cède guère en ce point à ceux des forêts, doit obtenir le premier rang parmi ceux qui portent des fleurs. Celles du *canango* ſont d'un jaune verdâtre; à peine les diſtingue-t-on des feuilles; elles ne paroiſſent s'ouvrir qu'au ſoleil couchant; alors elles répandent un parfum qui, lorſque l'air eſt calme, frappe l'odorat à une très-grande diſtance.

Choompaco, (*michelia* ou *gmelina aſiatica*, Lin.). La forme de cet arbre eſt régulière & conique. La fleur eſt une eſpèce de petite tulipe, mais fermée & pointue au ſommet. La couleur eſt d'un jaune foncé; l'odeur forte & très-agréable à une certaine diſtance. Les femmes & les jeunes hommes qui viſent à la galanterie, en mettent dans leurs cheveux.

Sangclappo. Petit arbriſſeau, dont les feuilles ſont d'un verd foncé, & ont une longue pointe. Les fleurs ſont blanches, du genre de l'œillet, mais ſans étamines ni piſtil viſible; les pétales angulaires comme les voiles d'un moulin à vent.

Pichar peering. C'eſt une grande fleur blanche, qui a la même reſſemblance avec la précédente, que l'œillet carné avec l'œillet commun. Dans le

Catalogue de Batavia elle eſt appelée *clerodendrum*.

Boongo rio. Joli arbriſſeau, aſſez grand. La fleur rouge, avec un ſuc d'un poupre foncé; on l'appelle auſſi fleur à chauſſure (shoe flower) parce que les Européens ont ſouvent employé ſon ſuc pour teindre leurs ſouliers. Il y en a une autre eſpèce dont la fleur eſt blanche. Les feuilles de l'arbre ſont d'un verd pâle & jaunâtre, ſerratulées & repliées.

Coombanganoojoor. On le plante toujours auprès des tombeaux. La fleur eſt grande, blanche, mais jaune vers le centre, d'une odeur forte, compoſée de cinq pétales ſimples, liſſes, & épaiſſes, ſans piſtil ni étamines viſibles. L'arbre eſt rabougri, irrégulier, & même quand il eſt jeune, il a un aſpect vénérable & antique. La feuille eſt longue, pointue, d'un verd foncé, mais très-remarquable en ce que les fibres qui partent de la côte du milieu ſont coupées par une autre qui règne tout autour de la feuille, à peu de diſtance de la circonférence, où elle forme une eſpèce de rebord.

Salandap. (crinum ou lilio-aſphodelus.) C'eſt une grand ombellifère, dont chaque fleur repoſe ſur un péduncule long, & eſt compoſée de ſix pétales, larges, blanches turbinées, d'une odeur agréable. Les étamines ſont au nombre de ſix, longues d'environ deux pouces. Les feuilles ſont

Digitized by Google

lanceolées & fort grandes. Cette plante vient ſans culture ſur le rivage parmi les mauvaiſes herbes qui arrêtent le ſable mouvant. Dans le catalogue de Batavia elle eſt appelée *bacong*. *Pandan congey* eſt une belle eſpèce de ſalandap. Le caractère générique eſt le même, mais il eſt plus grand, & d'une couleur pourpre foncé mêlé de blanc.

Le *pandan*. Arbriſſeau dont les feuilles ſont très-longues & armées de piquans, comme celles de la pomme de pin ou ananas. Il y en a de pluſieurs eſpèces, dont l'une produit une fleur blanchâtre, d'un à deux pieds de long, qui n'a aucunement l'apparence d'une fleur, mais a une odeur très-forte, que l'on ſent à une grande diſtance. L'eſpèce commune ſert à faire des haies. On l'appelle auſſi *caldera*.

Le *melloor* ou *mellattee* (nyctanthes) eſt une plante baſſe, qui porte une petite fleur rouge, dont l'odeur eſt, ſelon quelques-uns, plus agréable que celle de toutes les autres fleurs que l'île produit. Les femmes l'aiment beaucoup, & en portent toujours avec le *boongo tanjoug* (1). On le plante ordinairement près des maiſons.

(1) Il faut obſerver que le mot *boongo*, qui ſignifie fleur eſt toujours mis devant le nom des fleurs, comme celui de *booa* devant le nom des fruits. Ainſi les Naturels diſent *boongo melloor*, *boongoio*.

Digitized by Google

Le *tonjong* eſt un bel arbre, riche en feuillage, d'un verd foncé. La fleur eſt radiée, & d'un blanc jaunâtre. Les femmes en font des guirlandes qu'elles portent. L'odeur, quoique très-agréable à quelque diſtance, eſt trop forte de près. Le fruit eſt un noyau, qui contient une groſſe ſemence noirâtre & plate.

Le *ſoondal mollam*, ou belle-de-nuit, ainſi nommée, parce qu'elle ne s'épanouit que la nuit. C'eſt une fleur monopétale, infundibuliforme, blanche, du genre des tubéreuſes. Le tuyau, qui s'élève d'une ſeule tige, ſe partage en ſix parties profondément découpées, pointues, légèrement réfléchies, & placées alternativement l'une ſur l'autre. Les étamines au nombre de ſix adhèrent fortement à la partie intérieure du tube, leur ſommet ſeul étant détaché. Le ſtyle ne s'élève du germe que vers le milieu du tube, & ſe partage à l'extrémité en trois ſtigmates.

Le *geering landa*. Fleur papillonacée qui reſſemble au lupin, & plus exactement encore au ſpartium. Elle eſt jaune, & teinte de rouge aux extrêmités. Les feuilles ſont larges, pointues, & croiſſant par trois ſur chaque pétiole. Les ſemences font un grand bruit dans la coſſe, d'où vient le nom de *geering*, qui ſignifie les petits grelots que portent les enfans autour de leurs jambes & de leurs bras; le mot *landa* ſignifie

hériſſon, ſurnom qu'on a ſans doute donné à la plante, parce qu'elle s'attache quelquefois aux épines de cet animal.

Le *daoup*. Fleur blanche & peu jolie, ſemi-floſculeuſe, odeur foible. Les feuilles de la plante ſont curieuſes, en ce qu'elles ſont doubles, comme s'il y en avoit deux unies enſemble, & ſe plient ſur une charnière. La gouſſe reſſemble au haricot, & contient pluſieurs ſemences plates.

Le *taboong broo*, ou taſſe de ſinge, (*nepenthes diſtilatoria*). Eſpèce de vigne, avec une fleur non commune, monopétale, croiſſant ſur un bourgeon à l'extrêmité de la feuille, à-peu-près ſemblable à la gouſſe de la fève de Windſor. Au ſommet de la fleur eſt un couvercle ou valvule, qui s'ouvre & ſe ferme ſur une charnière, mais qui reſte ordinairement ouverte, & comme la coupe eſt toujours droite, on la trouve pleine d'eau de pluie ou de roſée.

L'*imbang*. Arbriſſeau dont la feuille eſt petite d'un verd pâle, d'une figure irrégulière. La feuille eſt d'un pourpre léger, avec cinq étamines jaunes. Le fruit eſt très-petit, rond, blanchâtre, amer; cependant les Naturels le mangent.

Le *cachoobong*. (Datura). Grande fleur blanche monopétale, infundibuliforme, plutôt pentagone que ronde, avec un petit appendice crochu à chaque angle. Les étamines ſont au nombre de

Digitized by Google

cinq, & pointues. L'arbriſſeau eſt fort touffu ; ſes feuilles d'un verd foncé, pointues par le ſommet, & quarrées à la partie inférieure. Le fruit a la forme de la pomme ; il eſt armé de piquans, & contient un grand nombre de ſemences. Il vient principalement ſur le rivage.

Le *ſetacko*. Petite fleur roſacée, cramoiſie, avec de petites pétales, & une grande quantité d'étamines. C'eſt un long tube, ſortant d'un calice couvert de poils pourpres.

Le *creeper* (1) de la côte occidentale. Je ne connois pas le nom du pays. C'eſt une belle & petite fleur cramoiſie, monopétale, diviſée en cinq ſegmens angulaires. Les étamines ſont au nombre de cinq, inégales, hautes, couleur pourpre : le ſtyle blanc, avec un ſtigmate diviſé en deux, rouge. La plante eſt touffue, avec des poils comme des feuilles. La fleur ſe ferme au ſoleil couchant.

La fleur à ſcorpion eſt ſingulière & remarquable. Elle reſſemble beaucoup à l'inſecte dont elle porte le nom, & l'extrêmité de ſa queue a une forte odeur de muſc.

Ce n'eſt là qu'une notice imparfaite des fleurs indigènes de Sumatra. Il y en a une infinité d'au-

(1) *Creeper* eſt le mot Anglois ; il déſigne une eſpèce de plante rampante.

Digitized by Google

tres, à l'égard desquelles il est difficile de déterminer si elles sont indigènes ou exotiques, telles que la rose, ou *koongo mowar*, qui est toujours petite, d'un cramoisi foncé, & qui a sans doute été transportée de la partie occidentale de l'Inde; l'amaranthe à globe, qu'on trouve en abondance dans le pays de Batta, où les Etrangers pénètrent rarement; plusieurs espèces d'œillets; le jasmin, la passe-rose, (*holyhock*) & plusieurs autres qui semblent être originaires de la Chine.

Les Sumatranois ont en botanique des connoissances qui surprennent les Européens. En général ils sont instruits, dès leur plus bas âge, non-seulement des noms, mais encore des propriétés & des usages de chaque arbrisseau & de chaque plante. Parmi cette grande variété dont l'île est couverte, ils distinguent le sexe de plusieurs plantes & arbres; par exemple le *papa* ou *caleekee*; & divisent divers genres en un grand nombre d'espèces, comme nos Professeurs. Ils m'ont procuré des échantillons de douze espèces de *pacoo*, ou fougère, qu'ils m'ont dit être en bien plus grand nombre, & dont chacune a son nom particulier.

Arbrisseaux & plantes médicinales.

Les arbrisseaux & plantes employés comme médicamens, sont les suivans. Il y en a fort peu de cultivés, & on les cueille dans les bois ou dans les champs à mesure qu'on en a besoin.

Digitized by Google

Lagoondee. Cet arbriſſeau croît à la hauteur de cinq ou ſix pieds. La fleur eſt petite, monopétalé, diviſée en cinq ſegmens, labiée. Elle vient à la manière du *london pride*, avec cinq ou ſept fleurs à chaque pedúncule, d'un bleu clair ; elle a quatre étamines & un ſtyle. Les feuilles ſont lancéolées, croiſſant par trois ſur un pétiole commun, & comme celle du milieu eſt plus longue, elles reſſemblent au fer d'une pique : elles ſont d'un verd foncé dans la partie intérieure, & rougeâtre à l'extérieur. Ces feuilles ont une forte odeur aromatique ; le goût approche de celui de la groſeille noire, mais il eſt amer & piquant. Il eſt regardé comme un excellent anti-ſeptique, & employé dans les fièvres, au lieu du quinquina. Les Naturels en mettent auſſi dans leurs greniers & dans les bâtimens chargés de riz, pour garantir le grain des vers.

Katoopong. Cet arbriſſeau reſſemble à l'ortie, & ſon fruit à la mûre de haie ; la feuille mâchée eſt employée dans les bleſſures récentes. *Seeup.* Il a de la reſſemblance avec le figuier ſauvage, pour la feuille & pour le fruit. On l'emploie dans la teigne de Néas ou la lépre, quand elle n'eſt point invétérée. *Succoodoodoo.* Il reſſemble aſſez au roſier ſauvage. La décoction de ſes feuilles eſt employée dans une maladie de la

Digitized by Google

plante des pieds, appellée *maltoos*, qui eſt une eſpèce de dartre. *Padoovrooang.* Plante dont les feuilles ſont pointues, en ſcie, amères preſqu'autant que la rue. On en donne une infuſion dans les coliques. *Caboo.* L'écorce & la racine ſont employées pour la cure de la *coodees* ou galle ; on en frotte les parties affectées. *Marampooyan.* On frotte le corps & les membres après une violente fatigue, avec les jeunes pouſſes de cette plante, qui ont une vertu rafraîchiſſante & corroborante. *Malee malee.* Plante à fleur ombellifère & blanche. On applique la feuille ſur les tumeurs. *Chappo.* Sauge ſauvage. Elle reſſemble à la ſauge d'Europe, pour la couleur, le goût, l'odeur & les vertus ; mais elle croît à la hauteur de ſix pieds ; ſes feuilles ſont groſſes, longues & dentelées : la fleur reſſemble à celle du ſéneçon. *Murreeboongan.* Eſpèce de vigne. Les feuilles ſont larges, un peu rondes & liſſes. On emploie le ſuc de la tige pour guérir les excoriations de la langue. *Ampi ampi.* Autre eſpèce de vigne, dont les feuilles reſſemblent à celles du buis, & dont les fleurs ſont petites & floſculeuſes. On l'emploie intérieurement dans les fièvres. *Cadoo.* Plante dont la feuille a la forme & le goût du bétel. On en brûle dans les maiſons pour préſerver les enfans nouveaux nés

Digitized by Google

de l'influence des mauvais eſprits. (*Jin*) *Goombay.* Arbriſſeau à fleurs monopétales étoilées, en faiſceaux, couleur de pourpre. Les feuilles ſont employées dans les douleurs d'entrailles. *Taboolan boocan.* Arbriſſeau à fleurs ſemifloſculeuſes. On s'en ſert dans les maladies des yeux. *Cachang parang.* Eſpèce de féve dont les gouſſes ſont d'une grandeur conſidérable ; les féves ſont d'un beau cramoiſi. On l'emploie dans les pleuréſies. *Seepeet.* Arbriſſeau à grandes feuilles ovales, rudes au toucher & roides. On en donne en infuſion dans l'affection iliaque. *Daoun ſedengin.* La feuille a une vertu ſingulièrement froide. On l'applique ſur le front dans la douleur de tête, & quelquefois dans les fièvres chaudes.

Le poivre long eſt auſſi employé comme médicament. Le turmeric, mêlé avec du riz, réduit en poudre, dont on forme une pâte, eſt beaucoup employé extérieurement dans les rhumes & dans les douleurs des os. On frotte auſſi communément les parties affectées de douleur avec le *chunam* ou chaux vive.

Dans le *cooroo* ou obſtruction de la rate, qui forme ſur le côté une tumeur dure, & donne naiſſance à une eſpèce de fièvre, appelée *dummum cooroo*, on emploie la décoction des plantes ſuivantes appliquée à l'extérieur *ſeepeet toongool*;

madang

madang tando ; attee ayer ; tappar beſſee ; pàcoo teang ; tappar badda ; labban ; peſang rooco & *pacoo lameedeen.*

Le ſuc extrait du *malabattaye akkar* eſt pris intérieurement.

Dans la cure du *pooroo* ou dartre, on emploie le *galengang*, arbriſſeau herbacé, dont la feuille eſt grande & pinnée, & la fleur jaune. Dans les maladies les plus invétérées, on fait uſage du *barangan*, qui eſt une eſpèce d'arſénic coloré ou d'orpiment, qui eſt un violent poiſon.

Les Naturels regardent comme un ſouverain remède le ſuc blanc & laiteux que fournit le *ſuduſudu* ou euphorbe, par le moyen d'une inciſion. La feuille de cet arbriſſeau tue ſubitement les moutons & les chèvres qui en mangent.

CHAPITRE VI.

ANIMAUX. Quadrupedes. Reptiles. Insectes.

Animaux. LE règne animal mériteroit une attention particulière de notre part ; mais les quadrupèdes de l'île étant les mêmes que ceux des autres parties de l'Orient, qu'on a déjà si bien décrits, & ne présentant aucune espèce nouvelle qui soit venue à ma connoissance, je me contenterai de donner une simple notice de ceux que j'ai vus, en ajoutant quelques observations, soit ici soit dans le cours de l'ouvrage, sur ceux qui m'ont paru l'exiger. Le *carbow* ou bison Malais, étant un animal particulier à cette partie du globe, & plus utile aux Habitans qu'aucun autre, j'entrerai dans quelques détails sur ses propriétés & ses usages.

Quadrupedes. Le cheval, *coodo*. La race en est petite, bien faite, courageuse. La vache, *sappee*. Petite race. Le bison (buffulo) *carbow*. J'en donnerai ci-après une description particulière. Le mouton, *beeree beeree*. Petite race, probablement venue du Ben-

Digitized by Google

gale (1). Le bouc & la chèvre, *cambing*. Outre l'eſpèce domeſtique, qui eſt en général petite, & d'un brun clair, il y en a une appelée *cambing ootan*, ou bouc des bois. J'en ai vu un qui avoit trois pieds de haut, & quatre de long. Il reſſembloit un peu à la gazelle, & excepté dans les cornes, qui étoient longues de ſix pouces, tournées en arrière & arquées, il n'avoit guère de reſſemblance avec le bouc ordinaire. Les parties poſtérieures étoient ſemblables à celles de l'ours, & la croupe alloit en déclinant. La queue étoit petite & pointue; les jambes groſſes; le poil de l'épine du dos épais & fort, preſque autant que la ſoie de cochon. Point de barbe. Sur les épaules étoit une grande touffe de poils griſâtres; le reſte du poil noir. Le ſcrotum globulaire. Son aſpect étoit ſauvage & fier, & les Naturels aſſurent qu'il eſt ſingulièrement vif. Le cochon, *babee*. De la race que nous appelons Chinois. Le chien, *angin*; *cooyoo*. Il court les oreilles droites. Le chat, *cochin*. La queue imparfaite & houpée à l'extrémité, comme ſi on l'avoit échancrée de diſtance en diſtance. Le rat, *teecooſe*. L'éléphant, *gaja*. J'en ai parlé ailleurs,

(1) Dans la langue de l'Hindouſtan, la chèvre s'appelle *baeree*.

Le rhinocéros, *buddah*. L'hippopotame, *coodo-ayer*. Le tigre, *reemow* ; *machang*. J'en ai parlé ailleurs. L'ours, *broorong*. Petit & noir ; il dévore les cœurs des cocotiers. La loutre, *angin ayer*. Le pareſſeux (1) (ſloth). Le puant (ſtinkard), *teleggo*. Le porc-épi, *landa*. L'armidille ou tatou, *tangeeling*. Il reſſemble parfaitement à celui de l'Amérique : il eſt très-rare, & les Naturels en font grand cas ; ils prétendent que ſes écailles ont des vertus médicinales. Les bêtes fauves, *rooſo* ; *keejang*. Il y en a un grand nombre, dont quelques-unes ſont grandes. Le ſanglier (wild hog), *babee ootan*. Cochon fauve (hog deer), *babee roſoo*. Petit animal fort délicat, l'un de ceux qui fourniſſent le bezoar. Le ſinge, *moonia* ; *kroo* ; *ſeermang*. Il y en a un très-grand nombre d'eſpèces. Le putois, *mooſang*. Le chat-tigre (tiger-cat), *cochin remow*. La civette. Les Naturels prennent dans le vagin de cet animal la liqueur qu'on a nommé civette, à meſure qu'ils en ont beſoin. L'écureuil, *toopye*. Petite eſpèce noire. La chauve-ſouris, *boorong teecooſe*. Il y en a pluſieurs d'une grandeur

(1) *Note du Traducteur*. M. de Buffon aſſure que cet animal ne ſe trouve nulle part dans l'ancien continent. Voy. *Hiſtoire Naturelle*. Tome XIII. Pag. 46, *in*-4°. première Édition.

Digitized by Google

considérable, qui passent par troupes d'une partie à l'autre de l'île ; elles sont quelquefois suspendues aux arbres par centaines. Quelques-unes ressemblent parfaitement aux renards pour la forme & la couleur, mais elles ne peuvent pas voler fort loin.

Le bison (buffalo) *carbow*, qui fait la principale nourriture des Sumatranois, est le seul animal employé par eux dans les travaux domestiques. Les Habitans de l'intérieur de l'île, dans les endroits où le terrain est passablement essarté, s'en servent pour traîner les arbres abattus dans les bois : les Malais & d'autres Habitans de la côte, le mettent au charriot & quelquefois à la charrue. Quoique d'un naturel paresseux, obstiné & capricieux, le *carbow* acquiert par l'habitude une surprenante docilité, & il apprend à élever avec ses cornes les flèches du charriot, & à placer le joug, qu'on lui met sur le cou, n'ayant besoin pour tout harnois que d'un poitrail & d'un cordon qu'on fait passer à travers le cartilage des narrines. On le dresse aussi pour le service des Européens, à porter des fardeaux suspendus de chaque côté d'un bât, dans les chemins ou les sentiers, où l'usage des charriot est impraticable. Il est extrêmement lent, mais constant dans le travail. L'ouvrage qu'il fait est beaucoup moindre que celui qu'on pourroit en attendre de sa

Bison.

Digitized by Google

grandeur & de ſa force apparente, la plus petite fatigue extraordinaire, ſur-tout pendant la chaleur du jour, étant ſuffiſante pour mettre fin à ſa vie, qui eſt en tout temps précaire. Il périt ſouvent de grands troupeaux de ces animaux dans un court eſpace de temps, par une maladie épidémique, appelée *boodoong*, qui les ſaiſit ſubitement, les fait enfler, & à laquelle on n'a pu encore trouver aucun remède. La plus grande partie du lait & du beurre dont les Européens font uſage, car les Naturels n'en mangent point, eſt fournie par la femelle du *carbow*, & ſon lait eſt meilleur que celui de la vache, mais il n'eſt pas en auſſi grande quantité.

Quoique nous donnions au *carbow* le nom de biſon, c'eſt néanmoins un animal bien différent de celui qui eſt connu ſous le même nom dans les parties méridionales de l'Europe, & de la peau duquel on fait les cuirs. Celui-ci, d'après la deſcription donnée par quelques Naturaliſtes, reſſemble à celui que nous appelons dans l'Inde, le taureau de Madagaſcar, ſur-tout par la protubérance charnue qu'il a ſur le cou, & qui s'étend juſqu'aux épaules (1). Mais le *carbow* eſt

(1) Depuis que j'ai écrit ceci, j'ai appris que le biſon ou plutôt le buffle d'Italie ne diffère pas beaucoup du *carbow*,

Digitized by Google

un quadrupède plus gros, & d'une masse plus égale. Ses jambes sont plus courtes que celles du bœuf; les sabots plus grands; les cornes, qui ordinairement sont tournées en arrière, mais quelquefois en avant, sont toujours sur le plan du devant de la tête, en quoi elles diffèrent de celles des autres bêtes à cornes; excepté vers les extrémités, elles sont plutôt quarrées que rondes, & d'une substance très solide, fort bonne pour les manufactures. La queue ne va que jusqu'à la jointure de la jambe & de la cuisse; elle est petite & terminée par un faisceau de soies qui sont très-rares sur toutes les autres parties du corps, & couvrent à peine la peau. Le cou est gros & bien fait dans presque toute son étendue, mais plat vers le sommet, & n'a qu'un petit fanon ou point du tout. L'organe de la génération dans le mâle semble avoir été coupé à l'extrémité. Ce n'est pas un animal lascif. La femelle porte neuf mois son petit, qui tete six mois. Elle a quatre tettes. Quand elle traverse une rivière, elle montre le singulier spectacle de lui voir porter

---

& qu'il n'a aucune protubérance au cou. La meilleure figure que j'aie vue du bison Malais est dans l'Ouvrage de Jonston *de quadrupedibus*, planche XX, figure I. Les cornes néanmoins sont marquées trop petites, la queue trop longue, & la verge finit en pointe.

ſon petit ſur le dos. Cet animal a un cri foible & aigu, aſſez ſemblable au mugiſſement du bœuf.

Le grand plaiſir du *carbow* conſiſte à ſe rouler dans un étang fangeux, qu'il ſe fait pour cela dans quelque coin de terre, pendant la ſaiſon pluvieuſe. Il ſe livre à ce divertiſſement avec la plus grande ardeur, jettant adroitement avec ſes cornes, ſur ſon dos & ſes flancs, l'eau & le limon, quand ils ne ſont pas aſſez profonds pour le couvrir. Son ſang eſt ſans doute d'une nature fort chaude, ce qui lui fait tant deſirer cet exercice abſolument néceſſaire à ſa ſanté; & d'ailleurs le limon s'incruſtant ſur ſa peau, la garantit de l'attaque des inſectes, qui ſans cela le tourmenteroient. Les Naturels allument des feux pendant la nuit, afin d'écarter par la fumée ces mêmes inſectes, & le *carbow*, de leur propre aveu, a la ſagacité de ſe coucher ſous le vent du feu, pour jouir pleinement de l'abri qu'il lui offre.

Il y en a de deux eſpèces; le blanc & le noir. L'un & l'autre ſont également employés aux travaux, mais on tue rarement le premier pour le manger. Quelques-uns des Habitans prétendent que cela vient de ce qu'il eſt regardé comme ſacré; mais un ſavant *Padré* ou Iman m'a aſſuré, que ni le Koran, ni aucun précepte reli-

gieux, ne défendent de le tuer, & que les Malais en mangent quelquefois ſans ſcrupule, l'eſtimant néanmoins fort inférieur au *carbow* noir. Les Rejangs ne l'excluent pas non plus généralement de leur nourriture; les uns en mangent; d'autres refuſent d'en manger, par le même principe qui porta les Rechabites à ne point boire du vin, & à vivre ſous des tentes, à cauſe d'un vœu de leurs ancêtres; tandis que d'autres s'en privent par la crainte de ſa mauvaiſe qualité, ayant obſervé que le corps ſe couvre de puſtules, quand on en mange. Il eſt probable que la blancheur du *carbow* eſt due à quelque eſpèce de maladie, comme dans le Nègre blanc.

On dit que ce n'eſt pas proprement un animal ſauvage, quoiqu'on le trouve par-tout en grand nombre; ce que le nom de *carbow gellan*, biſons égarés, donné à ceux des bois, ſemble confirmer. Il eſt plus probable qu'ils furent d'abord ſauvages, & qu'enſuite par l'habitude du travail & la nourriture dont ils firent uſage, ils ont été privés peu-à-peu, & rendus domeſtiques, ou tués dans les tentatives qu'on faiſoit pour les prendre. Maintenant quand ils ſont dans les bois, on les appelle biſons égarés, comme on donne le nom de rébelles aux Habitans d'une Province conquiſe, qui tâchent de recouvrer

Digitized by Google

leur liberté naturelle. Ils vivent par troupes, & on les trouve communément rassemblés en grands troupeaux ; alors ils sont moins dangereux aux Voyageurs que quand ils sont seuls. Comme les coqs-dinde (turkey), ils ont la plus grande antipathie pour la couleur rouge. Quand ils sont sauvages, ils courent aussi vîte qu'un cheval ordinaire qui va au galop. Dans une attaque ou dans une allarme seulement, ils avancent quelques pas, & faisant tout-à-coup volte-face, ils se mettent en ordre de bataille avec une promptitude & une régularité admirables ; les cornes en arrière & le muffle en avant. A l'approche du danger, ils font encore quelques pas en avant, se tournent & se rangent de nouveau, & ils continuent cette manière de faire retraite, que peu de Nations ont porté à un si haut degré de discipline, jusqu'à ce qu'ils aient gagné le bois le plus voisin. Leur principal ennemi, après l'homme, est le tigre ; mais il n'y a que les plus foibles & les femelles qui deviennent sa proie : le *carbow* mâle & vigoureux résiste au premier choc de sa griffe ; & c'est de ce premier choc que dépend ordinairement le succès du combat.

Oiseaux. Le nombre des espèces d'oiseaux est bien plus considérable que celui des quadrupèdes ; il me seroit absolument impossible de les rapporter toutes ; je

Digitized by Google

vais donner une notice des plus communes ; mais elle ne contient pas la dixième partie de celles que pourroit trouver dans l'île un Naturaliſte qui voudroit faire des recherches ſur ce ſujet.

Le *coo-ow*, ou le fameux faiſan de Sumatra, dont on n'a vu juſqu'à préſent en Europe aucun individu complet, eſt un oiſeau d'une grande beauté ; ſon plumage étant peut-être, ſans exagération, le plus riche de toute la race volatile. Il eſt très-difficile de le garder en vie pendant long-temps, après qu'on l'a pris dans les bois, & je ne l'ai jamais vu ſurvivre au-delà d'un mois. Il a de l'antipathie pour la lumière. Quand on le tient dans un lieu obſcur, il ſemble être à ſon aiſe, & fait entendre quelquefois un cri plutôt plaintif que rude comme celui du paon, d'où lui vient ſon nom. Expoſé en plein jour, il reſte immobile & mélancolique. Sa tête n'eſt pas auſſi belle que le reſte du corps. Il eſt plus gros que le faiſan ordinaire, & ſa chair, dont j'ai mangé, en a parfaitement le goût. Cette dernière eſpèce de faiſan abonde auſſi dans les bois.

Il y a un grand nombre d'eſpèces de cigognes, dont pluſieurs ſont d'une groſſeur prodigieuſe & très-curieuſes ; telles que la *boorong cambing* & la *boorong oolar*. Il y a deux eſpèces de pigeons qui ont pluſieurs variétés ; l'un brun,

Digitized by Google

appelé *ballum*, & l'autre verd, appelé *pooni*. Le *pooni jamboo* eſt un très-bel oiſeau ; il eſt plus petit que le pigeon ordinaire ; il a le dos, les aîles & la queue vertes ; la poitrine & le cou blancs ; mais l'extrémité du cou a une teinte légère de rouge d'œillet : le devant de la tête eſt d'un rouge d'œillet foncé, ſemblable à la fleur du *jamboo*, d'où vient le nom de cet oiſeau ; le blanc de la poitrine s'étend par une bande étroite, reſſerrée d'un côté par le verd & de l'autre par le rouge d'œillet, juſqu'aux yeux qui ſont grands, pleins & jaunes : le bec eſt également jaune. Il ſe nourrit de riz bouilli & de *paddee*, mais ſa nourriture favorite, quand il eſt ſauvage, eſt la baie du *rum-pooni*, d'où lui vient ſans doute ſon nom.

Il y a pluſieurs eſpèces de perroquets ; tels que le *kaykay* ; le *cocatoa* ; la perruche & le *loory*. On trouve auſſi le milan ; la corneille, *gagha* ; le pluvier, *cherooling* ; la bécaſſine ; la caille, *pooyoo* ; le canard ſauvage ; la ſarcelle, *beleebee* ; la poule-d'eau (water-hen) ; l'alouette ; l'alouette de mer ; le corlieu ; la poule domeſtique, *ayam*, dont une eſpèce a les os noirs ; une autre eſt de l'eſpèce que nous appelons *friezland* ou poule nègre ; la poule des bois, *ayam baroogo* ; le *jago*, eſpèce de poule d'une grandeur remarquable, qui eſt très-commune à l'extrê-

mité méridionale de Sumatra, & à la partie occidentale de Java : j'ai vu un coq de cette eſpèce atteindre du plancher avec ſon bec une table à manger : quand cet animal eſt fatigué, il ſe repoſe ſur la première jointure de ſes jambes, & il eſt alors même plus haut que le coq ordinaire. On trouve dans la même partie de Java, à Bantam, une eſpèce plus petite qui porte le même nom. L'oiſeau de *paddee*, *boorong peepee*, reſſemble un peu à notre moineau ; il eſt très-abondant, & il détruit le grain. La pie-grièche (dial), *moori*, a un cri agréable, mais court ; car il n'y a dans l'île aucun oiſeau qui chante. Le mineur (minor) a la faculté d'imiter la voix humaine plus parfaitement qu'aucun autre oiſeau ; il y en a de noirs & de jaunes. La chouette, & principalement le grand hibou à cornes (great horned owl) ; l'étourneau ; le martin-pêcheur ; l'hirondelle, *lyang* ; l'*engang* ou l'oiſeau-rhinocéros : il eſt ſur-tout remarquable par une eſpèce d'appendice qu'on a appelé corne, laquelle deſcend juſque vers le milieu du bec, où elle ſe relève : la longueur du bec d'un de ces oiſeaux que j'ai meſuré étoit de dix pouces & demi, & la largeur, à l'endroit où étoit la corne, de ſix pouces & demi : la longueur depuis le bec juſqu'à la queue, quatre pieds ; celle des aîles, quatre pieds ſix pouces ; hauteur un pied ; lon-

Digitized by Google

gueur du cou, un pied ; le bec rougeâtre ; la corne jaune & rouge ; le corps noir ; la queue blanche & mouchetée de noir ; le croupion & les plumes des jambes jusqu'aux talons blanches ; trois ergots devant, un derrière ; l'iris rouge. Dans un jeune individu de cette espèce, sur la tête duquel il n'y avoit aucune apparence de corne, l'iris étoit blanchâtre. Il se nourrit de riz cuit, ou de viande tendre.

Reptiles. Il y a plusieurs genres de reptiles. Les espèces du lézard sont en très-grand nombre, depuis le *cokay* qui a dix à douze pouces de long, & qui fait un bruit singulier, jusqu'au plus petit lézard des maisons, dont j'ai vu quelques-uns qui avoient à peine un demi-pouce de long. Ils sont ovipares, & leurs œufs sont de la grosseur à-peu-près de celui du roitelet. Une chose remarquable concernant cet animal, & que je n'ai lue dans aucun Auteur, c'est qu'au plus léger coup, & quelquefois même par la crainte seulement, il perd sa queue, qui commence bientôt à croître de nouveau. Cette partie peut être séparée à toutes les vertèbres, par la plus petite force, sans perte de sang, & sans douleur apparente pour l'animal. Le lézard d'herbe est une espèce entre les deux précédentes. Il n'y a, je crois, aucune classe d'êtres vivans, dans laquelle les gradations soient marquées avec plus de précision & de ré-

Digitized by Google

gularité que dans celle-ci. Depuis le petit lézard des maiſons, juſqu'au grand aligator ou crocodile, on peut obſerver une chaîne qui comprend un nombre preſque infini de chaînons, dont le plus éloigné a la plus grande reſſemblance avec tous les autres, & paroît à la première vue n'en différer que par la petiteſſe. Le lézard des maiſons eſt le plus grand des animaux qui peuvent marcher dans une ſituation renverſée : un de ces lézards, d'une groſſeur ſuffiſante pour avaler un *cockroach*, court ſur un plafond, & dans cette poſture il ſaiſie ſa proie avec une extrême facilité. Il peut ſe tenir ainſi renverſé, à cauſe de la rugoſité de ſes pieds, par le moyen de laquelle il ſe tient fortement à la ſurface la plus liſſe : quelquefois néanmoins, en courant avec trop de véhémence, il lâche priſe, & ſe laiſſe tomber par terre. Il eſt toujours froid au toucher, & cependant la tranſparence du corps de quelques-uns, nous fait voir que la circulation de leurs fluides s'y fait avec la même rapidité que dans les autres animaux : je n'en ai vu aucun dans lequel le mouvement périſtaltique ſoit ſi apparent que dans celui-ci. La femelle porte deux œufs à la fois ; l'un à la partie inférieure, l'autre à la partie ſupérieure de l'abdomen, tous les deux d'un côté oppoſé. Les Malais lui don-

Digitized by Google

nent le nom *cheechah*, du bruit qui fait en courant.

On trouve auſſi à Sumatra le caméléon & le lézard volant. Le premier a environ un pied & demi de long, y compris la queue ; il eſt verd avec des taches brunes ; j'en ai conſervé quelques-uns. Quand on le voit en vie dans les bois, il eſt entièrement verd ; mais cette couleur ne vient pas, comme quelques-uns l'on ſuppoſé, de la réflexion des rayons ſolaires qui éclairent les arbres ; & quand il eſt pris, il devient ordinairement brun, peut-être par l'effet de la crainte, comme on voit l'homme pâlir dans le danger. Comme les autres eſpèces de ce genre, il ſe nourrit de mouches qu'il ſaiſit facilement à cauſe de la grandeur de ſa gueule. Il a cinq longs doigts, armés d'ongles aigus, aux pieds de devant & de derrière. Le long de l'épine, depuis la tête juſqu'au milieu du corps, il y a une petite membrane ſemblable à une ſcie. Le lézard volant a environ huit pouces de long : la membrane que forme ſes aîles, & qui n'eſt point unie avec les jambes, comme dans la chauve-ſouris, a deux ou trois pouces de long. Il a les oreilles abattues, & une eſpèce de ſac ſous la gueule. En tout le reſte il reſſemble beaucoup au caméléon ordinaire. Il ne vole pas fort loin, mais ſeulement

ment d'un arbre à l'autre. Les Naturels prennent avec des filets attachés aux arbres.

Tous les marais sont garnis de grenouilles & de crapaux qui deviennent la proie des serpens, dont on trouve de toutes les grandeurs. Le plus gros que j'ai vu n'avoit que douze pieds : il fut tué dans un poulailler où il dévoroit la volaille. Il est bien surprenant, mais il n'en est pas moins vrai, que ce reptible avale des animaux trois & quatre fois plus épais que lui, ayant dans sa gueule ou dans son gosier une force compressive qui réduit sa proie à un volume propre à y entrer. J'en ai vu un petit qui avoit les jambes de derrière d'une grenouille sortant hors de sa gueule, lesquelles égaloient en grosseur les plus petites parties du corps du serpent, dont les plus grosses n'excédoient pas l'épaisseur du petit doigt. J'ai de la peine à croire ce qu'on rapporte du serpent de Ceylan & de Java, qu'il avale des bêtes fauves & des bisons; mais je n'ose prendre sur moi de décider que cela est faux. Si un serpent de trois à quatre pouces d'épaisseur peut avaler une volaille de six à huit pouces, il est possible qu'un serpent de trente pieds de long, d'une grosseur & d'une force proportionnées, engloutisse des quadrupèdes, après leur avoir brisé les os, comme on assure

qu'ils le font en s'entortillant autour de leur proie. Je penſe qu'il y a fort peu de ſerpens à Sumatra, dont la morſure ſoit mortelle; car je n'ai jamais eu de preuve authentique d'une ſeule perſonne qui en ait éprouvé quelques mauvais effets, quoiqu'ils ſoient en fort grand nombre, & qu'on en trouve ſouvent dans les maiſons. On trouve à Sumatra le ſerpent à chapeau (hooded ſnake), mais il n'eſt pas commun.

Inſectes. On peut dire à la lettre que l'île fourmille d'inſectes. Je doute qu'il y ait aucun Pays dans le monde entier, où l'on en trouve un plus grand nombre d'eſpèces: mais cette branche de l'Hiſtoire Naturelle eſt devenue depuis quelques années ſi étendue, que je n'oſe aſſurer qu'il y en ait beaucoup de nouvelles eſpèces, & qui n'ayent pas encore été décrites. Il eſt probable néanmoins qu'il y en a quelques-unes; mais pour les déterminer, il faudroit avoir une connoiſſance exacte de celles qui ont déjà été claſſées, connoiſſance que je n'ai pas. Je me contenterai de faire quelques remarques ſur les fourmis, dont la multitude eſt prodigieuſe, & dont les eſpèces ne ſont pas moins extraordinaires. J'avois deſſein de donner une deſcription de la fourmi blanche, ou *termès*, & des ravages qu'elle fait; mais ce ſujet vient d'être traité avec tant de ſoin par

Digitized by Google

M. Smeathman (1), qui a eu occasion de l'observer en Afrique, que je m'en dispense comme d'une chose superflue. Les espèces les plus saillantes de fourmis sont les suivantes. La *grande fourmi rouge*, appelée par les Malais *crango*: elle a trois quarts de pouces de long; elle mord cruellement, & laisse ordinairement sa tête dans la blessure, comme l'abeille y laisse son aiguillon: on la trouve principalement sur les arbres & les arbustes, où elle se construit sa demeure en unissant ensemble, avec une matière gluante, plusieurs feuilles d'une branche, à mesure qu'elles poussent. La *fourmi rouge commune*, qui ressemble beaucoup à notre *pismire*. Il y a aussi la *grande fourmi blanche*, laquelle n'est pas aussi grosse que la *crango*, mais dont la tête est extraordinairement grande; la *fourmi noire commune*; & la *petite fourmi noire*. Ce sont-là, comme je l'ai déjà dit, les espèces les plus frappantes; mais il y en a un bien plus grand nombre, si l'on fait attention non-seulement aux

(1) Voyez les Transactions Philosophiques pour l'année 1781.

Note du Traducteur. Cette dissertation vient d'être traduite en François, par M. le Tourneur, & insérée dans le T. II. du *Voyage au Cap de Bonne-Espérance & autour du Monde*, par A. Sparrman. Chez Buisson.

différentes grandeurs, mais encore à une circonſtance que je ne ſache pas avoir été remarquée par aucun Naturaliſte, qui eſt la différente manière dont ces inſectes affectent l'organe du goût, quand on les porte à la bouche, ce qui m'eſt arrivé pluſieurs fois ſans deſſein, & m'a fourni la première occaſion d'obſerver cette ſingulière marque de diſtinction des eſpèces. Quelques-unes ſont piquantes & âcres, d'autres amères, & d'autres aigres comme le verjus. Peut-être attribuera-t-on cet effet contraire aux différens genres de nourriture qu'elles dévoroient accidentellement; mais je n'en ai jamais trouvé aucune d'une ſaveur douce, quoique j'en aie ſurpris pluſieurs enlevant du ſucre ou du miel. Chaque eſpèce de fourmi eſt l'ennemie déclarée des autres, & ne ſouffre jamais que l'empire ſoit partagé. Quand un parti s'eſt choiſi un établiſſement, tout autre en eſt chaſſé: en général elles ſont puiſſantes en proportion de leur groſſeur, excepté la fourmi blanche qui eſt vaincue par d'autres qui lui ſont inférieures en grandeur; c'eſt pourquoi on a coutume de répandre du ſucre ſur le plancher des magaſins, afin d'attirer les fourmis, qui ne manquent point de combattre & de vaincre ces *termès* deſtructeurs, mais peu guerriers.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

PRODUCTIONS de l'Ile considérées comme articles de Commerce. Commerce du Poivre. Culture du Poivre. Camphre. Benjoin. Cassia, &c.

DE toutes les productions de Sumatra considérées comme articles de commerce, la plus importante & la plus abondante est le *Poivre*. C'est l'objet du commerce de la Compagnie des Indes Orientales établie dans cette île, & c'est le seul qu'elle se réserve exclusivement, ses Employés, & les Négocians qui sont sous sa protection, étant libres de trafiquer en toute autre marchandise. Poivre.

Plusieurs des Chefs de diverses parties de l'île, ayant invité les Anglois, ainsi qu'il sera rapporté plus particulièrement ci-dessous, à former des établissemens dans leurs districts respectifs; en conséquence de ces invitations, on y établit des factoreries, & par-là on donna au commerce une permanence & une régularité qu'il n'avoit pas eues jusqu'alors, tandis qu'il dépendoit du Etablissement du Commerce.

Digitized by Google

ſuccès de quelques voyages accidentels à la côte; car on étoit expoſé à pluſieurs inconvéniens réſultans du manque d'une quantité de poivre ſuffiſante pour fournir les cargaiſons, & en même-temps des caprices & des chicaneries des Princes & des Chefs qui en diſpoſent. Toutes ces difficultés ont été applanies depuis que les Agens de la Compagnie ont été en état, par leur réſidence dans le Pays, d'inſpecter les plantations, de s'en aſſurer la récolte, & de faire une eſtimation du tonnage néceſſaire pour la tranſporter en Europe.

Pour obliger les Chefs à obſerver leurs promeſſes & leurs engagemens, & établir une réclamation plauſible contre les tentatives des autres Nations Européennes qui voudroient s'ingérer dans le commerce de leurs diſtricts, on paſſa avec eux des contrats dreſſés avec beaucoup de formalités & d'appareil, par leſquels de leur côté ils s'engagèrent à obliger tous leurs ſujets à cultiver le poivre, & à nous en aſſurer l'achat excluſif: & nous, à les protéger contre leurs ennemis, à les maintenir dans leurs droits de ſouveraineté, & à leur payer un certain droit ſur le produit de leurs territoires reſpectifs.

Le prix du poivre pris ſur le pays fut, pendant quelques années, de dix piaſtres d'Eſpagne,

Digitized by Google

ou cinquante ſchellings par *Bahar* de cinq cens livres peſant. Par une dernière réſolution de la Compagnie, il a été porté à quinze piaſtres, dans la vue d'encourager les Planteurs. Le droit payé aux Chefs, qui varie dans les divers diſtricts ſelon les conventions particulières, peut être évalué en général à une piaſtre & demi par *bahar*. La modicité de ce prix, pour lequel les Naturels ſe ſoumettent à cultiver le poivre pour nous, & qui ne produit annuellement à chaque Cultivateur, que huit piaſtres, d'après l'ancien taux, & le commerce excluſif que nous avons obtenu depuis Moco moco au Nord, juſqu'à Flat-Point au Sud, ainſi que la conduite honnête & paiſible des Habitans, malgré ces reſtrictions, ſont ſans doute dus principalement à ce que cette partie de l'île n'a aucune communication avec les Etrangers, qui puiſſent inſpirer aux Habitans l'idée de tirer un plus grand profit de leur poivre, à cauſe du reſſac qui règne le long de la côte ſud-oueſt, & bloque preſqu'entièrement les rivières. Le manque total d'ancrage, ſur une étendue auſſi conſidérable au Nord du détroit de la ſonde, a de même empêché de tout temps les Chinois & autres trafiquans Orientaux de tenter d'y établir une communication, qui a dû toujours être expoſée aux plus grands dangers, pour les Navigateurs imprudens. En effet c'eſt

Digitized by Google

une tradition parmi les Habitans de ces côtes, qu'il n'y a que quelques siècles qu'elles ont commencé d'être habitées; & ils disent tous qu'ils tirent leur origine de l'intérieur de l'île (1). Par-là il est évident que ces obstructions naturelles que nous avons coutume de regarder comme la chose la plus nuisible à notre commerce, sont dans le fait un avantage réel, auquel il doit en grande partie son existence. Dans les parties septentrionales de l'île, où il y a une population nombreuse, & de bons ports, les Habitans ne veulent cultiver des plantations qu'autant qu'ils peuvent disposer de leurs produits, & les vendre à des marchands particuliers.

Plante du poivre. La plante qui produit le poivre, ayant été décrite exactement par de fort bons Auteurs, je me contenterai d'en donner une description succinte. C'est une espèce de vigne, ou plante

(1) Beaulieu qui fut à Sumatra en 1622, & se donna beaucoup de peine pour recueillir des informations authentiques, dit que la partie méridionale de la côte de l'ouest étoit alors couverte de bois & inhabitée. Quoique cette assertion ne soit pas sans doute strictement vraie, elle montre néanmoins quelles étoient sur ce sujet les idées des Malais, de qui Beaulieu avoit pris ses informations, & prouve combien il y avoit peu de communication avec les Habitans du sud de l'île.

Digitized by Google

rampante, à tige ligneuſe; ſes feuilles ſont d'un verd foncé, cordiforme, pointues, nullement âcres au goût, & n'ayant que fort peu ou point du tout de ſaveur. La fleur eſt petite & blanche, & le fruit pend en grappes ſemblables à celles du groſelier, mais plus longues & moins ſouples. Il lui faut quatre à cinq mois pour venir à maturité. Les grains ſont d'abord verds, mais ils deviennent d'un rouge éclatant, quand ils ſont parfaitement mûrs; alors ils tombent, ſi l'on ne les cueille à temps. Comme toute la grappe ne mûrit pas à la fois, une partie des grains ſeroit perdue ſi l'on attendoit la maturité des derniers; c'eſt pourquoi il eſt néceſſaire d'arracher les grappes auſſitôt qu'il y a quelques grains mûrs; & il eſt même d'uſage de les cueillir verds, lorſqu'ils ont acquis la groſſeur convenable. On ſe ſert pour cueillir le fruit de petits paniers, attachés derrière les épaules, & dans leſquels on met les grappes à meſure qu'on les arrache; lorſqu'on l'a cueilli, on l'étend ſur des nattes, ou ſur un terrain uni, dur & bien propre, hors du jardin. Là il ſe ſèche bientôt, perd ſa couleur, & devient noir & ridé, comme nous le voyons en Europe. Celui qui eſt cueilli dans le temps convenable, eſt moins ridé; celui qu'on arrache trop tôt, avant que le grain ait acquis le degré de fermeté requis, ſe réduit bientôt en pouſſière,

Digitized by Google

par le transport d'un lieu à l'autre. Pendant qu'il sèche, on le vanne, pour le bien nétoyer. Mais comme malgré cette opération, il se trouve encore des grains légers, & que le planteur n'en veut perdre que le moins possible, il faut encore quand on le pèse, le trier avec les machines propres à cela. La manière ordinaire d'éprouver sa bonté, est de le frotter rudement entre les deux mains; si ce frottement ne produit sur le grain aucun effet, le poivre est bon; mais s'il a été cueilli trop tôt, ou si on l'a laissé trop long-temps sur la terre, par un temps humide, il se réduit presque tout en poussière. Le poivre qu'on a ramassé de terre, où il étoit tombé de la plante par excès de maturité, se connoît facilement parce qu'il est privé de son enveloppe. Dans cet état c'est une espèce inférieure de poivre blanc.

Culture du Poivre.

Dans la culture du poivre, la première chose qui mérite attention, & de laquelle en effet dépend tout le reste, c'est le choix d'un terrain convenable. Les essais qui ont été faits jusqu'ici par les Européens, ne l'ont pas été avec assez de soins pour qu'on puisse déterminer quel est le sol qui lui est le plus favorable; mais il paroît qu'il vient également bien dans tous les terrains dont la nature se trouve entre les deux extrêmes, du sable, qui règne dans les basses terres près des côtes, & de l'argile jaune & stérile, dont est for-

Digitized by Google

mée la plus grande partie des terrains élevés, qui avoisinent plus ou moins les montagnes. En général l'argile, à plus ou moins de profondeur, fait la base même des meilleurs sols; mais quand un terrain est révêtu d'une couche de terreau épaisse d'un pied, il est suffisamment fertile pour la culture du poivre. Les terrains unis, qui sont le long des rivières, s'ils ne sont pas assez bas pour être inondés, ou même si l'eau ne les couvre pas au-delà d'un jour, sont en général préférables, soit pour la fertilité, soit pour la facilité du transport. Les terrains en pente, à moins qu'ils ne soient d'une pente fort douce, doivent être évités, parce que le terreau, détaché par les labours, est facilement emporté par les pluies. Cependant les plaines mêmes, quand elles ne sont couvertes que de gramen, ne sont pas trop favorables, sans le secours de la charrue & des engrais, leur exposition au soleil épuisant la source de leur fertilité. Je ne puis dire jusqu'à quel point on pourroit augmenter le produit du poivre par les moyens que fournit l'agriculture; mais je crains bien que, vu l'indolence naturelle des Habitans, & leur aversion pour cette culture, qui vient en grande partie du peu de profit qu'ils en retirent, on ne puisse jamais les engager à y donner plus de soins qu'ils n'ont fait jusqu'à présent. Le planteur donc, se confiant plus sur

la qualité naturelle du sol, que sur aucune amélioration qu'il puisse recevoir par son travail, n'en trouve aucun plus propre à son dessein, que celui qui est couvert d'anciens arbres, dont le tronc & les feuilles, en se pourrissant, lui assurent une fertilité supérieure à celle que pourroit attendre de tout autre terrain un peuple dont l'agriculture est encore dans son enfance. En général les plus industrieux parmi eux choisissent un pareil terrain pour leurs *laddangs*, ou plantations de riz; & quoique les travaux qu'il exige soient considérables, & qu'il ne soit pas à présumer qu'une première plantation l'épuise, rarement ils en font une seconde dans le même terrain. Séduits par la certitude d'une abondante récolte, & ayant des terres presqu'à volonté, ils recommencent leurs travaux annuellement, & abandonnent les plantations de l'année précédente. Néanmoins ces terrains abandonnés sont souvent très-propres à la culture du poivre; & dans l'espace de trois ou quatre ans, on les voit ordinairement couverts de jeunes poivriers aussi beaux qu'aucun autre qu'on puisse trouver. En un mot lorsque la variété des situations permet de faire un choix, on donne la préférence au terrain uni, médiocrement élevé, couvert de bois, aussi près qu'il est possible des rivières ou ruisseaux, & dont la surface est revêtue d'une

Digitized by Google

bonne couche de terreau noir. On l'eſſarte de même que pour les *laddangs*, en commençant par couper le taillis, qu'on laiſſe ſécher pendant quelques jours, avant d'abattre les grands arbres. Quand tout eſt parfaitement ſec, & après quelques jours de beau temps, on y met le feu; & ſi l'incendie opère bien, il n'eſt pas beſoin d'autre choſe.

Alors on diviſe le terrain du jardin (on appelle ainſi les champs où l'on plante le poivre) en quarrés réguliers de ſix pieds, ou de cinq *covits* Malais, qui eſt la diſtance d'un plant à l'autre, & dont il y a ordinairment mille dans chaque jardin. Enſuite on plante les *chinkareens* qui doivent ſervir comme d'échalas aux branches des poivriers, de même que les Romains plantoient des ormes pour ſoutenir leurs vignes. Ce ſont des bourgeons d'un arbre de ce nom, mis en terre pluſieurs mois avant le poivre, afin que leur tige ſoit aſſez forte pour ſupporter la plante quand elle vient à s'entortiller autour d'elle. Quelquefois on prend les *chinkareens* de ſix pieds de long, & alors on plante le poivre dans le le même temps, ou auſſitôt qu'on préſume que les *chinkareens* ont pris racine; mais les principales objections qu'on fait contre cette méthode ſont, que dans cet état ils périſſent facilement, & qu'il faut les renouveller, au préjudice

Digitized by Google

du jardin; que leurs tiges ne ſont pas auſſi vigoureuſes que celles des bourgeons; & qu'elles croiſſent ſouvent tortues. Ce qui rend le *chinkareen* très-propre à cet uſage, c'eſt la facilité & la rapidité de ſa végétation, & les petits piquans ou épines dont il eſt armé, qui mettent la plante en état d'y adhérer plus fortement. Quelques-uns à la vérité préfèrent le *chinkareen* amer, dont la fleur eſt d'un rouge tirant ſur le brun, quoiqu'il ſoit ſans épines, à celui à fleurs blanches qui en a, parce que l'Eléphant, qui fait ſouvent des ravages dans les jardins, évite le premier à cauſe de ſon goût déſagréable, tandis que les épines de l'autre ne l'empêchent pas de le dévorer. Celui-ci néanmoins eſt plus généralement en uſage.

Quand le *chinkareen* eſt demeuré quelques mois en terre, on choiſit le jet le plus beau & le plus droit qu'on réſerve, & on élague tout le reſte; & quand ce jet paſſe la hauteur de deux, & au plus de deux braſſes & demi, on le taille, parce qu'il ne doit pas être plus long.

On a ſouvent penſé que le *chinkareen* devoit nuire conſidérablement au poivrier, & lui enlever une partie de la ſève deſtinée à le nourrir, en épuiſant la terre. C'eſt d'après cette idée, que dans d'autres îles orientales, & particulièrement à Borneo, on le ſoutient avec des perches qui

Digitized by Google

ne végètent pas, comme ſont les houblons en Angleterre. Cependant je ne vois point que la méthode de Sumatra ſoit auſſi déſavantageuſe qu'elle peut ſe paroître. Comme le poivrier ſubſiſte pluſieurs années, tandis que les perches expoſées au ſoleil & à la pluie, & ſupportant un poids conſidérable, ne peuvent guère aller au-delà de deux ſaiſons, il faut néceſſairement renouveller ces dernières, & ces changemens fréquens, malgré les plus grands ſoins, doivent nuire aux plants, & ſouvent même les détruire. D'ailleurs, les branches du *chinkareen*, fourniſſant aux plants un abri favorable contre la violence des rayons du ſoleil; cet avantage, qui pendant la mouſſon sèche eſt de la plus grande importance, doit bien contrebalancer le mal que peuvent faire ſes racines; ſans inſiſter ſur l'opinion d'un Auteur célèbre; que les arbres, agiſſant comme des ſiphons, puiſent dans l'air & tranſmettent à la terre le principe végétatif, autant qu'il en faut pour leur entretien. Je ne crois pas qu'on ait remarqué que les terres couvertes de grands arbres ou autres plantes vivaces en ſoient beaucoup appauvries; ce qui peut-être arrive à celles ſur leſquelles croiſſent des plantes annuelles. Cependant je ne prétends pas décider ſur ce point.

On plante les *chinkareens* à une braſſe ou une

braſſe & un quart de diſtance l'un de l'autre, afin qu'ils ne ſe nuiſent pas mutuellement, & qu'ils ne privent pas trop les poivriers de l'air. On élague ſoigneuſement la tige, & on taille le ſommet de manière qu'il puiſſe s'étendre, afin de fournir plus d'ombrage. Le temps propre à cette opération, eſt pendant les mois pluvieux de Novembre, Décembre & Janvier; car outre que les branches pouſſent de nouveau vers la ſaiſon ſèche, les plants, par ce moyen, ne ſont pas expoſés à l'effet nuiſible de l'eau qui dégouteroit de ces branches. Les planteurs ont grand ſoin d'écarter de leurs jardins les mauvaiſes herbes, qui étoufferoient bientôt les plants. Ils ſe ſervent pour cela du *prang*, ou ſerpe, & de la houe, ayant ſoin de ne pas toucher aux racines du poivrier: néanmoins dans les mois de Juin, Juillet & Août, ils laiſſent croître le *lallang*, ou long gramen, parce qu'il garantit la terre de la violente chaleur du ſoleil, & qu'il empêche l'évaporation trop prompte de la roſée, qui eſt alors très-abondante; ce qui facilite beaucoup la végétation des jeunes plants, & de ceux qui ſont nouvellement *renverſés*.

Les plants de poivre ſe prennent des rejets qui rampent ſur la terre, au pied des vieux poivriers; & comme ils prennent racine de preſque tous les nœuds ou jointures, & ſortent perpendiculairement

diculairement, un seul nœud, dans cet état, suffit pour la propagation. Il exige d'abord quelque secours pour gagner le *chinkareen*; mais bientôt il s'y attache fortement par le moyen des jets qui sortent des nœuds de sa tige & de ses branches.

On plante toujours deux poivriers au pied d'un *chinkareen*. On les laisse croître pendant trois ans, sans en prendre presqu'aucun soin. Durant cet intervalle ils parviennent, selon que le sol est plus ou moins fertile, à la hauteur de huit à douze pieds, & commencent à porter du fruit. C'est alors que l'on fait l'opération du *renversement*, pour laquelle il faut un temps un peu pluvieux. Voici en quoi elle consiste. On coupe les poivriers à trois pieds de terre, & après les avoir détachés de leur appui, on les enfonce dans la terre, de manière que le bout de la tige restante revient sur les racines, étant couchée horizontalement, & formant une espèce de cercle. Ces bouts prenant racine, donnent une nouvelle vigueur aux plantes, qui portent abondamment la saison d'après; au lieu que, si on les laissoit croître naturellement, elles s'épuiseroient en feuilles, & ne produiroient que peu de fruit. Ce renversement se fait lorsque les grappes commencent à mûrir; & l'on doit avoir la plus grande attention à saisir le temps con-

venable; car si l'on s'y prend trop tôt, les poivriers ne portent pas quelquefois de trois années, comme les jeunes plants; & d'un autre côté, la récolte est retardée, si l'on ne les renverse qu'après que le fruit est cueilli; ce que le Planteur fait quelquefois, tenté par l'appât du présent, au détriment des récoltes futures. Il n'importe point que le poivrier ait plusieurs tiges, dans les trois premières années; mais après qu'il a été renversé, on n'en laisse croître que deux, ou même qu'une, si elle est forte, laquelle s'attache au *chinkareen*; un plus grand nombre seroit superflu, & ne serviroit qu'à affoiblir la plante. Les autres néanmoins peuvent être avantageusement employées, en les coupant à la racine dans l'opération du renversement, & en les transplantant, soit au pied des *chinkareens* dont les plants de poivre ont péri, soit à d'autres qui sont en réserve. On peut planter tout un jardin en même-temps avec ces rejetons, & la tige ainsi transplantée porte aussitôt, & presqu'autant que celle dont elle a été prise. Les *chinkareens* destinés à les recevoir doivent parconséquent être grands à proportion. Quand on peut se procurer en abondance des plants ou rejetons de cette espèce, c'est-à-dire des poivriers renversés, & auxquels on donne le nom de *lado angore*, on les plante quelquefois dans toute leur grandeur, à deux

Digitized by Google

braſſes de diſtance l'un de l'autre ; & de cette manière, on peut en avoir du fruit, au plus tard, à la ſeconde ſaiſon. Les jets qui croiſſent de tous les côtés du poivrier ſont arrachés, auſſi bien que ceux qui rampent ſur la terre, à moins qu'on en ait beſoin pour des plants ; & ſi le ſommet eſt trop touffu, on le taille.

Outre cette méthode du renverſement dont je viens de parler, il y en a une autre que les Planteurs mettent quelquefois en uſage ; la voici. Lorſque le poivrier eſt coupé, ainſi que je l'ai dit, on ne renverſe pas la tige mère, mais ſeulement deux ou trois des plus beaux rejetons qu'on laiſſe croître à quelque diſtance de celle-ci, & qu'on ramène enſuite au même *chinkareen*. De cette manière la plante attire plus de ſucs nourriciers. Quelquefois on laiſſe croître les poivriers ſans les renverſer du tout ; mais comme on ſuppoſe, & ſans doute avec raiſon, que la récolte en ſouffre conſidérablement, il y a des ordres très-ſtricts de ſuivre les méthodes dont j'ai parlé.

Quand les poivriers plantés au pied de quelque *chinkareen* viennent à manquer ou à périr, au lieu de les remplacer par de nouveaux plants, on y conduit ordinairement un des rejetons d'un poivrier voiſin, qu'on fait paſſer dans la terre, & on le laiſſe croître ainſi. Souvent ce rejeton

Digitized by Google

eſt conduit à douze ou quatorze pieds de diſtance de la ſouche mère.

La méthode de renverſer les poivriers, qui paroît très-ſingulière, & qui contribue certainement à la durée auſſi bien qu'à la force des plants, peut cependant n'être regardée que comme une eſpèce de tranſplantation. Les Cultivateurs Européens, obſervant que les plants meurent ſouvent, lorſqu'on les laiſſe dans la même place où on les avoit d'abord plantés, ont trouvé qu'il eſt utile de les tranſplanter ailleurs, lorſqu'ils ſont parvenus à un certain point de végétation. Les Sumatranois obſervant la même choſe, ont eu recours à-peu-près au même moyen; mais ils l'ont rempli d'une manière différente, & peut-être plus avantageuſe. Il eſt bon d'obſerver qu'on a tenté de propager le poivrier par des boutures appelées *charrang*, au lieu de ſuivre la méthode ordinaire, ce qui a paru d'abord promettre un grand ſuccès; mais on a trouvé que les pieds qui en provenoient ne portaient pas pendant autant d'années que les autres: ce qui a été une puiſſante raiſon pour diſcontinuer les eſſais.

Les poivriers, comme je l'ai déjà obſervé, commencent à porter la troiſième année; mais la récolte eſt retardée pour un, ou même deux ans, par l'opération du renverſement. Elle augmen-

Digitized by Google

te dès-lors jusqu'à la septième ou huitième année, époque où les poivriers sont estimés dans leur vigueur; elle se maintient dans cet état, selon la bonté du sol, pendant deux à trois ans; alors elle diminue, jusqu'à entière extinction. Quelques pieds ont porté jusqu'à vingt ans, mais ces exemples sont très-rares.

Un homme & une femme, s'ils sont industrieux, peuvent avoir soin d'un jardin composé de mille ceps, & cultiver en outre autant de riz qu'il leur en faut pour leur subsistance; un homme même un peu actif peut le faire tout seul. Pour alléger sa tâche, il fait ordinairement une récolte de riz dans le jardin, la première saison; ce qui peut se faire sans inconvénient. Quand le terrain est essarté, avant de semer le *paddee*, il plante les *chinkareens* courts, qui sont propres à recevoir les plants, lorsque la moisson est faite & que la paille est enlevée. En réunissant ainsi les objets de sa culture, le Planteur peut avoir un jardin formé sans autre peine, pendant une saison, que le travail nécessaire pour faire produire à la terre de quoi nourrir sa famille.

Les poivriers sont plantés en lignes uniformes, parallèles & à angles droits l'une à l'égard de l'autre. Leur aspect est très-agréable, & devient plus frappant encore par le contraste des scènes sauvages que la nature présente de tous côtés.

Digitized by Google

Dans les Pays bien cultivés, tel que l'Angleterre, où les propriétés de terres ſont toutes bornées & coupées par des murs & des haies, nous tâchons de donner à nos jardins le charme de la variété & de la nouveauté, en imitant l'aſpect ſauvage de la nature par des irrégularités étudiées. Les promenades en labyrinthe, les bois ſuſpendus, les rochers eſcarpés, les chutes d'eau, ſont maintenant regardés comme des beautés, & les allées majeſtueuſes, les canaux, & les plaines entourées de bois de nos ancêtres qui préſentoient des beautés de contraſte, dans les ſiècles groſſiers, ſont bannis de nos jardins. Cette différence de goût n'eſt pas ſimplement l'effet du caprice, ni entièrement celui du rafinement, mais elle réſulte du changement des circonſtances. Un homme qui entreprendroit d'introduire à Sumatra la manière moderne, ou irrégulière, de diſpoſer les champs, n'attireroit pas beaucoup l'attention, parce que les ſcènes ſauvages que la nature offriroit de tout côté, éclipſeroient ſans doute ſes ouvrages. Mais ſi au contraire il pouvoit élever, au milieu de ces magnifiques déſerts, un de ces antiques parterres, avec ſes canaux & ſes fontaines, dont il a appris à mépriſer la ſymmétrie, ſon ouvrage exciteroit certainement l'admiration, & feroit les délices des Inſulaires. Un jardin de poivre cultivé en Angleterre, ne ſeroit

pas regardé comme un objet d'une grande beauté, & l'on y trouveroit ſur-tout à blâmer ſon uniformité; cependant je ne ſuis jamais entré dans aucun des jardins de Sumatra, après avoir marché pluſieurs milles à travers les bois, comme c'eſt l'ordinaire, ſans être vivement affecté d'une ſenſation délicieuſe. Peut-être la ſimple vue de l'induſtrie humaine, dont il eſt ſi rare de jouir dans cette île, contribuoit à cette ſenſation, en éveillant ces ſentimens que la Nature nous a inſpirés, & qui embraſent nos cœurs à l'aſpect de tout ce qui annonce le bonheur de nos ſemblables.

Une fois l'an les Employés de la Compagnie, qui réſident dans les divers établiſſemens, au voiſinage deſquels le poivre eſt cultivé, font la viſite de toutes les plantations. Ils comptent le nombre des poivriers de chaque jardin; examinent ſoigneuſement leur état & leur qualité; donnent des ordres, lorſqu'il eſt néceſſaire, pour qu'on y donne plus de ſoin, poor qu'on en fourniſſe la quantité ſtipulée, pour les renouveller, ou les planter dans un meilleur ſol; & diſtribuent des récompenſes ou des punitions aux Planteurs, ſelon leur induſtrie ou leur négligence. Ils prennent note de tout ce qu'ils ont vu & fait dans le livre d'inſpection, qui, outre qu'il offre l'état préſent des choſes au Chef du Pays, au Gouverneur & au Conſeil, auxquels on en envoie copie,

Digitized by Google

ſert encore de guide pour la viſite de l'année ſuivante. Il eſt diviſé en pluſieurs colonnes, dans leſquelles on écrit le nom du Village; celui des Planteurs; le nombre des chinkareens plantés; le nombre des poivriers nouvellement plantés; des jeunes qui ne portent pas encore, qui forment trois claſſes ou années; des jeunes qui portent, trois claſſes; des poivriers dans leur force; de ceux dans leur déclin; de ceux qui ſont vieux, mais qui portent encore; enfin la quantité de poivre reçue pendant l'année. On y laiſſe un eſpace en blanc pour y placer des remarques ſelon l'occaſion, & à la fin on ajoute un tableau de comparaiſon du total de chaque colonne pour tout le diſtrict ou réſidence, & de ceux de l'année précédente. On conçoit que ce travail ne ſe fait pas ſans beaucoup de peine, ſans parler de la fatigue des courſes, qui, par la nature du Pays, doivent néceſſairement ſe faire à pied, dans un climat peu favorable à de ſemblables excurſions. Ce voyage en quelques endroits ne prend pas moins d'un mois, & ſouvent exige un bien plus long temps.

Les Habitans, par les contrats paſſés entre les Chefs & la Compagnie, ſont obligés de planter un certain nombre de poivriers; chaque famille mille, & chaque jeune homme non marié cinq cens; & afin de maintenir toujours la même quan-

tité de poivre, auſſitôt que les jardins parviennent à leur état de vigueur, ils ſont tenus d'en préparer d'autres, afin que ceux-ci puiſſent porter lorſque les premiers ſont épuiſés; mais comme on peut rarement les y forcer, juſqu'à ce que le déclin ſoit évident, & que les jeunes jardins ſont expoſés à divers accidens, dont ſont exempts les anciens, il arrive ſouvent que la récolte eſt incomplète, & que le produit annuel de chaque diſtrict, varie & eſt plus ou moins conſidérable, à proportion de la quantité des pieds qui portent. De plus grands détails ſur ce ſujet ne ſeroient ni utiles, ni agréables à la plupart des lecteurs, qui néanmoins ſeront ſurpris d'apprendre que la culture du poivre, qui, à peine eſt un art, tant elle paroît peu exiger de connoiſſance, eſt néanmoins une ſcience très-difficile. Des hommes très-inſtruits ont fait ſur ce ſujet les plus profondes recherches, à l'occaſion des plaintes faites par les directeurs de la Compagnie à ſes Employés, ſur leur négligence ſuppoſée, lorſque la quantité de poivre étoit moindre que les années précédentes. Pour prévenir de pareils reproches, les perſonnes chargées de ce travail ſe virent obligées de faire la plus ſérieuſe attention ſur cet objet, de rechercher les cauſes de cette variation, & d'établir des principes généraux de calcul, pour déterminer en tout

Digitized by Google

temps le futur produit des diverſes réſidences. Mais pour cela il faut connoître le produit moyen d'un nombre déterminé de poivriers, & le nombre moyen auquel ce produit doit s'appliquer, deux choſes qui ne peuvent être fixées que par l'inſpection même du ſujet, & par une évaluation exacte. On ne peut établir des principes généraux d'après des exemples particuliers. Ce n'eſt pas ſur le produit d'une plantation particulière dans un état particulier de rapport, & dans une ſaiſon particulière, qu'on doit établir un calcul de cette nature; mais ſur le produit moyen de toutes les claſſes de poivriers en rapport, fondé ſur l'expérience de pluſieurs années. Ainſi à l'égard du nombre moyen de poivriers ſuppoſés exiſtans dans une réſidence pour une année à venir, auquel doit être appliqué le produit moyen d'un certain nombre de pieds, de mille par exemple, on ne doit pas compter rigoureuſement pour l'année ſuivante, ſur tous les jeunes poivriers actuellement exiſtans, de la première, ſeconde, & troiſième années; mais on doit faire une judicieuſe déduction, fondée ſur l'expérience, pour les accidens auxquels ils ſont expoſés, malgré les plus grands ſoins d'un Réſident. Quelques-uns en effet périſſent par la négligence ou la mort du propriétaire; d'autres ſont détruits par les inondations; d'autres par les

Digitized by Google

éléphans & les bisons sauvages, ou les mauvais temps; & d'après ces diverses considérations, le nombre en doit être considérablement diminué, à l'époque où ils commencent à porter. Un autre objet important qui mérite considération, c'est la comparaison de l'état d'une résidence dans une période particulière, avec celui qui peut à juste titre être considéré comme son état moyen. Il doit exister une proportion déterminée entre un nombre de poivriers portans, & le nombre de jeunes plants qui sont nécessaires pour remplacer ceux qui meurent. Elle est fondée en général sur la durée du temps qui précède l'époque où ils commencent à porter, & de celui pendant lequel ils portent. Si cette proportion vient à être dérangée en quelque temps que ce soit, le produit doit nécessairement varier. Ainsi, si le nombre des poivriers qui portent excède leur juste proportion au nombre total, le produit doit être alors considéré comme au-dessus du moyen, & on peut prédire avec certitude une diminution pour les années suivantes, & *vice versâ*. Si donc cette proportion peut être connue, & l'état de la population d'une résidence fixé, il est facile de déterminer le vrai nombre moyen des poivriers portans dans cette résidence.

Il y a, conformément au livre d'inspection, onze classes de poivriers, chacune avancée d'une

Digitized by Google

année. De ces onze classes, six sont en rapport, & cinq jeunes. Si donc les jardins n'étoient pas exposés à des accidens, mais passoient d'une classe à l'autre sans diminuer, la vraie proportion des poivriers portans seroit aux jeunes comme six est à cinq, ou au total, comme six est à onze. Mais les divers accidens dont j'ai parlé doivent réduire cette proportion; tandis que d'un autre côté, si l'un des jardins continuoit de passer plus long-temps qu'il ne faudroit par toutes les classes dans le livre d'inspection, ou restoit plus d'une année dans son état de vigueur, la proportion se trouveroit augmentée. Ce n'est donc que par l'expérience, & en comparant l'état d'une résidence dans ses diverses périodes, qu'on peut déterminer la vraie proportion moyenne. Pour y parvenir, un Employé de la Compagnie, (1) plein de connoissances & de talens, à qui je dois presque tout ce que je viens de dire sur ce sujet, dressa en 1777 un tableau général de comparaison de la résidence de Manna, d'après les livres d'inspection des douze années précédentes, avec le produit de chaque année. D'après cet état il fut reconnu que la proportion des poivriers en rapport au nombre total, dans ce dis-

(1) M. John Crisp.

Digitized by Google

trict, n'avoit été que comme 5 à 11, au lieu de 6 à 11, qui ſeroit la proportion s'il n'y avoit point d'accident; & de plus, qu'en appliquant tout le produit des douze années au nombre total des poivriers en rapport pendant cet eſpace de temps, le produit de mille poivriers, avoit été de quatre cens cinquante-trois livres peſant, qui doit par conſéquent être regardé comme le produit moyen de cette réſidence. Le même principe de calcul étant appliqué aux autres réſidences, on vit que le produit moyen annuel de mille poivriers, parmi tous ceux en rapport, pris collectivement dans le diſtrict, d'après l'expérience de douze années, étoit de quatre cens quatre livres. Il réſulta également de ſon travail que le produit moyen annuel des établiſſemens de la Compagnie ſur la côte occidentale de Sumatra, doit être évalué à douze cens tonneaux de ſeize cens livres peſant; ce qui eſt confirmé par la vérification des recettes effectives pendant un grand nombre d'années.

En voilà aſſez pour donner une idée de la culture du poivre conſidérée comme une ſcience. Il n'entre pas dans mon plan de diſcuter juſqu'à quel point ce produit répond aux vues que ſe propoſe la Compagnie en ſoutenant ces établiſſemens, à conſidérer la choſe du côté du Commerce, quoiqu'il y eût beaucoup à dire ſur ce

Digitized by Google

ſujet. C'eſt l'Hiſtoire de l'île & de ſes Habitans, & non des intérêts des Européens, que j'ai deſſein d'offrir au Public.

Les Naturels diſtinguent trois eſpèces de poivres, qui portent différens noms dans différens lieux. A Laye, dans le pays des Rejangs, on les appelle *lado cawoor*, *lado manna*, & *lado jambee*, des lieux où chaque eſpèce eſt ſuppoſée venir plus abondamment, ou d'où il y a d'abord été apporté. Le *lado cawoor*, ou poivre de Lampoon, eſt la plus grande eſpèce, & porte des feuilles & des fruits plus gros que les autres; il eſt plus lent à parvenir à ſa perfection que le ſecond, mais il ſubſiſte plus long-temps. La feuille & le fruit du *lado manna* ſont un peu plus petits, & il a cela de particulier qu'il porte promptement & en grande quantité, mais rarement au-delà de trois à quatre ans. Le *jambee*, qui eſt avec raiſon tombé en diſcrédit, a la feuille & le fruit très-petits, ne s'attache que difficilement aux *chinkareens*, & ſubſiſte fort peu de temps. En quelques endroits de la partie méridionale, on n'en diſtingue que deux eſpèces, le *lado ſoodool*, & le *lado jambee*. Le *lado ſoolopr*, & le *lado angore* ne ſont pas des eſpèces; le premier déſigne les jeunes plants pris aux pieds des vieux poivriers, & l'autre, ceux qu'on coupe dans l'opération du renverſement.

Digitized by Google

Le poivre blanc se fait en enlevant la peau qui recouvre le grain mûr & parfait. On a cru pendant plusieurs siècles en Europe que c'étoit une espèce particulière, & qu'il avoit des qualités supérieures au poivre commun ; c'est d'après cette prévention qu'il se vendit pendant quelque temps, dans les marchés de l'Inde, le triple du noir : mais il perdit cet avantage aussi-tôt qu'on sut que tout le secret consistoit dans l'art de blanchir le poivre commun. Pour cela on le laisse tremper dans l'eau pendant environ quinze jours, dans des fosses creusées exprès sur les bords des rivières, & quelquefois dans des marais & des étangs, jusqu'à ce que, venant à s'enfler, il brise son enveloppe, dont on le sépare alors soigneusement, en le faisant sécher au soleil & en le frottant entre les mains. On a long-temps disputé, & il n'est pas encore décidé à quelle sorte on doit donner la préférence. Le poivre blanc a l'avantage de ne pouvoir être fait que des plus beaux & des meilleurs grains, pris dans la plus parfaite maturité ; mais d'un autre côté on objecte qu'il doit perdre beaucoup de sa force, en macerant dans l'eau le temps convenable pour le dépouiller, & que la peau extérieure qu'il perd par ce procédé, a une saveur particulière différente de celle du grain, & qui, quoique moins piquante, est plus aromatique. Le poivre blanc

Poivre blanc.

Digitized by Google

coûte à la Compagnie environ le triple du noir, parce qu'elle a voulu engager les Planteurs à ceſſer de le vendre ailleurs, comme ils avoient fait juſqu'alors ; mais ayant été vendu en Europe, il y a quelques années au même prix, & une année, je crois, à un prix inférieur, on envoya des ordres pour qu'il n'en fût plus fait qu'une petite quantité.

Saiſons du poivre.

La ſaiſon du poivre, auſſi bien que celle de beaucoup d'autres fruits à Sumatra, eſt ſujete à de grandes variations, occaſionnées peut-être par l'irrégularité des mouſſons, qui n'y ſont pas auſſi ſtrictement périodiques, que dans la partie occidentale de l'Inde. Généralement parlant néanmoins le poivrier donne deux récoltes par an ; l'une appelée la grande récolte, *poopool augoong*, vers le mois de Septembre, & l'autre, la petite ou la demi-récolte, *booa lello*, vers le mois de Mars. Quelquefois dans des diſtricts particuliers, les Planteurs ſont occupés toute l'année à le recueillir en petites quantités, la fleur & le fruit mûr paroiſſant enſemble ſur le même pied, tandis que dans d'autres, le produit eſt cette année borné à une ſeule récolte. Dans la réſidence de Laye, la principale récolte, en 1766, fut faite entre les mois de Février & de Mai ; en 1767 & 1768, vers Septembre & Octobre ; en 1778, entre Juin & Août, & pendant les quatre années ſuivantes, elle s'eſt faite

fait rarement plus tard que Novembre & Décembre. Les longues sécheresses qui règnent quelquefois, arrêtent la végétation des poivriers, & retardent la récolte. C'est ce qu'on éprouva surtout en 1775, où pendant près de huit mois, à peine il tomba quelques ondées pour humecter la terre. Les poivriers furent dépouillés de leur feuillage; plusieurs jardins périrent, & l'on s'attendoit à une destruction générale. Mais cette calamité apparente fut suivie d'une circonstance imprévue, quoiqu'analogue aux opérations ordinaires de la Nature dans ce climat. Quand les Naturels veulent forcer un arbre qui est en retard, à produire du fruit, ils le dépouillent de ses feuilles; & par ce moyen les sucs nourriciers sont réservés uniquement pour cet important usage, & les fleurs se montrent bien-tôt en abondance. Un pareil effet eut lieu alors dans les jardins de poivre, par les suites de la sécheresse. Les poivriers, aussi-tôt que les pluies commencèrent à tomber, poussèrent des fleurs avec une profusion inconnue jusqu'alors; les vieux jardins qui avoient été stériles pendant deux ou trois ans, commencèrent à porter; & en conséquence la récolte de 1776 & de 1777 surpassa de beaucoup celle de plusieurs années précédentes.

C'est ordinairement par eau qu'on transporte le poivre à la côte, sur des radeaux, *rackee*,

composés de troncs d'arbres ; mais plus communément de grands bambous, avec une espèce de plateforme du même bois fendu, pour y tenir le poivre à sec. On les gouverne, dans les rivières les plus rapides, par le moyen d'un gouvernail, ou plutôt d'une espèce de large rame, fixée dans un croc, à chaque extrêmité du radeau. Ceux qui gouvernent sont obligés de faire tous leurs efforts, sur-tout dans les endroits où il y a des chutes d'eau considérables, & où les rivières font des coudes. Mais l'effet des rames est si grand, qu'ils peuvent mettre le radeau au travers de la rivière, quand ils les font agir en même temps aux deux extrêmités. Cependant malgré leur grande dextérité & leur prudence à saisir le canal, ils rencontrent souvent des obstacles formés par de grands arbres ou des rochers, qui, par la violence du courant, renversent & quelquefois mettent en pièces leur radeau.

C'est une opinion généralement adoptée, que le poivre n'éprouve aucun dommage par son immersion dans l'eau de mer ; accident qu'éprouve à-peu-près la quatrième partie de celui qu'on embarque sur la côte. Le ressac, à travers lequel on le transporte dans des bateaux découverts, appelés *sampans lonchore*, rend cet accident inévitable. Ces bateaux qui portent un ou deux tonneaux, étant hâlés sur le rivage & chargés,

Digitized by Google

ſont enſuite pouſſés dans la mer, avec un petit nombre d'hommes dedans, par pluſieurs hommes raſſemblés pour cela, qui ſaiſiſſent pour les lancer le moment de calme, ou l'intervalle d'une lame à l'autre. Un *tombongon*, ou bâtiment du pays, qui peut contenir de dix à vingt tonneaux, eſt à l'ancre, hors de l'embouchure de la rivière, pour recevoir la charge des *ſampans*. En pluſieurs endroits, où les *qualloes*, c'eſt-à-dire, les embouchures des rivières ſont un peu praticables, les *tombongons* viennent recevoir le poivre ſur la barre même; mais cette opération ne peut ſe faire ſans de grands riſques, à cauſe du peu de profondeur de l'eau, & de la violence du reſſac. C'eſt ainſi que le poivre eſt tranſporté, ſoit dans les Magaſins de la Préſidence, ſoit ſur les vaiſſeaux Européens qui y ſont mouillés pour le recevoir.

Parmi les marchandiſes de l'île, le camphre mérite une attention particulière. Camphre.

Le camphre que nous appelons camphre natif, & les Malais *capoor barroos*, eſt une production pour laquelle Sumatra, ainſi que Borneo, ont été de tout temps célèbres. Les Arabes ont connu de bonne heure ſes vertus. Les Chimiſtes ne ſont point d'accord ſur ſa nature & ſes propriétés; il paroît même que juſqu'à ce jour il n'eſt que très-imparfaitement connu. Je ne déciderai point ſi

c'eſt une réſine ou non; quoique la propriété qu'il a d'être ſoluble dans les eſprits & non dans l'eau, ſemble devoir le faire ranger dans cette claſſe: je ne chercherai pas non plus à déterminer ſi ſes qualités, comme médicament, ſont chaudes ou froides. Je ne me propoſe que d'en rapporter ce que j'ai pu obſerver par moi-même, laiſſant à d'autres le ſoin de ſpéculer ſur ſes uſages.

L'arbre qui produit le camphre ne ſe trouve que dans les parties ſeptentrionales de l'île, où il croît ſans culture dans les bois qui ſont près des côtes; il égale en hauteur & en groſſeur les plus grands arbres de bois de charpente, ayant ſouvent plus de quinze pieds de circonférence. La feuille eſt petite, en ovale preſque rond, & terminée par une longue queue; ſes fibres ſont toutes parallèles & preſque droites. Le bois eſt très-eſtimé pour les charpentes, étant facile à travailler, droit, durable, & point ſujet à être rongé par les inſectes, principalement par le *coombang*, eſpèce d'abeille, à laquelle on donne le nom de *charpentiere*, par la faculté qu'elle a de percer le bois pour y faire ſon nid.

Le camphre étant d'une nature sèche, ne découle point de l'arbre, & ne ſe montre jamais à l'extérieur. Les Naturels, par une longue expérience, connoiſſent ſi l'arbre en contient, en le frappant avec un bâton. Dans ce cas, ils l'abat-

tent, le fendent en petites pièces avec des coins, & retirent le camphre des interſtices ſous la forme d'une cryſtalliſation. Quelques-uns ont prétendu qu'il n'y a que les vieux arbres qui fourniſſent cette ſubſtance, & que dans les jeunes elle eſt ſous la forme de fluide, qu'on appelle alors *meenia capoor*, ou huile de camphre; mais je puis aſſurer avec certitude que c'eſt une erreur. La même eſpèce d'arbre qui fournit le camphre fluide, ne fournit pas également cette ſubſtance sèche, tranſparente & concrète. Ce ſont deux eſpèces différentes, que les Naturels diſtinguent ſoigneuſement. Pluſieurs de ces arbres néanmoins ne donnent ni l'un ni l'autre.

Le camphre natif s'achète ſur les lieux, au prix de ſix piaſtres d'Eſpagne la livre, ou huit piaſtres le *catty*, la meilleure qualité, & il ſe vend dans les marchés de la Chine environ douze à quinze cens piaſtres le *pecul*, qui eſt de cent cattys, ou cent trente-trois livres & un tiers. Les Commerçans diſtinguent ordinairement trois ſortes de camphre, ſous le nom de tête, ventre & pied, ſelon ſon degré de pureté & de blancheur, qui dépendent du plus ou moins d'attention qu'on a d'en ſéparer les particules de bois, & autres matières hétérogènes, qui s'y mêlent en le recueillant, après qu'on a fendu le bois. Quelques-uns ajoutent une quatrième ſorte, d'une beauté

Digitized by Google

extraordinaire, dont quelques livres seulement sont exportées annuellement à Canton, où on les vend deux mille piastres le pecul (1).

Les Chinois préparent, dit-on, une substance factice qui ressemble au camphre natif, & qui a les mêmes vertus, par le mêlange de certains ingrédiens avec une petite quantité de camphre; & ils les vendent trente à quarante piastres le pecul aux Hollandois, qui ensuite le rafinent & le mettent dans l'état que nous le voyons dans nos boutiques, où on le vend huit schellings la livre. Il paroît surprenant qu'une substance puisse être ainsi falcifiée, & cependant avoir la ressemblance & les qualités de celle qu'elle représente, au point que les marchands puissent la revendre à cinquante pour cent de bénéfice. Mais j'ai appris d'un homme instruit, qui a longtemps résidé dans la Chine, que le camphre Chinois, ou, plus exactement, Japonois, n'est pas une substance factice, mais le véritable produit d'un arbre qui vient en abondance dans le Japon, différent de celui de Sumatra, & bien

(1) Voyez les prix courans des marchés de la Chine dans le *New and complete Guide to the Eſt-India Trade*. Beaulieu acheta du camphre à Sumatra en 1622, à quinze piastres d'Espagne les 28 onces; c'est à-peu-près le prix actuel.

Digitized by Google

connu de nos Botaniſtes ſous le nom de *laurus camphora* (1) : que les Chinois ne mêlent jamais le natif, ainſi que nous l'appellons, avec celui du Japon, mais achetent le premier pour leur propre uſage, au prix exorbitant rapporté ci-deſſus, d'après une idée, ſuperſtitieuſe ſans doute, de ſon efficacité, & exportent le dernier comme un objet qu'ils n'eſtiment aucunement. C'eſt ainſi que nous achetons leur thé à haut prix, tandis que nous négligeons des plantes de notre propre ſol qui poſſèdent peut-être les mêmes vertus. On ſait que le camphre appelé factice s'évapore juſqu'à la dernière parcelle, & que dans toutes les périodes de ſon évaporation, il conſerve toute ſa force; propriétés qui ne ſemblent pas annoncer une ſubſtance factice ou compoſée. Kemfer, dit qu'on le tire de la *décoction* du bois & des racines de l'arbre, coupées en petits morceaux. Le camphre natif, quoiqu'il doive ſans doute être ſujet à quelque diminution, à cauſe de ſa volatilité, ne paroît pas beaucoup perdre en quantité en le gardant long-temps, comme je l'ai éprouvé moi-même. Ce que j'avois de camphre Chinois ou factice eſt évaporé depuis long-temps.

(1) On peut voir les feuilles du Camphrier du Japon, & de celui de Sumatra ou de Borneo, dans *Valentini Hiſtoria Simplicium*, p. 488. Plan. c. 7.

Digitized by Google

Je ne sais point quel avantage on donne, dans la matière médicale, au *capoor barroos*, ou camphre natif, sur ce dernier quant à l'efficacité; il est peut-être considérable, quoique certainement il ne soit point dans la proportion de cinquante à un. Mais il est probable qu'on n'en a pas encore fait des essais suffisans, parce qu'on en porte rarement en Europe, & seulement comme objet de curiosité.

L'huile de camphre, dont j'ai parlé ci-dessus, est un excellent remède domestique, & fort employé par les Sumatranois dans les entorses, les enflures & les inflammations, ses particules entrant facilement dans les pores, à cause de leur extrême subtilité. Elle n'est point manufacturée, n'éprouve aucune préparation, & quoiqu'on lui donne le nom d'huile, c'est plutôt une résine liquide & volatile, qui distille d'une espèce de camphrier, & sans aucune qualité oléagineuse. Voici la manière de la tirer. On fait une incision transversale à l'arbre, de quelques pouces de profondeur; on coupe en biaisant de haut en bas jusques à l'incision, de manière à former une superficie unie horizontale, sur laquelle on fait un creux capable de contenir environ une quarte. On met dans ce creux un morceau de roseau allumé, qui en dix minutes, agissant comme un stimulant, attire le fluide. Dans l'es-

Digitized by Google

pace d'une nuit, la liqueur remplit le creux, qu'on vuide alors, & l'arbre continue d'en fournir, quoiqu'en moindre quantité, pendant trois nuits ſucceſſives, après leſquelles il faut de nouveau employer le feu ; mais cette opération répétée quelquefois ſuffit pour l'épuiſer. On tire d'un autre arbre, par la même méthode, une autre huile aſſez ſemblable à celle de camphre, appelée *meenia cayoo*, dont on frotte le bois expoſé à l'air, pour le conſerver ; bouillie avec le *dammar* (térébenthine) on s'en ſert encore pour enduire les navires.

Benjoin.

Le benjoin, *caminyan* qu'on dit être une gomme, quoique ſa ſolubilité dans les eſprits, ſemble le ranger parmi les réſines, eſt le produit d'un arbre, qui vient abondamment dans les parties ſeptentrionales de l'île, ſur-tout dans le pays de *Batta*, & dont on trouve quelques-uns, mais en petit nombre, dans les parties méridionales, où, à cauſe de ſon infériorité, ou peut-être de l'inhabilité de ceux qui le recueillent, le peu qu'on en trouve eſt noir & point eſtimé. L'arbre ne s'élève pas fort haut, & ne ſert jamais pour la charpente. Les ſemences ſont rondes, brunes, & de la groſſeur environ d'un pois. Les feuilles ſont rudes, ridées, entortillées au ſommet, & d'une odeur très-forte, approchant de celle de la térébenthine, & plus que la gomme même. En quelques

Digitized by Google

endroits, près des côtes, les Naturels cultivent de grandes plantations de cet arbre, parce que ſa prompte végétation leur promet de retirer le fruit de leur travail, ce qu'ils ne pourroient eſpérer du camphrier; & je ne crois pas qu'aucun d'eux ſoit aſſez prévoyant pour ſonger à l'avantage de ſa poſtérité. Les ſemences ou noix ſont ſemées dans les champs de riz, & n'exigent d'autre culture à meſure qu'elles pouſſent, que d'arracher les mauvaiſes herbes qui croiſſent autour. Lorſque le tronc a acquis ſix à huit pouces de diamètre, on y fait des inciſions ſur l'écorce, d'où découle la gomme, qu'on enlève ſoigneuſement avec un couteau. La gomme la plus pure, qui découle la première, eſt blanche, molle & odorante, & on l'appelle benjoin tête, conformément à la diſtinction ordinaire des drogues par leurs qualités, uſitée dans l'Inde. Les ſortes inférieures, qui, dans cette diſtillation naturelle, ſont plus ou moins mêlées avec les rognures, & peut-être avec d'autres ſucs de l'arbre, ſont moins blanches & plus dures, & ſur-tout le pied, c'eſt-à-dire, la troiſième qualité, ou le plus mauvais, qui eſt fort impur. L'arbre ne ſupporte guère au-delà de dix à douze ans ces inciſions répétées. Le benjoin tête eſt ſubdiviſé en tête d'Europe & tête d'Inde, dont le premier eſt ſupérieur au ſecond, & le ſeul qui ſoit envoyé aux marchés Européens; l'autre, avec la

Digitized by Google

plus grande partie de celui dit ventre, eſt exporté en Arabie, dans le golpho Perſique, & dans quelques lieux de l'Inde, où on le brûle, comme dans les îles Malaiſes, pour parfumer les maiſons, chaſſer les inſectes incommodes, & prévenir les pernicieux effets de l'air impur, ou des exhalaiſons malfaiſantes. On le tranſporte des lieux où on le recueille en *tompangs*, ou grands gâteaux couverts de nattes. Pour pouvoir mettre en caiſſe ceux des qualités inférieures, il faut les ramollir avec de l'eau bouillante : quant au benjoin tête, on le rompt en morceaux, & on l'expoſe au ſoleil, qui ſuffit pour le ramollir. La plus grande partie de celui qu'on tranſporte en Angleterre, eſt exportée enſuite delà dans les pays Catholiques, où on le brûle comme encens dans les Egliſes. Le reſte eſt employé principalement dans la médecine, étant regardé comme un excellent expectorant & ſtiptique, & fait la baſe de ce baume ſi eſtimé, connu ſous le nom de Turlington, dont les ſalutaires effets, ſur-tout pour les plaies recentes & autres, eſt bien connu des Etrangers qui ne peuvent recevoir du ſoulagement de la Faculté, & dont je puis donner moi-même le témoignage le plus avantageux. On l'emploie encore, ſi je ne me trompe, dans la compoſition de notre emplâtre aglutinatif. Il y a lieu de regretter que ſes vertus n'aient pas

Digitized by Google

encore été ſoigneuſement examinées ; car il eſt fort à préſumer qu'il poſſède des qualités auſſi grandes & auſſi ſalutaires qu'aucune autre production végétale employée dans la Matière Médicale. Je ne doute point que quelque Médecin habile, aidé du ſecours de la Chimie, n'élève un jour le benjoin, ainſi que le camphre, qui a été beaucoup trop, quoique moins négligé, au degré d'eſtime qu'ils ſemblent mériter. Il y a deux autres eſpèces de benjoin ; l'un qu'on appelle parfumé, *doolang*, à cauſe de l'odeur particulière qu'il exhale ; l'autre eſt une eſpèce ſauvage, *roxemalla*, de peu de valeur, & qui n'eſt point regardé comme objet de commerce.

Le caſſia, *cooleet manees*. C'eſt une eſpèce de cannellée groſſière, très-connue en Europe, qui vient principalement, ainſi que le camphre & le benjoin, dans la partie ſeptentrionale de l'île ; mais avec cette différence que ces deux derniers croiſſent ſeulement près de la côte, tandis que le caſſia vient dans la partie centrale. C'eſt ſurtout dans les diſtricts de l'intérieur de *Tappanooly*, qu'il eſt plus abondant, mais on en trouve auſſi dans celui de *Mooſee*, où la rivière *Palembang* prend naiſſance. Les feuilles ſont longues de quatre pouces environ, plus étroites & plus pointues que celles du laurier, à la famille duquel il appartient ; d'un verd foncé, liſſes &

Digitized by Google

leurs bords entiers. Les principales fibres naiſſent du pétiole. Les jeunes feuilles ſont pour la plupart rougeâtres. Les fleurs croiſſent par paquets de ſix ſur un péduncule grêle, qui s'élève de la baſe de la feuille. Elles ſont monopétales, petites, blanches, découpées en ſix parties: ſix étamines: un ſtyle: un germe qui ſe partage en trois ſegmens, & ſemblable à une coupe. L'arbre s'élève à la hauteur de cinquante à ſoixante pieds, avec des branches horizontales, preſque à fleur de terre. La racine contient, dit-on, beaucoup de camphre, qu'on pourroit obtenir en la faiſant bouillir, ou par d'autres procédés inconnus à Sumatra. Le caſſia vient ſans culture. L'écorce, qui eſt la partie en uſage, ſe prend ordinairement des arbres qui ont un pied ou dix-huit pouces de diamètre; parce qu'on aſſure que, quand ils n'ont pas encore atteint cette épaiſſeur, elle eſt ſi mince, qu'elle perd bientôt toutes ſes qualités. La différence de ſol & de ſituation influe conſidérablement ſur la bonté de l'écorce. Les arbres qui croiſſent dans un terrain élevé & pierreux ont des branches rouges, & leur écorce eſt ſupérieure à celle des arbres qui viennent ſur un ſol humide & argilleux, dont les branches ſont vertes. Un homme très-inſtruit m'a aſſuré que le caſſia de Sumatra eſt le même arbre qui fournit la vraie canelle, & que la différence apparente des deux

Digitized by Google

écorces, ne vient que du plus ou moins de soin qu'on apporte en les recueillant. Peut-être devroit-on préférer les plus jeunes branches & les plus tendres; peut-être aussi devroit-on observer plus soigneusement l'âge de l'arbre & la saison la plus favorable. Il est d'ailleurs démontré, comme je l'ai appris depuis peu, que la substance mucilagineuse qui adhère à l'intérieur de l'écorce fraîchement enlevée, nuit, quand on ne l'ôte pas soigneusement, au parfum du cassia, & le rend inférieur à cet égard à la canneile. Je sais que des Marchands Hollandois en ont acheté dans nos Marchés de l'Inde, où on le vend quelquefois à très-bas prix, & l'ont importé en Espagne, où ils l'ont vendu comme de la cannelle, embalé dans des caisses qu'ils avoient emportées de Ceylan, pleines de ce dernier article.

Rattan. Le rattan, *rotan* (espèce de roseau très-dur), fournit annuellement plusieurs cargaisons considérables; il vient surtout de la partie Orientale de l'île, où les Hollandois l'achètent pour l'envoyer en Europe, & les Marchands du Pays, pour les parties Occidentales de l'Inde. On trouve aussi dans les ports du détroit de *Malacca* diverses espèces de cannes.

Coton. Dans presque toutes les parties de l'île on cultive deux espèces de coton, l'annuel, *gossypium herbaceum*, & le coton arbrisseau, *gossy-*

Digitized by Google

pium arboreum. Le coton fourni par l'une & l'autre eſpèce, paroît être d'une excellente qualité, & pourroit, avec des encouragemens, être recueilli en aſſez grande quantité ; mais les Naturels n'en cultivent qu'autant qu'il leur en faut pour leurs propres manufactures. Le coton de ſoie, *bombax ceiba*, ſe trouve auſſi dans tous les Villages. C'eſt une des plus belles productions que la Nature offre à l'induſtrie de l'homme. Il eſt fort ſupérieur à la ſoie pour la fineſſe, le luſtre & la ſoupleſſe ; mais comme le duvet eſt très-court, & le fil caſſant, on ne croit pas qu'il ſoit propre au devidoir & au métier, & l'on ne s'en ſert que pour remplir des oreillers & des matelas. Peut-être qu'il n'a pas ſubi encore toutes les épreuves ſuffiſantes dans les mains de nos habiles Artiſtes, & que nous le pourrons voir un jour employé plus utilement. Il eſt renfermé dans une capſule longue de quatre à ſix pouces, qui s'ouvre quand il eſt mûr. Les ſemences reſſemblent entièrement au poivre noir, mais n'ont aucun goût. L'arbre eſt remarquable par ſes branches très-droites & horiſontales, qui ſont toujours par trois, & forment des angles égaux, à la même hauteur ; les rameaux ſont également droits ; & les branches obſervent dans leurs diverſes gradations la même régularité juſqu'au ſommet. Quelques Voya-

Digitized by Google

geurs lui ont donné le nom d'Arbre à parasol; mais cette espèce de table appelée guéridon en offre une représentation bien plus juste.

Betel. Le *penang* ou bétel est un article considérable de trafic; on l'exporte principalement d'Acheen à la Côte de Coromandel ou Telinga.

Café. On plante par-tout le cafeyer, mais le fruit qui en est produit n'est pas d'une excellente qualité, ce qui probablement ne doit être attribué qu'à la mauvaise culture. Les plants sont trop près l'un de l'autre, & si ombragés par d'autres arbres, que le soleil ne peut jamais pénétrer jusqu'au fruit; c'est pourquoi les sucs ne sont pas bien élaborés, & le fruit qui est assez gros, n'acquiert pas la saveur convenable. Ajouter à cela que le fruit est cueilli lorsqu'il est encore rouge, c'est-à-dire, avant qu'il soit parvenu au vrai point de maturité auquel les Arabes le laissent toujours venir, regardant cela comme essentiel à la bonté du café. Comme l'arbre est de la même espèce que celui qu'on cultive en Arabie, il n'est pas douteux qu'avec les soins convenables, on ne pût lui faire porter un café égal, ou peut-être supérieur, à celui qu'on importe des Indes Occidentales, quoique probablement il ne pût jamais atteindre à la perfection du café de Moka, à cause des pluies abondantes qui tombent à Sumatra.

Le

Le *dammar* eſt une eſpèce de térébenthine, employée aux mêmes uſages que cette réſine & la poix. Elle eſt exportée en grande quantité au Bengale & ailleurs. Elle tranſude, ou plutôt découle ſpontanément des arbres en ſi grande abondance, qu'il n'eſt nul beſoin de faire des inciſions. Les Naturels la ramaſſent ſur la terre où elle tombe, ou ſur les bords des baies & des rivières où elle eſt apportée par les eaux. Elle pend par gros morceaux aux branches de l'arbre qui la produit ; là, s'endurciſſant par le contact de l'air, elle devient fragile, & eſt détachée par le premier vent un peu fort. Quand il y en a une certaine quantité tombée des arbres dans un lieu, on croiroit voir un rocher, & c'eſt de-là, ou plus probablement de ſa dureté, qu'on lui a donné le nom de dammar *battoo*. Il y en a une autre eſpèce appelée dammar *cruyen*, produite par un arbre du même nom, qui croît dans le Lampoon, & dont le bois eſt blanc & poreux. Elle diffère de la première eſpèce, en ce qu'elle eſt liſſe & blanchâtre, reſſemblant un peu à la potée, dont elle a la conſiſtance. Elle eſt fort eſtimée comme brai pour enduire le corps des vaiſſeaux : pour cela on la mêle avec un peu de l'autre eſpèce, qui lui donne plus de fermeté, & dont elle corrige la fragilité. Les Naturels ne la font point bouillir ; mais ils Térébenthine.

la pétriſſent ou la frottent entre leurs mains ; pratique qui doit ſans doute ſon origine à leur indolence, à moins que l'expérience ne leur ait appris qu'en la faiſant bouillir ſans huile, elle durcit. Pour l'avoir, on fait une inciſion à l'arbre.

Gomme. Il y a une gomme produite abondamment par un arbre appelée *paty*, laquelle reſſemble beaucoup à la gomme arabique, & comme l'une & l'autre ſont le produit d'un arbre appartenant au même genre, il eſt vraiſemblable que celle-ci peut ſervir aux mêmes uſages que la gomme arabique. Il y a une autre eſpèce de gomme que j'ai vue en petite quantité, appelée *ampallou* ; je crois que c'eſt la gomme *laque*, à laquelle elle reſſemble pour la dureté & la couleur.

Bois. Les forêts renferment une grande variété de bois excellens, qui, quoiqu'ils ne ſoient pas regardés par les Naturels comme objets de commerce, ſont cependant employés comme tels dans d'autres Pays, & pourroient devenir un article très-avantageux, ſi on s'en occupoit ſérieuſement. L'arbre d'ébène, *jooar*, y eſt dans la plus grande abondance, ainſi que le *cayoo gaddees*, arbre qui a le parfum, les qualités & les vertus du ſaſſafras, mais reſſemble plus à l'orme qu'au ſapin, qu'on dit reſſembler au ſaſſafras de l'Amérique Méridionale : il ſert en

Ébène.

Digitized by Google

médecine comme adouciſſant. Le pin, *ſpruce*, que le Capitaine Cook dit avoir trouvé dans pluſieurs îles de la Mer du Sud, & ſur-tout dans celle qu'il a nommée l'île des Pins, paroît d'après la deſcription & la figure, être le même que l'*arow* de Sumatra, que nous avons appelé pin bâtard, ſans égard à ſon identité probable avec le *ſpruce*. J'ai déjà obſervé ci-deſſus, que cet arbre ſe plaît dans un ſol bas & ſablonneux, & qu'il eſt toujours le premier à croître ſur le terrain abandonné par la mer : j'ignore de quelle manière il ſe propage, ſinon par les pommes qui, tombant de l'arbre, flottent ſur les eaux, & ſont pouſſées ſur le rivage par la marée. Sur la côte occidentale de Sumatra, on ne rencontre point d'*arow* au Sud d'Allaſſ, excepté près de la baie Siggin, où la rivière prend le nom de *Wye arow*. Le bois de ſandal, *chendana*, ainſi que le fameux bois d'aigle ou d'aloës, *garoo*, ſont auſſi des productions de cette île, & ont été fort vantés par les Voyageurs anciens ; mais je penſe qu'ils ont beaucoup perdu de leur réputation dans ces derniers temps, ainſi que les différentes eſpèces de bézoard, tirées de divers animaux, qu'on laiſſe maintenant mourir en paix. Il y a d'excellent bois pour la conſtruction des vaiſſeaux, & quelques eſpèces qui réſiſtent aux vers ; mais le peu de profondeur des riviè-

Pins.

Sandal.

Bois d'aigle ou d'aloës.

res, & le danger du reſſac, empêcheront toujours qu'on l'emploie à cet important uſage. Le
Teak. Teak, *jattee*, l'honneur des forêts orientales, quoiqu'il croiſſe en quantité au Nord & au Sud de l'île, au Pégu & à Java, eſt cependant rare dans nos établiſſemens, excepté dans les lieux où l'on en a récemment planté (1). Ce bois eſt à pluſieurs égards préférable au chêne, étant plus facile à travailler, & auſſi bon au moins pour la durée ; car des vaiſſeaux conſtruits à Bombay avec ce bois, naviguent depuis ſi longtemps, que perſonne ne peut ſe ſouvenir de les avoir vu lancer à l'eau. L'arbre eſt grand ; les feuilles larges & longues, & rendent quand on
Machineel. les preſſe un ſuc rouge. Le *rangee* ou manchineel, fort connu dans les Indes Occidentales, s'y trouve auſſi, & il eſt très-utile par la propriété qu'il a de réſiſter aux ravages des termès
Bois de fer. ou fourmis blanches. Le bois de fer, *cayoo*

(1) M. Jean Mardden, lorſqu'il étoit réſident à Laye, en 1776, ſema quelques ſemences de teak, & en diſtribua une certaine quantité parmi les Habitans du diſtrict ; les ſiennes ont pouſſé parfaitement bien, comme ſi elles avoient été dans leur ſol naturel. M. Robert Hay en a une plantation près de Bencoolen ; mais la ſituation ne paroiſſoit point favorable. Au Pégu on l'appelle *tecam*, d'où eſt venu le nom de *teak*.

Digitized by Google

tray, eſt propre à divers uſages, à cauſe de ſon extrême dureté. Le *maranti*, *le maracooly* & le *murbow*, ſont fort eſtimés pour la charpente. Le *camooning* eſt un très-bel arbre, dont les feuilles reſſemblent à celles du myrthe à larges feuilles ; la fleur eſt blanche. Le bois qui eſt légèrement coloré, ſerré & agréablement veiné, prend un très-beau poli, & ſert pour les gaînes des *cris* ou poignards. Il y en a une autre eſpèce à grains rouges, inférieure à celle-ci. Le *longſanni* a auſſi un fort beau grain, & on l'emploie dans les ouvrages de tabletterie & de menuiſerie.

Ce n'eſt là qu'une énumération très-imparfaite des tréſors que renferment les forêts, qui ſemblent poſſéder un fonds inépuiſable ; mais il faut avouer que le plus grand nombre d'eſpèces de bois, à cauſe de leur nature poreuſe, & de leur peu de durée, ne ſont pas de grande valeur, & ſont ſouvent vermoulues avant de pouvoir être travaillées. Je ne puis m'empêcher, avant que de finir cet article, de parler d'un arbre, qui, quoiqu'il ne ſoit point particulier à l'île, & qu'il ne ſoit d'aucun uſage, mérite néanmoins par ſon extrême ſingularité une place dans cette Hiſtoire. C'eſt celui que les Anglois dans la partie Occidentale de l'Inde, appellent *arbre banyan*, les Portugais *arbor de raiis*, & les Ma-

lais *jawee jawee*. Il a la propriété peu commune de pouſſer des racines ou filets de certaines parties de ſes groſſes branches, leſquels s'enfonçant dans la terre, deviennent de nouveaux troncs qui jettent à leur tour des branches & des filets, tellement que la circonférence d'un de ces arbres qu'on a meſuré, avoit plus de mille pieds, & offroit, à ce qu'on aſſure, un abri à une troupe de cavalerie (1). Lorſque ces filets qui ſemblent des cordes attachées aux branches, rencontrent quelqu'obſtacle dans leur deſcente, elles prennent la forme du corps qui leur réſiſte, & occaſionnent par-là pluſieurs métamorphoſes curieuſes. Je me ſouviens d'en avoir vu qui repréſentoient parfaitement l'ouverture d'une porte, long-temps après que les montans & la pièce de travers primitifs étoient tombés en pourriture,

(1) Voici les dimenſions d'un arbre Banyan ou Burr, près de Manjee, à vingt milles à l'oueſt de Patna dans le Bengale. Diamètre, 363 à 375 pieds. Circonférence de l'ombre à midi, 1116 pieds. Circonférence de divers troncs, au nombre de cinquante à ſoixante, 921 pieds. Un Faquir avoit établi ſa demeure ſous cet arbre, où il paſſa vingt-cinq ans nud; mais il n'y reſtoit point toute l'année: car ſon vœu l'obligeoit de ſe tenir dans les eaux du Gange juſqu'au cou, pendant les quatre mois d'hiver.

Digitized by Google

& avoient disparu ; & l'on m'a parlé d'un grand puits de briques revêtu intérieurement par de pareils filets, qui offrent l'image d'un arbre renversé, dont les branches tendroient vers le centre, au lieu d'en partir. Il n'est pas moins bizarre & fantasque dans le choix des lieux, qu'extraordinaire dans sa manière de croître. Il semble naître spontanément à côté des murs ou sur le faîte des maisons. J'en ai même vu croître de la superficie unie d'un pilier de bois, tourné & peint, comme si les sucs nourriciers de ce bois travaillé avoient repris leur circulation, & recommencé tout de nouveau à pousser des feuilles. Je l'ai vu venir dans le creux d'un arbre d'un genre très-différent, lequel néanmoins conservoit son feuillage, & dont les branches entouroient celles du *jawee jawee*, tandis que son tronc délabré enveloppoit la tige de celui-ci, comme on pouvoit le voir par les ouvertures. Cette singulière végétation m'avoit tant frappé, que je suis souvent retourné sur les lieux pour la contempler. Il n'est pas facile d'expliquer comment les semences qui le produisent, croissent d'une manière qui paroît si contraire à la Nature. Quelques-uns ont imaginé que les graines sont portées dans ces lieux par le vent ; d'autres, avec plus d'apparence de vérité, par les oiseaux, qui, en nétoyant leur bec, y laissent

Digitized by Google

tomber les semences enduites d'une matière visqueuse, par le moyen de laquelle elles s'attachent facilement aux corps qu'elles rencontrent. Comme qu'il en soit, le *jawee jawee*, sans terre & sans eau, puisant dans l'atmosphère seule son principe végétatif, devient très-nuisible dans son accroissement aux bâtimens contre lesquels il vient. Ses filets ou racines fibreuses, qui d'abord sont extrêmement déliées, pénètrent le mortier ordinaire, & surmontant, à mesure qu'elles croissent, la résistance la plus puissante, elles fendent, avec la force d'un coin, les ouvrages de brique les plus épais. Lorsqu'elles ne peuvent s'insinuer dans le mur, à cause de son extrême dureté, elles s'étendent à l'extérieur, & fort au loin, quelques-unes étant à l'égard de la tige dans la proportion de huit à un, quand l'arbre est jeune. J'en ai mesuré dont les filets avoient soixante pouces, tandis que la tige, à l'extrémité de la feuille, qui en formoit la troisième partie, n'avoit que huit pouces. J'en ai vu aussi un qui élevoit ses branches à la hauteur de deux cens pieds, & dont les racines, si nous pouvons ainsi les appeler, occupoient au moins cent pieds, & offroient, par leur étroit entrelassement, l'apparence d'une colonne gotique. Il étoit auprès des plaines de *Crocup*; mais, ainsi que d'autres monumens d'antiquité, il a eu son terme, & il n'existe plus maintenant.

CHAPITRE VIII.

OR, étain, & autres métaux. Cire. Ivoire. Nids d'Oiseaux. Commerce d'importation.

OUTRE ces articles de commerce que fournit le règne végétal, Sumatra en produit plusieurs autres, parmi lesquels le principal est l'or. Ce beau métal se trouve particulièrement dans les parties centrales de l'île : rarement on en voit au sud de *Leemon* qui est une branche de la rivière *Jambee*, & au nord de *Nalaboo*, d'où *Acheen* le tire en grande partie. *Menangcabow* a toujours été regardé comme l'endroit le plus riche en or; c'est sans doute ce qui engagea les Hollandois à établir leur principale Factorerie à *Padang*, qui est dans son voisinage. Les Malais sont établis dans tous les districts où l'on recueille ce métal, ou aux environs; & autant que j'ai pu m'en assurer par mes recherches, ils sont les seuls qui le tirent du sein de la terre, & qui le ramassent, sur-tout à *Leemoon*, à *Batag assy* & *Pucallang Jamboo*, où l'on trouve de leurs Colonies. Les habitans originaires, qu'ils appellent du nom de *orang* Or.

Digitized by Google

dooſoon, ou hommes des villages, bornant leurs ſoins à cultiver les denrées néceſſaires à la vie, dont ils fourniſſent les Malais, qui ne s'occupent que du métal.

Manière de le tirer. Le ſable pris dans le lit des rivières leur en fournit la plus grande partie; & pour cela, ils le lavent & le nétoient bien, juſqu'à ce que le grain ſoit parfaitement pur & dégagé de tout corps étranger. Ils ouvrent ſouvent la terre des rives adjacentes, & détournant le cours des ruiſſeaux, qui dans l'intérieur du pays ſont de petits torrens, ils les font paſſer à travers le terrain nouvellement ouvert. Dans quelques endroits ils creuſent la terre pour y chercher l'or, mais ces excavations méritent à peine le nom de mines, parce qu'elles ne ſont jamais conſidérables. On dit qu'il y en a quelques-unes très-profondes; mais c'eſt probablement une exagération; car ne connoiſſant pas l'uſage du vindas & autres machines, ils ſont obligés de ſe tenir près de la ſurface. L'or ſe trouvant dans un état parfaitement métallique, ne ſubit d'autre procédé d'affinage, de purification, de ſéparation, que celui d'en ſéparer les particules de roche blanche ou de marbre qui y adhèrent quelquefois. Ils le briſent ſimplement, le lavent bien, & ils le vendent en maſſe ou en poudre, dans l'état qu'ils le trouvent. Quelques-unes de ces maſſes ou morceaux pèſent juſqu'à

Digitized by Google

ſix à ſept onces, ſans aucun mêlange; mais il s'en trouve ſouvent qui ſont mêlées avec une quantité de marbre, & comme ces morceaux ſont fort eſtimés des Européens, on les leur vend au poids le même prix que ſi c'étoit de l'or tout pur. Dans pluſieurs échantillons que j'en ai vus, on pouvoit dire que l'or renfermoit la roche, plutôt que la roche ne contenoit l'or.

Il paſſe immédiatement entre les mains des Européens. Les Malais qui s'adonnent à ce genre de travail, choiſiſſent les plus intelligens d'entr'eux, auxquels on donne le nom de *Soudaggar*, ou Commerçans, & leur confient tout ce qu'ils ont ramaſſé: ceux-ci le portent à *Jambee*, à *Palembang*, ou à la côte occidentale, & l'échangent pour de l'opium & de belles marchandiſes du Bengale & de Madras, avec leſquelles ils reviennent chargés dans leur pays. A Palembang & à Jambee, ils ont la commodité de la rivière, ſur laquelle ils peuvent faire partie du chemin pour retourner chez eux; mais cette route eſt longue & ennuyeuſe, parce qu'il faut remonter contre le courant. Dans les autres endroits, ils ſont obligés de porter ſur le dos leurs marchandiſes, dont le poids eſt communément de quatre-vingt livres, au milieu des bois, ſur des rivières, & à travers les montagnes. Ils voyagent toujours en troupes de cent & davantage; & ils ont ſouvent

occaſion de ſe battre, pour défendre leurs marchandiſes contre la rapacité des Nations plus pauvres, dans les diſtricts deſquelles ils ſont obligés de paſſer.

Prix. L'or tranſporté dans nos établiſſemens y eſt acheté au prix ſans doute conſidérable de trois livres cinq ſchellings ſterlings l'once, de ſorte qu'exporté en Europe il offre à peine quelque profit à celui qui l'a acheté de la première main; & ceux qui l'emploient comme remiſe, y perdent, à cauſe des droits de la Compagnie, & autres frais accidentels qu'il faut payer (1). On a trouvé ſurprenant que les Européens établis dans l'île, n'aient pas daigné exploiter à leur manière

Valeur des mines. les mines dont elle abonde; mais le calcul & l'expérience leur ont appris que cette entrepriſe ne peut pas être avantageuſe, attendu la cherté de la main-d'œuvre, & la néceſſité de tenir ſur pied des forces capables de protéger les mineurs, ſans parler de pluſieurs autres inconvéniens. Les Européens ne peuvent guère travailler dans ce climat, & les Naturels ſont incapables des opérations laborieuſes, qui ſeroient néceſſaires pour rendre l'entrepriſe profitable. Les Hollandois ont

(1) Beaulieu diſoit en 1622, que l'or s'achetoit à Acheen au prix de France; mais à trente-cinq pour cent de bénéfice, dans quelques autres parties de l'île.

Digitized by Google

fait bien des tentatives pour cela. Ils envoyèrent, il y a plusieurs années, un Minéralogiste Saxon pour exploiter une mine à *Silleda*; mais ils n'en tirèrent aucun profit; & dans ces derniers temps, ils avoient commencé d'exploiter une veine qui étoit près de leur établissement de *Padang*; mais ne trouvant pas le produit égal à la dépense, leur Compagnie la fit donner à ferme; depuis elle est tombée, en peu d'années, en un tel discrédit, qu'on l'a vendue enfin à l'enchère pour deux piastres d'Espagne de rente annuelle (1). Tout l'or qu'on tire des ports de la côte occidentale de Sumatra peut être évalué à environ dix mille onces par an, dont Padang seul fournissoit, avant qu'il fût pris par les Anglois, la troisième partie au moins (2). Je ne puis déterminer

(1) La Compagnie Angloise ayant eu connoissance d'une mine découverte près du Fort Marlborough, ordonna de l'exploiter; mais on n'en a jamais rien tiré.

(2) Voici à ce sujet l'Extrait d'une Lettre de M. James Moore, Employé de la Compagnie, datée de Padang, en 1778. « Ils ont depuis peu ouvert une veine d'or dans la partie intérieure de Padang, dont le Gouverneur a reçu en une seule fois cent cinquante tials (environ deux cens onces). Il a fait lever la carte d'une partie du pays qui contient de l'or, dans laquelle sont marqués les différens lieux où on l'exploite; ainsi que la situation de vingt-un

Digitized by Google

la quantité qui paſſe par Palembang, & autres lieux de la partie orientale de l'île; mais je ne la crois pas inférieure.

Or inférieur. On trouve dans les mêmes lieux où l'on tire l'or dont je viens de parler, une autre or d'une qualité inférieure, appelé *mas moodo*, ou or jeune, qui ſe vend environ ving-cinq à trente pour cent moins cher. A en juger par ſa couleur pâle, il ſembleroit contenir un mêlange d'argent; mais il réſiſte à l'eau forte, avec qui il ne fait point efferveſcence. Les Indiens penſent que la différence vient d'une infériorité originelle & eſſentielle dans la qualité du métal; mais je ne crois pas que nos Chimiſtes admettent une diſparité de ce genre, & je penſe qu'ils

---

forts Malais qui ſont tous habités. Ces diſtricts ſont extrêmement peuplés, en comparaiſon des parties plus méridionales de l'île. Ils retirent & exportent annuellement à Batavia environ deux mille cinq cens tials d'or: jamais au-deſſus de trois mille tials, ni au-deſſous de deux mille »

Je ſais que la quantité d'or qu'on tire de Padang eſt beaucoup plus conſidérable; mais la mauvaiſe adminiſtration du dernier Gouverneur, appelé Palm, mit tout le Pays en combuſtion, & les Commerçans ont formé des liaiſons dans la partie orientale de l'île, où l'on a depuis tranſporté annuellement une grande partie de l'or.

Digitized by Google

ne trouveroient d'autre différence entre ces deux eſpèces d'or, que celle de l'aloi plus ou moins haut. Dans le *Lampoon*, on trouve de temps en temps un peu d'or, mais ſeulement de cette dernière eſpèce, c'eſt-à-dire du *mas moodo*.

Manière de nétoyer l'or.

Avant que de peſer l'or en poudre pour l'acheter, on le fait nétoyer de toutes les impuretés, & parties hétérogènes, ſoit naturelles, ſoit frauduleuſes, par un homme expert, qu'on appelle un *Pandi*, lequel s'en acquitte parfaitement bien, par la ſubtilité de ſa vue, qu'il doit à une longue expérience & à la pratique. Il ne s'eſt jamais trouvé d'Anglois, excepté un Monſieur Saul, qui ait pu acquérir ce talent. Le Pandi étend la poudre ſur une eſpèce de grand plat de bois, ſépare les particules hétérogènes, *lanchong*, & les met de côté, une par une, avec un inſtrument qu'il tient dans ſa main, fait de toile roulée en pointe. Si l'on peut compter ſur l'honêteté de ces purifieurs d'or, leur dextérité eſt preſque infaillible: pour s'aſſurer de la première, c'eſt l'ordinaire de mettre les parties hétérogènes dans l'eau forte, qui eſt la meilleure pierre de touche de leur exactitude. Dans les lieux où le trafic de l'or eſt conſidérable, ce métal eſt généralement employé comme monnoie courante: chacun porte avec ſoi ſa balance, & & on l'achète même au poids d'un ou deux

Digitized by Google

Poids de l'or. grains de *paddee*. On ſe ſert pour le peſer de divers autres grains, & particulièrement d'une petite eſpèce tachetée de noir que nous appelons poids d'Inde. Le poids le plus commun dans le commerce, eſt le *tial* ou *tael*, qui diffère néanmoins dans les parties ſeptentrionale & méridionale de l'île, étant à *Natal* d'une once & neuf grains, & à *Padang*, à *Bencoolen* & ailleurs, d'une once & un gros moins douze grains. A *Acheen*, le *Buncal* qui eſt d'une once trois gros un ſcrupule & vingt-un grains, eſt

Monnoies. le poids ordinaire. Les piaſtres d'Eſpagne ſont reçues par-tout, & dans les lieux où la poudre d'or n'eſt point en circulation, voici les monnoies qui ont cours preſque généralement: le *fooccoo*, monnoie imaginaire, qui vaut la quatrième partie d'une piaſtre; le *ooang* ou fanon, plus grand que celui de Madras, mais battu dans cette Ville, lequel vaut la vingt-quatrième partie d'une piaſtre; il y en a de deux ou trois eſpeces; enfin le *keppeng* ou monnoie de cuivre, dont il faut cent pour la piaſtre d'Eſpagne, qui eſt toujours évaluée dans les établiſſemens Anglois à cinq ſchellings ſterlings. Je ne ſache pas qu'aucune Puiſſance faſſe battre monnoie dans l'île; quoiqu'on diſe qu'on l'a fait autrefois à *Acheen* & à *Pedir*.

Etain. J'ai déjà parlé, au commencement de cet Ouvrage,

Ouvrage, de l'étain, *timar*; de cuivre, *tombago*, du fer, *beſſee*. L'étain eſt un article conſidérable de commerce, & on en exporte annuellement pluſieurs cargaiſons à la Chine; la plus grande partie en *tompangs* ou petits lingots, & quelquefois en lames. Les mines, qu'on dit être principalement à *Banca*, & avoir été découvertes accidentellement par l'incendie d'une maiſon en 1710, ſont exploitées par une Colonie de Chinois, ſous la direction des Hollandois à *Palembang*, qui tâchent d'en faire le commerce excluſivement; mais l'eſprit entreprenant des Marchands particuliers, trouve moyen d'éluder la vigilance de leurs vaiſſeaux garde-côtes, & de faire une grande partie du trafic de ce métal. Le cuivre, qui ſemble de bonne qualité, ſe trouve principalement dans le voiſinage de *Nalaboo*. Les Malais le mêlent par parties égales avec l'or, & ce mêlange produit ce qu'ils appellent *ſooaſſo*, qui ſert à faire des boutons, des boîtes à betel, & des poignées de *cris*. Le ſoufre, *blairang*; l'arſenic, *barangan*, & le ſalpêtre, *meſſeoo moonta*, ſe trouvent auſſi à Sumatra. Dans le pays de *Catown*, près de la ſource de la rivière *Oori*, il y a des cavernes, dont le ſol fournit le ſalpêtre. Quelques-uns des Employés de notre Compagnie y ont pénétré fort avant. M. Whalfeldt s'étant avancé dans une juſqu'à ſept cens quarante-trois pieds, ſes lumiè-

Cuivre.

Soufre, arſenic, ſalpêtre.

res furent éteintes par les vapeurs. Dans une autre il s'avança ſix cens pieds à travers un paſſage étroit d'environ trois pieds de large, & cinq de haut, & il parvint à une ouverture dans le roc qui le mena à un lieu ſpacieux, haut de quarante pieds. Ces cavernes ſervent de retraite à une infinité d'oiſeaux du genre des hirondelles, qu'il voyoit en plus grand nombre à meſure qu'il avançoit. Ils font leurs nids vers le haut des cavernes, & c'eſt leur fumier ſeul qui forme le ſol, qui en pluſieurs endroits a quatre à ſix pieds de profondeur, & quinze à vingt d'étendue: c'eſt de ce ſol qu'on tire le nitre. Un pied cube de cette terre, contenant ſept bambous ou gallons, a donné par l'ébullition ſept livres quatorze onces de ſalpêtre; une ſeconde ébullition en a donné encore une neuvième partie. J'ai vu enſuite ce ſalpêtre rafiné à un degré conſidérable de pureté; mais je ſuis sûr que le profit n'équivaudroit pas à la dépenſe d'une pareille purification.

Cire.

La cire eſt une marchandiſe de grande importance dans toutes les îles Orientales, d'où on l'exporte à la Chine, au Bengale & dans d'autres parties du Continent. On n'y prend aucun ſoin des abeilles, elles s'établiſſent où elles veulent, & ne ſont jamais raſſemblées dans des ruches. Le miel eſt fort inférieur en qualité à celui que nous avons en Angleterre.

Les forêts étant remplies d'éléphans, *gaja*,

Digitized by Google

l'ivoire par conséquent y est en abondance, & on l'exporte à la Chine & en Europe. Excepté un petit nombre de ces animaux que le Roi d'Acheen garde par ostentation, on n'en apprivoise dans aucune partie de l'île. Comme ils vivent plusieurs ensemble, & qu'ils traversent ordinairement le pays par grandes troupes, ils sont extrêmement nuisibles aux plantations des Naturels, détruisant jusqu'aux traces de culture, en marchant simplement à travers les champs; d'ailleurs ils aiment beaucoup les productions des jardins, & particulièremeut les fruits du plantain & la canne à sucre qu'ils dévorent avec passion. Mais cette voracité leur est souvent fatale, parce que les Naturels, connoissant leur goût pour ces végétaux, ont l'habitude d'empoisonner une partie de la plantation, en insérant du *barrangan* dans des fentes qu'ils font aux cannes, de sorte que ceux qui en mangent périssent. N'étant point carnivore de sa nature, l'éléphant n'est pas féroce, & n'attaque pas l'homme, à moins qu'on ne fasse feu sur lui, ou qu'on ne le provoque de toute autre manière. Le rhinocéros, *budda*, est aussi un habitant de ces forêts, & sa corne est estimée comme un antidote contre le poison. Je ne garantis pas les Histoires que l'on rapporte sur l'antipathie mu- Eléphans.

tuelle de ces deux énormes quadrupèdes, & des combats terribles qu'ils ſe livrent entr'eux.

Nids d'oiſeaux.

Les nids d'oiſeaux, ſi célèbres comme un mets délicat, principalement chez les Chinois, ſe trouvent dans différentes parties, mais en plus grande quantité dans le diſtrict de *Croee*, à l'extrêmité Méridionale de l'île. A quatre milles de l'embouchure de la rivière de ce nom, eſt une vaſte caverne où ſont raſſemblés en grand nombre ces oiſeaux appelés *layang layang*, leſquels reſſemblent au martin ordinaire. Leurs nids ſont de deux ſortes, les blancs & les noirs: les premiers ſont plus rares & plus chers, étant à l'égard des noirs dans la proportion d'un à vingt-cinq (1).

Les nids blancs ſe vendent à la Chine mille à quinze cens piaſtres d'Eſpagne le pecul; les noirs ſe vendent ordinairement environ vingt piaſtres le même poids à Batavia, où l'on s'en ſert principalement pour faire de la colle, dont la qualité eſt ſupérieure à toutes les autres. La

(1) J'ai eu occaſion de dépoſer dans le Muſæum Britannique quelques-uns de ces nids blancs avec leurs *œufs* Ceux qu'on trouve dans les cavernes à ſalpêtre, ci-deſſus mentionnées, appartiennent probablement à la même eſpèce d'oiſeaux.

Digitized by Google

différence entre les blancs & les noirs a été attribuée par quelques-uns au mêlange des plumes des oiſeaux avec la ſubſtance viſqueuſe dont les nids ſont compoſés ; l'expérience, diſent-ils, en fournit la preuve : car en plongeant les noirs pendant fort peu de temps dans l'eau chaude, ils deviennent d'une blancheur éclatante. J'ai entendu aſſurer à des Naturels que les deux ſortes ſont l'ouvrage de deux différentes eſpèces d'oiſeaux. Quant à moi il m'eſt venu dans l'eſprit que les blancs ſont peut-être les nids de la ſaiſon dans laquelle ils ont été pris, & que les noirs ſont ceux qui ont été conſtruits depuis pluſieurs années. Cette opinion paroiſſant aſſez plauſible, j'ai fait des recherches particulières ſur ce ſujet, & j'ai appris quelques circonſtances qui paroiſſent la confirmer. Lorſque les Naturels ſe diſpoſent à prendre les nids, ils entrent dans les cavernes avec des torches, & faiſant des échelles ſelon leur manière ordinaire avec de ſimples bambous entaillés, ils montent & abattent les nids des côtés & du ſommet de la roche, où ils ſont attachés pluſieurs enſemble. Ils m'ont aſſuré que plus ſouvent & plus exactement la caverne eſt ainſi dépouillée, plus eſt grand le nombre de nids blancs qu'ils trouvent en ſuite à proportion des noirs, & que dans ces expéditions ils abattent & détruiſent

ſouvent les vieux nids, en plus grande quantité qu'ils n'en peuvent emporter, afin de trouver la ſaiſon prochaine des nids blancs à leur place. Pendant que les oiſeaux bâtiſſent leurs nids, on les voit en grandes troupes ſur le rivage, ramaſſant avec leur bec l'écume qui y eſt pouſſée par les vagues, & dont il n'y a pas de doute qu'ils conſtruiſent leurs nids, après lui avoir fait ſubir peut-être quelque préparation, par le mélange de leur ſalive, ou de toute autre ſécrétion, dont la Nature les a pourvus à cet effet (1). Le *ſooallo* ou pareſſeux de mer, eſt auſſi un article de commerce exporté à la Chine & à Batavia, où on le ſert dans les ſoupes comme le nid d'oiſeaux & le vermicelle à la table des gourmets.

Commerce de l'importation.

Voici les principaux articles de commerce importés. De la côte de Coromandel, le ſel, de

(1) Linné a conjecturé avec beaucoup de probabilité, que c'eſt la ſubſtance animale qu'on trouve ſouvent ſur le rivage appelée par les Pêcheurs graiſſe de baleine ou gelée, que ces oiſeaux ramaſſent, & non l'écume de la mer.

Note communiquée au Traducteur. Par de nouvelles recherches, on s'eſt aſſuré depuis peu que ces nids ſont le produit d'une eſpèce de *fucus* décompoſé. Il n'eſt pas décrit, mais il eſt bien connu dans l'Inde, où on le mange.

Digitized by Google

longues toiles bleues & blanches, des perſes & pluſieurs autres étoffes de coton : du Bengale, de l'opium & du taffetas : de la Chine, de la porcelaine groſſière, un peu de tabac, des *quallies* ou pots de fer, & grand nombre d'autres petits uſtenſiles : des îles Orientales, de l'étoffe Bugguesſ, eſpèce de toile de coton groſſière & rayée, dont on fait beaucoup d'uſage, des fuſils appelés *rantakkers*, des *cris* & autres armes, des ceinturons de ſoie, des *toodongs* ou chapeaux, du ſel à gros grains, & quelquefois du riz, ſur-tout de l'île de *Bailly* : d'Europe, de l'argent, du fer, du plomb, des couteaux, des ciſeaux & autres inſtrumens de cette eſpèce, du fil d'archal, & de l'écarlate. Il n'eſt pas dans mon plan de m'étendre davantage ſur ce ſujet, ni d'entrer dans le détail des marchés & des prix des divers articles, qui, comme dans tous les pays où le commerce eſt dans ſon enfance ou ſur ſon déclin, ſont extrêmement variables. J'aurai occaſion dans d'autres endroits de cet Ouvrage, de parler des différentes marchandiſes dont je viens de faire l'énumération, à meſure que je parlerai des Naturels qui les achètent.

CHAPITRE IX.

ARTS & Manufactures. Médecine. Sciences. Arithmétique. Géographie. Aſtronomie. Muſique, &c.

Arts & Manufactures.

JE vais maintenant donner une idée des arts & des manufactures connus des Sumatranois, & qui ne ſont pas ſimplement bornés aux beſoins domeſtiques, mais qui contribuent plutôt, aux commodités, & en quelque ſorte aux ſuperfluités, qu'aux néceſſités de la vie. Le Lecteur doit ſe ſouvenir que mes obſervations ſur cet objet, ſont particulièrement puiſées chez les *Rejangs*, & les autres Peuples de l'île qui ſont au même point de civiliſation. Les anciens Voyageurs parlent de fonderies de canons établies dans le Royaume d'*Acheen*, & il eſt certain que les armes à feu, ainſi que les *cris*, ſont fabriqués à préſent dans le Pays de *Menangcabow*; mais je n'ai point ici en vue ces productions ſupérieures des arts, qu'on ne trouve point aſſurément parmi les Peuples de l'île dont je trace ici ſpécialement les mœurs. Ce qui ſuit pourroit être regardé comme une exception. En effet il n'y a point d'ouvrage dans cette

partie du monde, & je pourtois même dire avec vérité, dans aucune partie du monde, qui ait été plus admiré & plus célébré que les filigranes d'or & d'argent fins de Sumatra. Néanmoins à parler ſtrictement, c'eſt l'ouvrage des Malais, & non des Habitans originaires de l'île; mais comme ils ſont d'un uſage univerſel dans le pays des *Rejangs*, & que les Orfévres ſont établis tout le long de la côte, je ne puis me diſpenſer de décrire ici le procédé de leur art. Filigranes.

Il n'y a rien de plus étonnant que de voir le filigrane travaillé avec des outils auſſi groſſiers & auſſi imparfaits que ceux employés par ces Malais, & qui, dans les mains d'un ouvrier Européen, ſeroient à peine regardés comme propres aux ouvrages les plus communs. Ils ſont faits groſſièrement & ſans art par les Orfévres, *pandi* (1), de quelques vieux morceaux de fer qu'ils peuvent ramaſſer. Lorſque vous engagez un de ces ouvriers à vous faire quelqu'ouvrage, la première choſe qu'il demande ordinairement, c'eſt un morceau de cerceau de fer pour faire ſon inſtrument à tirer le métal en fil; une vieille

(1) *Pandi* eſt un mot qui ſignifie ſavant, homme habile dans quelque profeſſion. On l'a déjà vu employé ci-deſſus. N. D. T.

Digitized by Google

tête de marteau, fichée sur un billot, leur sert d'enclume, & j'en ai vu souvent qui avoient un compas, composé de deux clous usés, liés ensemble par un bout. L'or est fondu dans un morceau de *preeoo*, ou de pot de terre à cuire le riz, & quelquefois dans un creuset de leur façon, qui est d'argile commune. En général ils ne se servent pas de soufflets, mais ils soufflent le feu avec la bouche, à travers un tuyau de bambou, & si la quantité de métal à fondre est considérable, trois ou quatre hommes placés autour du fourneau, qui est un vieux *quallee* ou pot de fer rompu, soufflent ensemble. A *Padang* seulement où l'on en fait davantage, ils ont adopté les soufflets Chinois. Leur méthode de tirer le métal en fil, diffère fort peu de celle usitée parmi les ouvriers Européens. Quand ils l'ont tiré à un degré de finesse suffisant, ils l'applatissent en le battant sur l'enclume ; cela fait, ils le tordent comme le manche à baleine d'une cuiller à punch, en le frottant avec un bâton plat sur un bloc de bois. Après l'avoir tordu, ils le battent de nouveau sur l'enclume, & de cette manière le fil devient plat & ses bords dentelés. Avec des pincettes ils plient l'extrêmité du fil, & forment ainsi une feuille, ou l'élément d'une fleur de leur ouvrage, & la coupent. Ils plient de nouveau l'ex-

Digitized by Google

trêmité & la coupent juſqu'à ce qu'ils ayent un nombre ſuffiſant de feuilles, qu'ils mettent toutes ſéparément. Les modèles des fleurs ou des feuillages, dans leſquelles il n'y a pas beaucoup de variété, ſont faits en papier, de la grandeur de la plaque d'or ſur laquelle le filigrane doit être appliqué. D'après ce modèle, ils commencent à diſpoſer ſur la plaque les plus grands compartimens du feuillage, pour leſquels ils ſe ſervent de fil uni & plat, plus gros que l'autre, & ils les rempliſſent avec les feuilles dont j'ai parlé. Pour fixer leur ouvrage, ils emploient une ſubſtance glutineuſe, compoſée de baies rouges, appelées *booa ſago*, broyées à la conſiſtance d'une pulpe, ſur une pierre brute. Ils mettent cette pulpe dans de jeunes cocos, de la groſſeur à-peu-près d'une noix, & dont les deux extrêmités ſont coupées. J'avois d'abord imaginé que le caprice ſeul les avoit portés à employer le coco dans cette opération; mais depuis j'ai penſé que le ſuc du jeune fruit pouvoit être néceſſaire pour humecter la pulpe, qui, ſans cela ſe ſécheroit bientôt, & ne ſeroit plus bonne à rien. Après que les feuilles ont été toutes placées convenablement, & bien fixées, pièce par pièce, ils préparent une ſoudure compoſée de limaille d'or & de borax humectés avec de l'eau, & la répandent ſur la pla-

Digitized by Google

que qu'ils mettent dans le feu pendant fort peu de temps, ce qui suffit pour consolider le tout. Ils appellent cegenre d'ouvrage sur une plaque d'or, *carrang papan*: quand il est à jour, ils lui donnent le nom de *carrang trouse*. Dans le dernier, le feuillage est arrangé sur une carte, ou sur un morceau de bois mol, & fixé comme il est décrit ci-dessus, avec la baie de *sago*; & quand l'ouvrage est fini, & la soudure appliquée, ils mettent la pièce sur le feu qui consume la carte ou le morceau de bois, tandis que l'or reste intact, & n'éprouve aucun dérangement. Si la pièce est grande, ils la soudent à plusieurs reprises. Quant aux boutons, *badjoo*, ils font d'abord la partie de dessous plate; ensuite ayant un moule fait d'un morceau de corne de bison, avec plusieurs enfoncemens de différentes grandeurs, dont la forme est celle de la moitié d'une balle à fusil, ils mettent leur lame sur l'un de ces renfoncemens, & avec un poinçon de corne, la compriment & lui font prendre la forme d'un bouton. Cela fait, ils travaillent à la partie supérieure. Quand le filigrane est fini, ils le nétoyent en le faisant bouillir dans l'eau avec du sel commun & de l'alun, & quelquefois avec du suc de limon; & pour lui donner cette belle couleur pourpre qu'ils appellent *sapo*, ils le font bouillir dans l'eau avec du soufre. Voici

comment ils font ces petits grains ſphériques, dont leurs ouvrages ſont quelquefois ornés. Ils prennent un morceau de charbon de bois, l'applatiſſent & l'uniſſent, & y font de petits creux qu'ils rempliſſent de poudre d'or ; ils mettent le charbon au feu, & la poudre ſe liquéfiant prend la forme ſphérique. Ils ſont très-peu experts à finir & à polir les parties planes, les charnières, les vis, & autres choſes ſemblables, en quoi les Artiſtes Européens les ſurpaſſent autant qu'ils leur ſont inférieurs pour la délicateſſe & la fineſſe du feuillage. Les Chinois font auſſi du filigrane, ſur-tout d'argent, qui eſt fort agréable ; mais il n'approche pas de celui des Malais. Le prix de la main d'œuvre dépend de la difficulté ou de la rareté du modèle. Pour quelques articles ſouvent demandés, il n'excède pas le tiers de la valeur de l'or ; mais pour les objets de fantaiſie, il équivaut à celui de l'or. Ces ſortes d'ouvrages ne ſont pas fort eſtimés à préſent en Angleterre, où la richeſſe n'eſt pas autant l'objet du luxe que la variété ; mais le goût étant ſujet à des révolutions, il eſt poſſible qu'ils y ſoient de nouveau recherchés & deviennent encore à la mode.

Ouvrage de fer.

Les Naturels ne ſont pas fort habiles à forger le fer. Ils font néanmoins des clous, quoiqu'ils ne s'en ſervent guère dans les bâtimens ; car ils

Digitized by Google

emploient ordinairement des chevilles de bois: ils ſont auſſi diverſes ſortes d'outils, tels que le *prang* ou ſerpe, le *banchee*, le *rembay*, le *billiong* & le *papateel*, qui ſont des eſpèces différentes de doloires, le *capa* ou hache, & le *pancoor* ou la houe. Ils font leur feu avec du charbon de bois; le charbon foſſile que le pays fournit étant rarement, ou peut être jamais employé, excepté par les Européens (1). Voici la conſtruction de leurs ſoufflets. Deux bambous d'environ quatre pouces de diamètre & longs de cinq pieds, ouverts par le haut & fermés par le bas, ſont poſés perpendiculairement auprès du fourneau. Environ à un pouce ou deux de l'extrêmité inférieure de chaque bambou, eſt un trou dans lequel eſt inſéré un petit bambou qui ſert de tuyau, & qui eſt tourné vers le feu. Pour produire un courant d'air, ils ſe ſervent de faiſceaux de plumes ou autre ſubſtance ſouple, at-

(1) Ils ne s'en ſervent que depuis très-peu de temps; cependant le rapport qui en fut fait en 1719, porte qu'il donna une *chaleur plus forte* que le charbon de terre d'Angleterre. La mine de ce charbon, qu'on décrit plutôt comme une grande roche élevée au-deſſus du ſol, eſt ſur la rivière Bencolen, à quatre journées de ſon embouchure: l'eau en emporte une quantité conſidérable.

Digitized by Google

tachés à de longs manches, qu'ils font aller dans les tubes perpendiculaires, comme le piſton dans une pompe. Quand ils les pouſſent vers le bas, l'air eſt forcé de paſſer à travers les petits tuyaux placés horiſontalement, & en les élevant & les abaiſſant ainſi alternativement, ils établiſſent un courant d'air continuel : c'eſt pour l'ordinaire un enfant placé ſur un ſiége élevé, qui eſt chargé de cette opération.

Charpenterie.

J'ai déjà expoſé les progrès qu'ils ont fait dans la charpenterie, lorſque j'ai décrit leurs bâtimens. Ils ne connoiſſent pas l'uſage de la ſcie, excepté dans les lieux où nous l'avons introduit parmi eux. Ils abattent les arbres en les coupant par le tronc, & pour ſe procurer des planches, ils ſont obligés de choiſir ceux qui par la direction de leurs fibres, ou autres qualités, ſe fendent facilement. A cet égard le *maranti* & le *maracooly* ont la préférence. L'arbre étant dépouillé de ſes branches & de ſon écorce, ils le coupent à la longueur requiſe, & le fendent en planches par le moyen des coins. Ces planches étant d'une épaiſſeur fort irrégulière, ils les uniſſent ordinairement ſur la terre. L'inſtrument employé pour cela eſt le *rembay*, dont les angles ſont tournés vers l'ouvrier pour empêcher qu'ils n'entament la planche ; mais cette précaution paroît inutile. La plupart de leurs petits

Outils.

Digitized by Google

ouvrages, & sur-tout ceux en bambou, sont faits avec le *papateel*, qui ressemble, autant pour la forme que pour le nom, au *patoopatoo* des Habitans de la nouvelle Zélande, mais qui a sur celui-ci l'avantage d'être de fer. La lame est faite & arrangée de manière qu'elle tourne sur le manche auquel elle est attachée avec du rattan fendu, artistement travaillé, de sorte que l'instrument peut servir de doloire & de hache. Les maisons sont toutes bâties avec l'aide seulement de ce simple instrument. Le *billiong* n'est qu'un grand *papateel*, avec un manche de deux à trois pieds de long, sur lequel il tourne comme le *papateel*.

Ciment. Le principal ciment dont ils se servent est fait de lait caillé de bison, appelé *prakee*. Il est bon d'observer que le beurre, dont il n'y a que les Européens qui font usage (1), ne se fait pas en battant le lait comme chez nous, mais en le laissant reposer jusqu'à ce que le beurre se forme de lui-même sur la surface. Alors on le prend avec une cuiller, on le met dans un vaisseau plat, où on l'agite, & le lave bien dans deux ou trois eaux. La partie épaisse & acide

(1) Les mots dont se servent les Malais pour exprimer le beurre & le fromage, sont *manteiga* & *queijo*, qui sont purement Portugais.

du

du lait reſtée au fond du vaſe, quand on en a ôté le beurre ou crême, eſt ce que j'appelle lait caillé. Ils l'expriment bien, en forment des gâteaux qu'ils laiſſent ſécher, & qui deviennent preſqu'auſſi durs que le caillou. Pour en faire uſage, ils en raclent un peu qu'ils mêlent avec de la chaux vive, & ils humectent ce mêlange avec du lait. Je ne crois pas qu'il y ait de plus fort ciment que celui-ci, & on a éprouvé qu'il tient beaucoup mieux que la colle, ſur-tout dans les pays chauds & humides : il eſt auſſi excellent pour raccommoder la porcelaine. On ſe ſert encore pour ciment du ſuc viſqueux d'une eſpèce de baie.

Deſſein.

La Peinture & le Deſſein ſont des Arts abſolument inconnus aux Sumatranois. Ils ſont habiles & ingénieux à ſculpter le bois & l'ivoire, mais leurs deſſeins ſont toujours groteſques & hors de la Nature. Les manches des *cris* ſont l'objet qui exerce le plus leur induſtrie dans cet art ; ils y repréſentent ordinairement la tête & le bec d'un oiſeau, avec les bras d'un homme enveloppés, ce qui ne reſſemble pas mal à quelques Divinités Egyptiennes. Ils réuſſiſſent très-bien dans les ouvrages de roſeau & d'oſier, ainſi que dans les nattes, dont quelques eſpèces ſont très-eſtimées.

Tiſſerandes.

Dans toutes les parties du pays des Rejangs,

les Naturels, & sur-tout les femmes, portent des étoffes de soie & de coton de diverses couleurs qu'ils manufacturent eux-mêmes. Quelques-unes de leurs étoffes sont très-fines, & les dessins fort bien imaginés. Leurs métiers, *tunnone*, sont extrêmement imparfaits, ce qui rend le travail fort long. La chaîne étant fixée par un bout sur une pièce de bois, elle est serrée & tendue par le moyen d'une espèce de joug qui est derrière le dos de l'ouvrier assis. Tous les fils de la chaîne passent séparément à travers un rang de roseaux, qui sont comme les dents d'un peigne, & les fils alternes à travers un autre rang : on tend ces fils chaque fois que la navette revient, pour rendre la chaîne serrée & égale. Ils font passer les fils alternes à travers les uns des autres, dessus & dessous, pour donner passage à la navette, non pas par les extrêmités, comme dans nos métiers, ni avec les pieds, mais en tournant de côté deux bâtons plats qui traversent. La navette, *toorah*, est un roseau creux, long d'environ seize pouces, avec divers ornemens, & fermé à l'un des bouts, où est un petit morceau de bois sur lequel est roulé le fil de la trame. Les étoffes de soie ont ordinairement une lisière d'or. Ils se servent quelquefois d'un autre métier encore plus simple, lequel ne consiste qu'en un chassis dans lequel la

chaîne eſt fixée, & en une petite navette longue & pointue. Ils font uſage pour filer le coton d'une machine fort ſemblable à la nôtre. Les femmes ſont très-habiles à la broderie : le fil d'or & d'argent qui ſert pour ces ouvrages, ainſi que les aiguilles, ſont apportés de la Chine. Pour les ouvrages communs, elles emploient le fil appelé *poolay*, dont j'ai déjà parlé, ou les filamens du *peſang* (*muſa*).

Poterie. J'ai obſervé ci-deſſus qu'on fabrique dans l'île différentes eſpeces de poteries.

Parfums. Ils ſont dans l'uſage de parfumer l'air avec l'huile de benjoin, qu'ils diſtillent eux-mêmes d'une gomme, par un procédé qui eſt certainement de leur invention. Pour cela ils ſe ſervent d'un *preeoo* ou vaiſſeau de terre à cuire le riz, bien couvert, lequel fait l'office de retorte. Ils insèrent ſur le côté du vaiſſeau, & lutent parfaitement avec de l'argille & des cendres, un petit bambou, d'où l'huile dégoute à meſure qu'elle s'élève. Avec le benjoin ils mettent dans la retorte un mêlange de canne à ſucre & autres ingrédiens, qui n'ajoute que peu ou même rien à la quantité & à la qualité de l'huile ; mais ils n'y mettent aucun liquide. Cette huile empyreumatique eſt fort eſtimée parmi eux & très-chère, & il n'y a que les riches qui puiſſent en faire uſage.

Huile. L'huile dont ils font généralement uſage, eſt celle de coco, qui ſe fait de cette manière. La partie charnue de la noix qui doit être vieille, étant ratiſſée, eſt expoſée pendant quelque temps à la chaleur du ſoleil. Alors elle eſt renfermée dans un ſac de natte & miſe à la preſſe, *campauhan*, entre deux ais inclinés que l'on preſſe l'un contre l'autre par le moyen de coins; la pulpe de la noix fortement comprimée, rend une huile qui tombe dans un baquet placé pour la recevoir. Dans les parties intérieures du Pays, cette huile eſt chère à cauſe de la rareté des noix de coco, & n'eſt pas autant employée pour la lampe, que le *dammar* qu'ils ont toujours ſous la main. Quand ils voyagent la nuit, ils font uſage de torches ou flambeaux, appelés *fooloo*, dont les plus ordinaires ne ſont autre choſe que des bambous ſecs, d'une longueur convenable, battus ſur les jointures juſqu'à ce qu'ils ſe fendent dans tous les ſens, & ſans addition d'aucune réſine ou autre ſubſtance inflammable. Ils en ont d'une autre eſpèce ſupérieure à celle-ci, qui ſe font de jeunes bambous longs d'environ une coudée, bien deſſéchés, dont on a enlevé la peau extérieure, & que l'on remplit de *dammar*.

Torches.

Portées pour écarter les tigres. Ils portent ces torches principalement afin d'écarter les tigres, qui ſont effrayés à l'aſpect du feu; & c'eſt auſſi dans cette intention qu'ils font

communément des feux autour de leurs villages. Ces animaux ſont les plus cruels ennemis des Habitans, ſoit dans leurs voyages, ſoit même dans leurs occupations domeſtiques. Le nombre de perſonnes tuées annuellement par ces tyrans rapaces des bois, eſt preſque incroyable. J'ai vu des Villages entiers ravagés par eux. Cependant par un préjugé ſuperſtitieux, ils ſe déterminent difficilement, malgré les grandes récompenſes que la Compagnie leur offre, à mettre en uſage les moyens de les détruire, juſqu'à ce qu'ils en ayent reçu quelque injure particulière dans leur famille ou leurs parens. Les piéges dont ils ſe ſervent pour les prendre ſont en grands nombre & très-ingénieux. Quelquefois ils ſont en forme de cages très-fortes, avec des portes qui ſe ferment d'elles-mêmes, dans leſquelles eſt enfermé un chat ou un chien pour attirer le tigre : quelfois c'eſt une groſſe pièce de bois placée dans une foſſe, qui tombe ſur le dos de l'animal & l'aſſomme : tantôt ce ſont de forts rattans diſpoſés de manière qu'ils ſaiſiſſent la bête par les reins ; tantôt c'eſt une planche, qui, faiſant la culbute à meſure que le tigre en dépaſſe le centre, précipite l'animal ſur des pieux très-pointus, préparés pour cela. On a vu des tigres pris par un de ces premiers moyens, qui avoient ſur le corps des cicatrices des plaies qu'ils avoient re-

Ravages de ces animaux.

çues en tombant sur les pieux, dont ils s'étoient sauvés. Les récits que l'on fait de la manière dont les Naturels échappent quelquefois à la voracité de ces animaux sont vraiment surprenans ; mais ils paroissent trop fabuleux pour être cités comme des faits. La grandeur & la force de ceux qui désolent cette île sont prodigieuses. On assure qu'ils brisent d'un coup de leur patte de devant la jambe d'un cheval ou d'un bison, & qu'ils traînent facilement dans les bois les plus grands animaux qu'ils ont tués. Ils font ordinairement ce transport la seconde nuit, employant sans doute la première à sucer leur sang. C'est ce temps de délai que l'on choisit pour leur tendre des pièges : aux moyens dont j'ai parlé, outre celui-ci de les tuer à coup de fusil, j'en ajouterai un autre qui consiste à placer un vase plein d'eau fortement impregnée d'arsénic, auprès du cadavre de l'animal tué, qu'on attache à un arbre pour empêcher qu'il ne soit emporté. Le tigre après s'être rassasié de chair, veut aussi étancher sa soif dans l'eau qu'il voit auprès de lui ; il boit & périt bientôt. Ils font probablement leur principale nourriture des singes dont les bois sont remplis. On prétend qu'ils les attirent à eux par une espèce de charme, semblable à celui qu'on suppose aux serpens pour attirer les oiseaux ; & je ne suis pas éloigné d'a-

jouter foi à ce rapport, ayant moi-même observé que lorsqu'un aligator ou crocodile, étant dans une rivière, passe sous une branche d'arbre suspendue au-dessus de l'eau, les singes, dans un état de désordre & de trouble extraordinaire, se précipitent en foule vers l'extrêmité de la branche, & tout tremblans & grinçant des dents, s'approchent de plus en plus du monstre amphibie, qui a la gueule béante pour les dévorer à mesure qu'ils tombent, ce que leur effroi & leur grand nombre rend presque inévitable. Ces crocodiles font périr aussi beaucoup d'Habitans, lorsqu'ils se baignent dans la rivière, selon leur coutume, dont la vue du danger & l'expérience continuelle ne peuvent les détourner. L'idée superstitieuse qui leur fait également regarder ces animaux comme sacrés, les empêche de chercher à les détruire, quoiqu'ils pussent facilement les prendre avec des crocs d'une force suffisante. Les balles de mousquet paroissent ne faire aucun effet sur les écailles impénétrables de cet animal.

Et des crocodiles.

Outre les méthodes communes de prendre le poisson, dont les mers qui baignent les côtes de Sumatra offrent une variété d'espèces & une quantité prodigieuse, les Naturels emploient un moyen qui n'est pratiqué, je pense, dans aucune partie de l'Europe : le voici. Ils jettent dans l'eau où ils voient du poisson de la racine d'une

Pêche.

certaine plante rampante, appelée *toobo*, qui a une forte vertu narcotique, & dont l'effet eſt tel que les poiſſons en ſont enivrés, & paroiſſent morts, flottant à la ſurface de l'eau, où ils les prennent avec la main. Ils en font généralement uſage dans ces eſpèces de baſſins d'eau, formés par les couches de roches de corail, qui, n'ayant point d'iſſue, reſtent pleins quand la marée baiſſe (1).

Chaſſe aux oiſeaux. Ils prennent les oiſeaux, & particulièrement les pluviers, *cherooling*, & les cailles, *pooyoo*, avec des lacets ou des filets qu'ils placent ſur

(1) Dans le ſecond voyage du Capitaine Cook, on trouve la figure d'une plante que les Otaïtiens emploient au même uſage, laquelle reſſemble parfaitement à une autre plante de Sumatra, qui ſe trouve en abondance en pluſieurs endroits du rivage.; mais quoique ſes qualités ſoient les mêmes que celles du *tooboo*, celle-ci eſt une plante tout-à-fait différente, étant une eſpèce de vigne. Nous ſavons auſſi que dans l'Amérique méridionale, les Habitans prennent le poiſſon par ce procédé extraordinaire, & qu'ils y emploient pluſieurs ſortes de plantes; mais j'ignore ſi parmi ces plantes ſe trouve celle d'Otaïti & de Sumatra. J'ai appris depuis peu que cette pratique n'eſt pas inconnue en Angleterre, mais qu'elle a été défendue. On ſe ſervoit pour cela de la graine du *Meniſpermum cocculus*. Lin ou coque du Levant.

Digitized by Google

le gazon. Ils ſont faits d'*ejoo*, qui reſſemble au crin de cheval ; ils ont pluſieurs braſſes de long, & ſont diſpoſés de manière que les pieds des oiſeaux s'y embarraſſent ; pour cela ils les chaſſent doucement vers les filets. En quelques parties du Pays ils font uſage des filets à bouclettes. Je n'ai jamais vu un Sumatranois tirer ſur un oiſeau, quoique pluſieurs d'entr'eux, ainſi que les Peuples plus à l'Orient, ayent une excellente viſée ; mais comme ils ne ſe ſervent que de fuſils à méche, il leur eſt impoſſible de tirer à la volée.

Poudre à canon.

La poudre à canon eſt fabriquée dans pluſieurs partie de l'île, mais beaucoup moins dans le *Rejang*, dont je parle ici plus particulièrement, & dans la partie méridionale en général, que dans les pays de Menancabow, de Battas & d'Acheen, dont les Habitans, étant fréquemment en guerre, en ont un plus grand beſoin. On la fait comme chez nous avec du charbon de bois, du ſoufre & du nitre ; mais elle n'eſt que très-imparfaitement granulée, ſouvent préparée à la hâte en petite quantité, ſelon le beſoin actuel. Le nitre ou ſalpêtre, quoiqu'il ſe trouve en grande quantité dans les cavernes dont j'ai parlé, eſt plus communément tiré du fumier de chèvre, qui eſt toujours abondant.

Digitized by Google

Sucre. Le *jaggree*, ou ſucre du pays, eſt ordinairement fait du ſuc de l'*anou*, eſpèce de palmier, extrait de la manière ci-deſſus décrite. En quelques endroits, mais rarement, ils écraſent les cannes à ſucre dans un moulin, dont les cylindres ſont mus par une vis ſans fin, & non par des dents, & dont l'un des deux, plus long que l'autre, eſt traverſé à l'extrêmité par une barre qu'on tourne avec la main. Ils font ſimplement bouillir le ſuc juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance d'un ſyrop très-épais & rarement au-delà : alors ils le mettent en gâteaux, qu'ils font ſécher ſur des feuilles, & enveloppent d'*oopee* ou écorce intérieure du *penang*. Ce *jaggree*, outre ſon uſage ordinaire comme ſucre, étant mêlé avec de la chaux, fait un excellent mortier pour les bâtimens, & un très-bon ciment pour crépir les murs, & qui, dans quelques parties de l'Inde, a l'apparence du marbre. Le ſuc de l'*anou*, appelé *neeroo* ou *toddy*, ſe boit tandis qu'il eſt frais, & c'eſt un breuvage agréable. On en fait auſſi uſage après l'avoir fait fermenter au moyen d'une compoſition appelée *raggee* ; ſi on y mêle en même-temps une certaine quantité de riz, la liqueur devient enivrante, & porte le nom de *brum*. Elle eſt la baſe de cette liqueur ſpiritueuſe appelée *arrack* ; mais les Su-

Digitized by Google

matranois n'ont pas l'art de la diſtiller (1). Quand les Malais ne peuvent faire uſage de l'opium, ils ont recours à cette liqueur ; mais l'ivrognerie eſt très-rare parmi les Indigènes.

Le ſel eſt ici, comme dans pluſieurs autres pays, un article de conſommation générale. On en importe des cargaiſons pour fournir aux beſoins des Habitans : mais ils en font auſſi eux-mêmes une certaine quantité (2). Leur méthode Sel.

(1) Les Anglois ont fait pluſieurs tentatives pour perfectionner la manufacture du ſucre & de l'*arrack*, tiré des cannes à ſucre : mais les dépenſes, ſur-tout en Eſclaves, ont toujours excédé les profits. Pendant le petit nombre d'années que les plantations & les travaux ont été commis aux ſoins de M. Henri Botham, on a vu clairement qu'on ne parviendroit à cette fin qu'en employant les Chinois aux travaux des champs, & en leur accordant une portion du produit, ſelon leur travail. Les manufactures étoient parvenues à un grand degré de perfection, lorſque la guerre qui eſt ſurvenue leur a donné un terrible échec ; mais la route eſt tracée, & la choſe mérite bien d'être ſuivie avec vigueur. Les ſommes d'argent exportées à Batavia, pour l'*arrack* & le ſucre, ſont immenſes.

(2) Dans une des premières lettres envoyées de Bencoolen à la Préſidence de Madras, il eſt dit que le ſel ne peut être regardé comme un article de commerce.

Digitized by Google

eſt fort ennuyeuſe. Ils allument du feu près du rivage, & y jettent peu-à-peu & par aſperſion de l'eau de la mer. L'eau s'évapore par l'action du feu, & le ſel ſe précipite parmi les cendres; ils recueillent ces cendres dans des paniers ou dans des eſpèces d'entonnoirs faits d'écorce ou de feuilles d'arbres, dans leſquels ils verſent de nouveau de l'eau de la mer, juſqu'à ce que les particules du ſel ſoient bien ſéparées, & paſſent avec l'eau dans un vaiſſeau placé au-deſſous pour la recevoir. Ils font bouillir cette eau, fortement impregnée de particules ſalines, juſqu'à ce que le ſel s'attache en forme de croute épaiſſe au fond & ſur les côtés du vaiſſeau. En brûlant une braſſe quarrée de bois, une perſonne habile peut retirer environ cinq gallons de ſel. Mais ce ſel contient une ſi grande quantité de ſel du bois, qu'il ſe diſſout promptement, & ne peut être tranſporté bien loin dans le Pays. Le grain le plus gros eſt préféré.

Art de la Médecine.

L'art de la Médecine, parmi les Sumatranois, conſiſte preſque uniquement dans l'emploi des ſimples, dont ils connoiſſent parfaitement les vertus. Chaque vieillard, homme & femme, eſt un Médecin; leur ſalaire dépend de leur ſuccès; mais ordinairement ils ſe font donner d'avance une certaine ſomme, ſous prétexte d'a-

Digitized by Google

cheter des charmes (1). Leur méthode consiste à administrer intérieurement le suc de certains arbres ou herbes, ou à appliquer à l'extérieur, soit sur la poitrine, soit sur la partie affectée, un cataplasme des feuilles coupées menues, en le renouvelant aussitôt qu'il est sec. Dans les maladies internes, ils frottent avec de l'ail une grande feuille d'une qualité stimulante, & la

(1) Les enfans y portent des charmes ou talismans autour du cou, comme en Europe. Je ne sais de quoi ils sont composés, mais cela est peu important, parce que ce ne sont que des impostures des Prêtres Malais. J'ai eu occasion de voir un charme contre la fièvre, & d'après certaines circonstances, je m'assurai qu'il n'étoit autre chose qu'une imitation de ceux employés par les Chrétiens Portugais de l'Inde. Quoiqu'il n'ait pas un rapport direct à l'objet de cet ouvrage, je vais néanmoins le présenter au Lecteur. « (Signe de la Croix.) Quand le Christ vit la Croix, il fut ému & trembla, & ils lui dirent : as - tu la fièvre ? & il leur répondit : Je n'ai point la fièvre ; & quiconque porte ces paroles, soit en écrit, soit dans son esprit, ne sera jamais attaqué de la fièvre. Aide donc, ô Seigneur, tes Serviteurs qui mettent en toi leur confiance ». Plusieurs plis qui paroissoient sur ce talisman m'ont fait soupçonner qu'il a été porté par quelques Anglois, qu'une fréquente indisposition & un fol amour de la vie avoient rendus assez foibles & assez superstitieux pour vouloir essayer les effets de cette barbare & ridicule charlatanerie.

Digitized by Google

faisant chauffer devant le feu, ils l'appliquent sur le corps du malade comme un vésicatoire, lequel produit un effet étonnant. Ils n'emploient jamais la saignée, quoique les Habitans de l'île *Neas*, qui en est voisine, soient renommés pour leur habileté dans l'art de saigner, qu'ils pratiquent d'une manière qui leur est particulière.

Fièvres. Dans les fièvres, ils donnent une décoction de l'herbe *lakoon*, & font baigner le malade dans l'eau chaude pendant deux ou trois matins de suite. Si ces moyens ne réussissent pas, ils lui jettent sur le corps, pendant l'accès, une quantité d'eau fraîche, rendue encore plus froide par le *daoun sedingin*, laquelle procure une abondante transpiration, par la révulsion soudaine qu'elle occasionne. Dans les douleurs & les enflures des membres, ils font également suer; mais pour cela ils couvrent le malade de nattes, & le placent au soleil en plein air; ou, si l'opération se fait dans la maison, ils enferment une lampe, & quelquefois un pot d'herbes bouillantes sous les couvertures.

Lèpre. On connoît deux espèces de lèpre dans cette partie de l'île. L'espèce la plus bénigne, que je crois être *l'impetigo*, est très-commune parmi les Habitans de *Neas*, dont un grand nombre sont couverts de croûtes ou écailles, qui les rendent hideux. Mais cette maladie, quoique

déſagréable par les violentes démangeaiſons & autres incommodités dont elle eſt accompagnée, ne paroît pas nuire ſenſiblement à la ſanté ; car on amène journellement & on vend dans cet état des eſclaves pour les travaux des champs & autres. Elle eſt héréditaire, mais point contagieuſe. J'ai quelquefois été porté à croire que ce n'eſt autre choſe que le *ſerpigo* confirmé ou la dartre, ou bien ce qu'on appelle *feu volage*. J'ai connu un homme de *Neas* qui faiſoit paſſer ces croûtes, par l'application fréquente des herbes employées dans la cure des dartres, & quelquefois en ſe frottant avec de la poudre à canon & de forts acides ; mais elles revenoient toujours quelque temps après. L'autre eſpèce dont les Naturels du Pays ſont quelquefois attaqués, eſt certainement cette horrible lèpre, appelée *elephantiaſis*, à en juger par ſes terribles ſymptômes ; car la peau tombe par lambeaux, & la chair ſe détache des os, comme dans la maladie vénérienne. Comme elle paſſe pour contagieuſe, les malheureux qui en ſont affectés ſont chaſſés des villages auxquels ils appartiennent, & obligés de vivre dans les bois, où leur parens ou amis vont porter de temps en temps de quoi les nourrir. On leur laiſſe également un *prang* & un couteau, afin qu'ils puiſſent ſe bâtir une hute, qu'ils dreſſent tou-

Digitized by Google

jours près de quelque rivière pour s'y baigner continuellement, le bain étant regardé comme ſalutaire dans cette maladie, ou afin de ſoulager leur misère par cette diverſion. On a quelques exemples de guériſon. Il y a une autre maladie, appelée *nambee*, qui a quelque rapport avec celle-ci ; elle attaque principalement les pieds, dont la chair eſt rongée par l'humeur morbifique. Comme il n'y a guère que la plus baſſe claſſe du peuple qui en ſoit affectée, je penſe qu'elle vient en grande partie de la malpropreté.

Petite vérole. La petite vérole ſe déclare quelquefois dans l'île, & y fait de terribles ravages. Elle eſt regardée comme une eſpèce de peſte, & chaſſe de leurs pays des milliers d'Habitans que la contagion épargne. Leur méthode d'arrêter ſes progrès, car ils ne s'occupent nullement des moyens curatifs, eſt de convertir en hôpital ou hoſpice le village où ſe trouve le plus grand nombre de malades, & d'y envoyer, de tous les villages de la contrée, tous ceux qui en ſont attaqués. Ils prennent le plus grand ſoin pour empêcher qu'aucun des malades ne s'échappe du village, qu'on brûle entièrement auſſitôt que la contagion s'eſt diſſipée, ou qu'elle a dévoré toutes les victimes qui lui ſont offertes. Il ne paroît pas qu'on ait penſé à l'inoculation, & comme elle ne pour-

roit

roit être universelle, il seroit peut-être dangereux pour les Européens de l'introduire partiellement, dans un pays où la maladie ne se montre qu'à de longs intervalles ; à moins qu'on ne saisit l'instant où elle se déclare, & qu'on n'en fit l'épreuve dans les temps & dans les lieux où il y auroit apparence qu'elle se communiqueroit par la voie ordinaire. Il y a encore une maladie assez commune qui ressemble beaucoup à la petite vérole, & que l'on prend pour celle-ci dans les commencemens. Elle cause beaucoup d'allarme aux Naturels, mais elle n'est point mortelle, & c'est probablement ce que nous appellons petite vérole voiante.

Le mal vénérien, quoique commun dans les Bazars Malais, est presqu'inconnu dans l'intérieur du Pays. Un homme qui retourne à son village, infecté de ce vice, est évité par les Habitans comme une personne impure & interdite. Les Malais le guérissent avec la décoction de squine, qu'ils appellent *gadoong*, laquelle occasionne une salivation. Mal vénérien.

Lorsqu'un homme est, par maladie ou autrement, privé de la raison, ou attaqué d'épilepsie, ils s'imaginent qu'il est possédé de quelque esprit malin, & leur manière de l'exorciser consiste à placer le malheureux dans une hute, à laquelle ils mettent le feu tout près de ses Folie.

oreilles, en lui laiſſant la liberté de s'échapper le mieux qu'il peut à travers les flammes. L'effroi qui eſt capable de troubler l'entendement dans un homme qui jouit de ſa raiſon, peut produire dans le cas contraire un effet oppoſé.

Sciences. Les connoiſſances des Sumatranois dans les Sciences ſont très-bornées, comme on peut bien le préſumer. J'en ai connu cependant qui, en Arithmétique, pouvoient multiplier & diviſer par un ſeul multiplicateur & diviſeur, pluſieurs rangs de chiffres. Dix mille, *laxa*, eſt le plus haut nombre que la langue Malaiſe puiſſe exprimer. Pour compter pluſieurs petits articles, ils mettent de côté chaque dixaine, & enſuite chaque centaine; méthode qui eſt très-conforme à la progreſſion de la ſcience du calcul, & qui en fut probablement l'origine. Lorſque les Naturels prévoyent qu'ils pourront avoir beſoin un jour de ſavoir le compte des marchandiſes qu'ils portent au marché, ſouvent ils aident leur mémoire en faiſant des nœuds ſur un cordon, auquel ils ont recours quand ils veulent connoître le nombre au juſte. Les *quipos* des Péruviens n'étoient ſans doute qu'une méthode perfectionnée ſur cette ſimple invention.

Arithmétique.

Meſures. Ils évaluent la quantité du plus grand nombre d'eſpèces de marchandiſes par ce que nous appelons meſure sèche, l'uſage des poids ayant

été apparemment introduit parmi eux par les Etrangers : car le *pecul* & le *catty* (1) ne sont usités que sur la côte, & dans les lieux que les Malais fréquentent. Le *coolah* ou bambou, contenant à-peu-près un gallon, est la mesure générale des Rejangs. Huit cens *coolah* font un *coyan* : le *choopa* est le quart d'un *coolah*. On vend & on achète au bambou presque tous les articles, même les dents d'éléphant ; mais par un bambou d'ivoire, ils entendent une quantité égale en poids à un bambou de riz. Cette évaluation par bambou renferme, à la vérité, l'idée de poids, mais elle n'est pas suivie du principal inconvénient qu'ils trouvent à cette manière de déterminer les quantités, savoir l'impossibilité, comme ils le disent, de juger par les yeux de la justesse des poids artificiels, provenant de la diversité des matières dont ils peuvent être composés, & auxquelles la mesure ne peut être appliquée. Parmi eux, comme peut-être originairement parmi tous les Peuples de la terre, les mesures de longueur sont prises des dimensions du corps humain. Le *deppo* ou brasse, est l'étendue des deux bras depuis l'extrémité des doigts : *l'etto*, ou coudée, est l'étendue de l'a-

(1) Le *pecul* est de 133 $\frac{1}{3}$ liv. 100 *cattys* font un pecul, le pecul étant évalué une livre & un tiers.

vant-bras & de la main : *cakee* eſt celle du pied : *janca* eſt le palme ou empan ; & *jarree*, qui ſignifie doigt, eſt le pouce. Toutes ces meſures ſont eſtimées ſur les proportions générales des hommes de moyenne grandeur, les autres faiſant une compenſation en meſurant, & elles ne ſont point réglées ſur un étalon exact.

Géographie. Les idées de Géographie de ceux qui ne fréquentent pas la mer, ſont très-bornées, ou plutôt entièrement nulles. Ils ne ſavent pas que le Pays qu'ils habitent eſt une île, & n'ont pas même de nom général pour l'exprimer. Mais l'habitude les rend habiles à voyager à travers les bois, où ils marchent des ſemaines & des mois entiers, ſans voir d'habitations. Dans les lieux peu fréquentés, où ils ont occaſion de frayer de nouveaux ſentiers, (car il n'y a point de chemins), ils font des marques ſur les arbres, par le moyen deſquelles ils puiſſent à l'avenir ſe diriger, ainſi que les autres voyageurs. J'ai entendu dire à un homme : « je vais tenter de paſſer par telle route ; car mon père quand il vivoit, me dit qu'il y avoit laiſſé ſa marque ». Ils eſtiment la diſtance d'un lieu à un autre par les journées de marche, & non par la meſure de l'eſpace. Leur journée ou marche d'un jour peut être évaluée à environ vingt milles ; mais ils ne peuvent ſoutenir une longue marche.

Digitized by Google

Les Malais, auſſi bien que les Arabes & autres Nations Mahométanes, ſont l'année de trois cens cinquante-quatre jours, ou douze mois lunaires de vingt-neuf jours & demi, de manière que leur année eſt moindre de plus de onze jours que l'année ſolaire. Les Sumatranois originaires eſtiment groſſièrement leurs périodes annuelles ſur les révolutions des ſaiſons, & comptent les années par le nombre de leurs moiſſons, *taoun paddee*; méthode, qui, quoique moins exacte, eſt pourtant beaucoup plus utile pour les affaires ordinaires de la vie civile, que la première, qui eſt purement adaptée aux uſages religieux. Ces Peuples auſſi bien que les Malais, comptent le temps ſur les périodes lunaires régulieres, mais ils ne cherchent pas à trouver une relation ou correſpondance entre ces périodes lunaires & la révolution ſolaire. Tandis que des Nations plus éclairées multiplioient les erreurs & les difficultés, en voulant déterminer avec préciſion le cours du ſoleil dans l'écliptique, & que cependant leurs ſaiſons devenoient preſque le contraire de la Nature; ces Peuples, ſans aucune idée d'intercallation, ſupputoient leurs années ſans erreur eſſentielle, ou au moins progreſſive, & ſans confuſion. La diviſion du mois en ſemaines ne leur eſt pas connue, excepté dans les lieux où elle a été introduite avec le Aſtronomie.

Mahométiſme ; mais ils emploient lorſque l'exactitude le requiert le jour de l'âge de la lune. Ils ne ſubdiviſent pas le jour en heures ; & pour déſigner le temps du jour, où quelque circonſtance dont ils veulent parler eſt arrivée, ils montrent avec le doigt le point du Ciel où le ſoleil étoit alors. Cette manière de marquer l'heure du jour eſt la plus générale & la plus exacte, parce que le ſoleil, ſi près de l'équateur, monte & deſcend preſque perpendiculairement, & qu'il ſe lève & ſe couche dans tous les temps de l'année, vers les ſix heures. Ils connoiſſent à peine quelques aſtres & conſtellations ; cependant ils ont connoiſſance de la Planète de Venus ; mais ils n'imaginent pas que c'eſt la même dans les différentes périodes de ſa révolution, lorſqu'elle précède ou ſuit le ſoleil. Ils ſavent la nuit que la nouvelle lune doit ſe montrer, & les Malais la ſaluent par une décharge de canons. Ils connoiſſent auſſi le temps de la marée, qui, ſur la côte ſud-oueſt, eſt haute quand la lune eſt à l'horiſon, & baſſe quand elle eſt au méridien. Lorſqu'ils voient une étoile brillante près de la lune, ils préſagent une tempête, comme les Navigateurs Européens prédiſent un coup de vent, lorſqu'ils voient les extrêmités de ſon croiſſant fort aigues. Ces deux choſes ſont en partie l'effet d'une pureté peu commune dans l'air, qui, provenant d'une altération extraor-

Digitized by Google

dinaire de l'atmoſphère, doit naturellement être ſuivie d'une violente agitation des parties environnantes, qui cherchent à ſe mettre en équilibre, & ſont par conſéquent le pronoſtic d'un grand vent. Pendant les éclipſes ils font un bruit terrible avec des inſtrumens ſonores, pour empêcher, diſent-ils, un des luminaires d'être dévoré par l'autre, comme les Chinois pour écarter le dragon. Ils diſent qu'il y a dans la lune un homme qui eſt continuellement occupé à filer du coton, mais que chaque nuit un rat vient ronger le fil, ce qui l'oblige à recommencer ſon ouvrage. Ils donnent ce conte comme l'emblême d'un travail continuel & infructueux; tels ſont le rocher de *Siſyphe* & le tonneau percé des *Danaïdes*.

Ils ſont abſolument ſans hiſtoire & ſans chronologie; la mémoire des événemens ne ſe conſerve parmi eux que par tradition.

Ils aiment la muſique avec paſſion, & ils ont pluſieurs ſortes d'inſtrumens en uſage parmi eux, mais peu m'ont paru être de leur invention, & le plus grand nombre leur vient des Chinois & autres Peuples plus à l'eſt, particulièrement le *calintang*, le *gong* & le *ſooleen*. Ils ont auſſi le violon, qui leur a été apporté de l'oueſt. Le *calintang* reſſemble au ſticcado & à l'harmonica; les pièces tranſverſales des plus communs, qui Muſique.

ſont frappées par deux petits marteaux, ſont de bambou fendu ; celles des autres ſont d'un certain alliage de métal qui eſt très-ſonore. Les *gongs* ſont des eſpèces de cloches, mais ils en diffèrent beaucoup pour la forme, & on les frappe à l'extérieur. Ils ſont en tierce, quarte, quinte & octave, & ſervent ſouvent de baſſe au *calintang*. Le *ſoolen* eſt la flûte Malaiſe. La flûte du Pays eſt appelée *ſerdum*. Elle eſt de bambou, très-imparfaite, n'ayant que peu de trous ; & reſſemble beaucoup à un inſtrument en uſage parmi les Inſulaires d'Otaïti. Le ſeul trou qui eſt au-deſſous, eſt touché avec le pouce de la main gauche, & le trou qui eſt le plus près de l'extrêmité ſupérieure ſur le côté oppoſé, avec un doigt de la même main. Les autres deux trous ſont touchés avec les doigts de la main droite. En jouant de cet inſtrument, ils le tiennent incliné ſur le côté droit. Ils ont auſſi pluſieurs ſortes de tambours, entr'autres celui appelé *tinkah*, qui eſt double comme la timbale, & qu'ils battent avec les mains. Il eſt fait d'une certaine eſpèce de bois creuſé, couvert de peau de chèvre, tendue & retenue avec des rattans fendus. Il ſeroit difficile de ſe procurer une connoiſſance exacte de leur manière de diviſer l'échelle, parce qu'ils en ignorent abſolument la théorie. L'intervalle que nous ap-

Digitized by Google

pelons octave ſemble être diviſé chez eux en ſix tons, ſans aucun demi-ton intermédiaire, ce qui doit borner leur muſique à une ſeule clef. Elle ne conſiſte en général qu'en un petit nombre de notes, & la tierce eſt l'intervalle qui s'y préſente le plus fréquemment. Ceux qui jouent du violon, ſe ſervent des mêmes notes que nous, & accordent leur inſtrument par quintes avec beaucoup de préciſion. Ils jouent preſque toujours à l'octave, qu'ils aiment de préférence à tout autre accord. Leurs airs reſſemblent beaucoup, au moins pour mon oreille, à ceux des Irlandois, & ont ordinairement une tierce grave comme les leurs.

CHAPITRE X.

LANGUES. Langue Malaise. Caractères Arabes usités. Langues des Peuples de l'intérieur. Caractères particuliers. Echantillon des Langues & des Alphabets.

Langues. AVANT que de passer aux Loix, Coutumes & Mœurs des Habitans de l'île, je crois qu'il est nécessaire de dire quelque chose des différentes Langues qu'on y parle, dont la diversité a été le sujet de beaucoup de recherches & de conjectures.

Langue Malaise. La Langue *Malaise*, qui est originaire de la Presqu'île de *Malacca*, d'où elle s'est répandue dans toutes les îles orientales, de manière qu'elle est devenue pour cette partie du globe comme la *Langue franque* dans le Levant, se parle par-tout le long des côtes de Sumatra, domine dans le Royaume de *Menangcabow* & ses dépendances, & est entendue dans presque toutes les parties de l'île. Elle a été avec raison fort célébrée pour sa politesse & sa douceur, qui lui ont fait donner le nom de *l'Italien de l'Orient*. Cet avantage lui vient des voyelles & des con-

Digitized by Google

sonnes liquides qui dominent dans les mots, & du peu de consonnes muettes qui s'y rencontrent, ce qui la rend très-propre à la Poésie, pour laquelle les Malais sont extrêmement passionnés. Ils s'amusent pendant toutes leurs heures de loisir, qui comprend la plus grande partie de leur vie, à répéter des chansons, qui sont presque toutes des proverbes illustres, ou des expressions figurées, appliquées aux différentes circonstances de la vie. Quelques-unes de ces chansons qu'ils chantent, dans une espèce de récitatif, à leurs *binbangs* ou festins, sont des historiettes d'amour, telles que nos vieilles balades Angloises; mais souvent elles sont faites *impromptu*. Voici un exemple des premières. Chansons.

Apo goono passang paleeto,
Callo teedah dangan soomboonia?
Apo goono bermine matto,
Callo teedah dangan soogoonia?

Que sert de vouloir allumer une lampe,
S'il n'y a point de mèche?
Que sert de faire l'amour avec les yeux,
Si l'on n'a pas une intention sérieuse? (1)

(1) *Note du Traducteur.* Je crois que le Lecteur lira avec plaisir une autre stance & un couplet

On doit néanmoins observer qu'il est souvent très-difficile de découvrir la liaison qu'il y a en-

---

en langue Malaise, rapportés par un Voyageur estimable.

« *Ambo jugo burra banſi, banſi,*
Dudu debowa batang,
Ambo jugo, ma nanti, nanti
Manajo tidado datang.

Je joue sur un chalumeau, un chalumeau,
Assis sous un arbre,
Je joue; mais le temps n'est pas venu:
Pourquoi ne venez-vous pas près de moi?

C'est la complainte d'un amant impatient. Je l'appris au fort *Marlborough*, (à Sumatra) & l'on dit que le dernier Gouverneur de cette place, qui aimoit beaucoup les Eglogues de Virgile, en étoit l'Auteur. Les Malais ont d'ailleurs quelques chansons fort jolies: la Sultane (de Mindanao) chantoit souvent avec moi le couplet suivant.

Inchy piggy mandi, dekkat mulo ſungy,
Scio mow be jago, ſcio mow be anty.

Lorsque ma belle se glissera dans l'onde,
Je serai de loin son gardien fidèle.

Cela fait allusion à un usage général dans les villages de *Sumatra*, où les femmes vont se baigner une fois par jour dans la rivière; & alors les *oran-bugin* ou jeunes garçons, les accompagnent pour leur servir de garde. » *Voyage aux Moluques & à la nouvelle Guinée*, par le Capitaine Forrest, pag. 336.

Digitized by Google

tre le ſens figuré & le ſens littéral de la ſtance. Les choſes eſſentielles dans la compoſition du *pantoon*, (car tel eſt le nom de ces petites pièces, celles qui ſont plus longues étant appelées *dendang*), ſont le rithme & la figure, particulièrement la dernière, qu'ils regardent comme la vie & l'ame de la Poéſie. J'en ai une preuve dans un eſſai que je fis pour faire paſſer un *pantoon* de ma compoſition auprès des Naturels comme l'ouvrage d'un de leurs compatriotes. Le ſujet étoit un dialogue entre un amant & ſa maîtreſſe riche & ſage. Les expreſſions étoient convenables au ſujet, & aſſez caractériſtiques. Pluſieurs y furent trompés ; mais une vieille femme, qui avoit un diſcernement plus exquis, remarqua que ce n'étoit que « *catto catto ſajo* », c'eſt-à-dire, pure converſation, voulant dire par-là que la pièce manquoit de ces expreſſions élégantes & figurées qui ornent leurs Poéſies. Leur langage ordinaire eſt proverbial & ſententieux. Si une fille fait un enfant avant que d'être mariée, il diſent que c'eſt « *doulo booa, cadeean boongo* » « du fruit avant la fleur ». Apprenant la mort de quelqu'un, ils diſent : » *nen matte, matte ; nen eedoop, beerajo ; callo ſampi-la janjenia, apo boolee booat ?* » — « Ceux qui ſont morts, ſont morts ; ceux qui ſurvivent

doivent travailler ; si son temps étoit expiré, quelle ressource y avoit-il ? (1).

Caractères arabes adoptés par les Malais.

Ils écrivent en caractères Arabes très-peu corrompus ; c'est pourquoi on trouve un grand nombre de mots Arabes incorporés dans la Langue Malaise, ce qui vient aussi de ce que ces Peuples ont adopté avec les caractères la Religion des Arabes. Les Portugais leur ont aussi fourni plusieurs termes, sur-tout ceux qui expriment des idées qu'ils ont acquises depuis les découvertes des Européens dans les Indes Orientales. Ils écrivent sur du papier avec une encre de leur composition, & des plumes faites de petites branches *d'anou*. Je n'ai jamais pu découvrir si les Malais avoient des caractères originaux & particuliers à eux, avant qu'ils eussent adoptés ceux dont ils se servent à présent ; mais il est possible qu'ils en aient eus qui se soient perdus, sort qui est réservé à ceux de Sumatra auxquels les caractères Arabes portent tous les jours de nouvelles atteintes. Néanmoins j'ai eu souvent occasion de voir la Langue Malaise écrite par les Habitans de l'intérieur de l'île en carac-

(1) Ils emploient toujours ces mots : » *Apo boolee booat !* » pour exprimer leur *inévitabilité* ou fatalité ; mais il me seroit impossible de rendre toute la force de cette expression.

Digitized by Google

tères du Pays ; ce qui semble annoncer que leur Langue se perdra également & avant les caractères. Leurs livres sont pour la plupart extraits du Coran, ou des Contes de Légende qui n'ont pas grand mérite considérés comme Ouvrages d'esprit.

C'est à Malacca que l'on parle le Malais le plus pur, ou au moins le plus estimé. Il diffère du dialecte usité à Sumatra principalement en ce que les mots qui, dans celui-ci finissent en *O*, ont dans celui-là le son de l'*A*. Ainsi les Malais de Malacca prononcent *lada*, poivre, au lieu de *lado*. Les Sumatranois adoucissent dans la prononciation les mots qui dans l'écriture sont terminés par un *K*, en le retranchant; par exemple, *tabbe bunnia*, beaucoup de complimens, au lieu de *tabbek bunniak* ; mais les Habitans de la Presqu'île de Malacca, & spécialement ceux qui sont le plus à l'Orient, dont la prononciation est plus rude, leur donnent le son plein. Les pronoms personnels diffèrent aussi suivant les lieux.

On a tenté de composer une Grammaire de la Langue Malaise sur les principes de celles des Langues Européennes. Mais l'absurdité de cette méthode est évidente. Un idiôme dont les noms & les verbes n'ont aucune inflexion, ne peut avoir ni cas, ni déclinaisons, ni modes, ni

Digitized by Google

conjugaisons. Tout cela est suppléé par l'addition de certains mots expressifs, dont la signification est déterminée, & qui ne doivent pas être regardés comme purement auxiliaires, ou comme des particules subordonnées à d'autres mots. Ainsi dans l'exemple de *rooma*, maison, *derree pada rooma*, signifie, d'une maison, (*domo*); mais ce seroit parler improprement de dire que *derree pada* est le signe de l'ablatif de ce nom; car alors toutes les prépositions demanderoient également un cas, & aussi bien pour *de* (génitif) & *à*, nous aurions un cas pour *deatas rooma*, sur le sommet de la maison. Il en est de même des verbes : *callo sayo boolee gellan*, si je marchois, peut être appelé l'imparfait de l'indicatif du verbe *gellan*; au lieu que dans le fait c'est une phrase dont *gellan*, *boolee*, &c. sont les mots constitutifs (1).

(1) Bowrey, , qui a écrit sur cette matière, fait son futur du mot *maoo* de cette manière; *camee moo bacha*, c'est-à-dire, nous voulons, ou nous sommes portés à lire. Pour former le passif, il dit que la particule *ber* doit être mise devant la phrase, mais il se trompe; car *j'envoie cette lettre*, se rend en Malais par *sayo ber-kerim soorat innee*. Ces tentatives pour ramener tout à nos propres idées; me rappellent quelques vocabulaires que j'ai vus, dans lesquels les titres du Pays étoient ainsi rendus. *Pangeran*, un Duc: *Dattoo*, un Comte: *Dupatty*, un Lord Maire.

C'est

C'eſt, dis-je, s'exprimer improprement de dire le cas d'un nom, lorſque ce nom ne change point ſa terminaiſon, ou le mode d'un verbe quand la forme de ce verbe ne varie pas. On peut à la vérité recueillir une ſuite d'obſervations utiles pour parler cette Langue correctement ; mais elles doivent être auſſi différentes des règles artificielles & techniques de nos Grammairiens, que l'élégant ajuſtement d'une dame Européenne eſt différent du ſimple habit d'une Malaiſe.

Les Habitans de l'intérieur ont d'autres Langues que le Malais.

Outre le Malais, on parle à Sumatra pluſieurs autres idiomes, qui ont néanmoins une affinité manifeſte, non-ſeulement les uns avec les autres, mais avec cette Langue générale qu'on trouve répandue & indigène dans toutes les îles de la mer du Sud, depuis Madagaſcar juſqu'aux terres les plus éloignées découvertes par le Capitaine Cook ; c'eſt-à-dire, dans un plus grand eſpace que celui qu'ait jamais embraſſé la Langue Latine ou toute autre Langue. J'ai donné des preuves irrévocables de cette affinité dans un Mémoire que la Société des Antiquaires m'a fait l'honneur de publier dans ſon *Archæologia*, (T. VI). La Langue Malaiſe a été plus ou moins mêlée & corrompue en différens endroits; mais on obſerve toujours une identité frappante de pluſieurs mots radicaux dans les dialectes qui

différent le plus, & dans ceux même des îles très-éloignées les unes des autres, comme, par exemple, les Philippines & Madagascar, la différence des mots, n'est guère plus considérable, que celle qu'on remarque dans les dialectes des Provinces voisines du même Royaume (1).

Ils ont des caractères particuliers.

Les principales Langues de l'intérieur de Sumatra après le Malais, sont le Rejang & le Batta, dont la différence consiste moins dans les mots, que dans les caractères particuliers à chacune. Il est sans doute extraordinaire, & peut-être unique dans l'Histoire de l'homme, que deux Peuples habitant une même île, qui prétendent également être aborigènes, qui sont dans un point de civilisation à peu-près égal, & parlent des Langues dérivées de la même source, aient des alphabets essentiellement différens l'un de l'autre, & même de tous les autres connus. Ce qui démontre que ces alphabets sont des inventions particulières, c'est que l'ordre des Lettres n'est pas le même, comme on pourra s'en convaincre par l'inspection des trois que je joins ici pour la

(1) Je m'occupe d'un Ouvrage où j'étendrai beaucoup plus cette comparaison de la Langue Malaise, & où je mettrai sous un seul point de vue des échantillons de toutes celles qui se parlent dans le monde connu, autant qu'il sera possible.

Digitized by Google

satisfaction des curieux (1). Les Achenois faisant usage des caractères Arabes, leur Langue doit d'autant moins être regardée comme originale, par rapport aux autres idiomes de l'île. Le Lampoon, comme dialecte, diffère assez de tous les autres; mais quelques-unes des lettres de son alphabet, sur-tout la première & la seconde, sont manifestement les mêmes que celles de l'alphabet Rejang qui leur correspondent, quoique la plus grande partie paroissent entièrement différentes. Peut-être les Lampoons ont emprunté de leurs voisins quelques-unes de leurs lettres pour compléter leur alphabet, comme ont dit que les Grecs du temps de Cadmus en empruntèrent des Phéniciens. Au reste tous ces Peuples écrivent comme nous de gauche à droite, en quoi ils different des Malais & des Arabes.

Ils écrivent sur des écorces d'arbres.

Leurs écritures de quelque importance sont exécutées avec de l'encre sur des bandes étroites & fort longues, faites avec l'écorce intérieure

(1) Voyez la planche suivante, page 310 Les caractères Javanois, ainsi que tous les autres orientaux que j'ai examinés, diffèrent autant de ceux-ci, que les *Rejangs* diffèrent des *Battas*. L'alphabet Javanois donné par Corneille le Brun est très-exact. L'alphabet *Tagala* se trouve dans Thevenot, Relation des îles Philippines.

Digitized by Google

d'une eſpèce d'arbre, & pliées en pluſieurs quarrés, dont chacun répond à une page. Le plus ordinairement ils écrivent ſur l'écorce extérieure d'un morceau de bambou, quelquefois entier, d'autres fois fendu & coupé en bandes de deux ou trois pouces de large, avec la pointe de leur *cris* ou de toute autre arme, qui leur ſert de ſtyle (1). Ces écritures ſont ſouvent de la plus grande élégance ; j'en ai en ma poſſeſſion pluſieurs échantillons, ainſi que de leurs ouvrages plus conſidérables. Le nombre de ceux qui parmi les Naturels, & particulièrement chez les Battas, ſavent lire & écrire, eſt très-conſidérable, & peut-être autant que dans aucun Pays d'Europe.

Et ſur du bambou.

Aucune de ces Langues n'eſt auſſi agréable à l'oreille que le Malais ; celle des Lampons en particulier eſt très-gutturale ; car il font un uſage fréquent du ſon que nous exprimons par la lettre *G*, qu'ils introduiſent même dans les mots Malais, & retranchent la conſonne *R*. Ainſi ils prononcent le mot *croce*, *cogh-ee*, & *bras*, *beeas* (2).

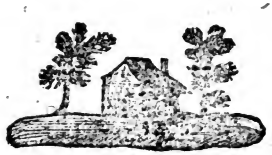
---

(1) Les Chinois, ſelon leurs Hiſtoriens, écrivoient ſur des morceaux de bambou, avant qu'ils euſſent inventé le papier.

(2) Il eſt à remarquer que les Malais ne peuvent exprimer la conſonne F, ou Ph, ni les Habitans de l'île

A Java, à Siam, & dans d'autres contrées de l'Orient, outre la Langue commune, il y a la Langue de la Cour que les Grands ſeuls parlent. Cette diſtinction, bien inventée pour tenir le vulgaire à une certaine diſtance, & lui inſpirer du reſpect pour ce qu'il ne peut comprendre, n'a lieu nulle part à Sumatra, où la diſtinction des rangs ne met pas une grande différence entre les Habitans.

Neas, près de Sumatra, la conſonne P. Il en eſt de même des Habitans de quelques îles de la mer du ſud. Ainſi les Arabes, &, ſelon quelques-uns, les Perſans, n'ont pas de P.



ÉCHANTILLONS

Des Langues qu'on parle à Sumatra.

	Malais.	Acheen.	Batta.	Rejang.	Lampoon.
Un	Satoo	Sah	Sidah	Do	Sye
Deux	Duo	Dua	Duo	Dooy	Rowah
Trois	Teego	Tloo	Toloo	Tellou	Tulloo
Quatre	Ampat	Paat	Opat	Mpat	Ampah
Cinq	Leemo	Leemung	Leemah	Lemo	Leemah
Six	Anam	Nam	Onam	Noom	Annam
Sept	Toojoo	Tocjoo	Paitoo	Toojoou	Peetoo
Huit	Slappan	D'lappan	Ooalloo	Delapoon	Ooalloo
Neuf	Sambilan	Sakoorang	Seeah	Sembilan	Seewah
Dix	Sapooloo	Saploo	Sapooloo	Depooloo	Pooloo
Mari	Lackee	Lackaye	Morah	Lackye	Cadjoon
Epouse	Beenee	Beenaye	Aboo	Sooma	Cadjoon
Père	Bapa	Bah	Ammah	Bapa	Bapa
Mère	Mau	Mau	Enang	Indo	Eenah
Tête	Capallo	Oolou	Ooloo	Oolou	Oolooh
Yeux	Matto	Matta	Malnah	Matty	Mattah
Nez	Eedong	Eodoon	Aygong	Eeoong	Eerong
Cheveux	Ramboot	Oh	Oboo	Boo	Boohoo
Dent	Geeegee	Geguy	Ningee	Aypen	Eepan
Main	Tangan	Jarrooay	Tangan	Tangoon	Chooloo
Jour	Haree	Ooraye	Torang-haree	Beely-looeng	Barnee
Nuit	Mallam	Mallam	Borning	Bealemmoon	Beenghee
Blanc	Pootee	Pootee	Nabottar	Pooteah	Mandack
Noir	Etam	Hetam	Nabeero	Meloo	Malloom
Bon	Baye	Gaet	Dengan	Baye	Burtie
Teinture	Mattee	Mattay	Mahtay	Mattoee	Jahal
Feu	Appee	Appooy	Ahpee	Apoay	Aphooy
Eau	Ayer	Eer	Ayek	Beele	Wye
Terre	Tana	Tano	Tana	Peera	Tanno
Coco	Clappo	Oo	Crambee	Neole	Clappah
Riz	Bras	Breeagh	Dahano	Blas	Beeas
Poisson	Eecun	Incoor	Dakkay	'Conn	Ewah
Cochon	Babee	Booy	Babee	Sooeetemba	Babooye
Soleil	Matto-haree	Mattowraye	Mahtah-haree	Mattey-beely	Mata-rannee
Lune	Boolan	Booloon	Boolan	Booloon	Boolan
Moi	Ambo, fayo	Ooloon	Apoo	Ookoo	Gniah
Dieu	Allah-tallah	Allah	Daibattah	Oola-tallo	Alla-talla

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

PARALLELE des Sumatranois dans la Société civile. Différence de caractère entre les Malais & les autres Habitans. Gouvernement. Titre & pouvoir des Chefs parmi les Rejangs. Influence des Européens. Gouvernement de Passumah.

SI nous considérons les Habitans de cette île comme un Peuple qui tient un certain rang dans l'échelle de la Société civile, il ne sera pas aisé de déterminer la place qu'ils occupent. Quoique fort éloignés du point où les Nations policées de l'Europe sont parvenues, ils voient au-dessous d'eux, à une distance presqu'égale, les tribus sauvages de l'Afrique & de l'Amérique. Peut-être si nous divisions le genre humain en cinq classes, dont chacune pourroit être subdivisée en beaucoup d'autres; peut-être, dis-je, pourrions-nous alors assigner le troisième rang aux Sumatranois les plus civilisés, & le quatrième aux autres. Dans la première classe, je placerois quelques-unes des Républiques de l'ancienne Grèce, dans les plus beaux jours de sa gloire; les

Parallèle de la Société.

Digitized by Google

Romains, quelque temps avant & après le ſiècle d'Auguſte; la France, l'Angleterre & les autres Nations policées de l'Europe dans ces derniers ſiècles, & peut être la Chine. La ſeconde pourroit comprendre les grands Empires de l'Aſie, pendant leur plus grande proſpérité; la Perſe, le Mogol, la Turquie & quelques Royaumes de l'Europe. Dans la troiſième, je rangerois avec les Sumatranois, les Xoloans, & quelques autres Peuples de l'Archipel oriental, les Nations qui habitent la côte ſeptentrionale de l'Afrique, & les Arabes les plus policés. La quatrième renfermeroit les Sumatranois moins civiliſés, les Habitans des îles nouvellement découvertes dans la mer du Sud, peut-être les Empires ſi célèbres des Mexiquains & des Péruviens, les hordes Tartares, & tous ces Peuples des diverſes parties du globe, qui, poſſédant, quelque propriété, & reconnoiſſant une eſpèce de ſubordination établie parmi eux, ſont au-deſſus des Caraïbes, des Habitans de la Nouvelle Hollande, des Lapons & des Hottentots, qui nous offrent le ſpectacle de l'homme dans l'état le plus groſſier & le plus humiliant où il puiſſe ſe montrer, & qui formeroient la dernière claſſe (1).

(1) Il y a trois moyens, propoſés par différens Ecrivains (Poyvre, Robertſon & Richardſon) pour connoître

Peu d'avantage que les Sumatranois ont retiré de leurs relations avec les Européens.

Comme l'homme eſt naturellement porté à l'imitation, il paroît ſurprenant que les Sumatranois n'aient pas tiré un plus grand avantage, quant aux mœurs & aux arts, de leurs relations avec les Européens, & particulièrement avec les Anglois, qui ſont établis parmi eux depuis un ſiècle. Quoique fortement attachés à leurs Coutumes, ils ſentent néanmoins leur infériorité, & ils conviennent aiſément de la ſupériorité que nous donnent ſur eux nos progrès dans les Sciences, & ſur-tout dans la méchanique. J'ai entendu un homme s'écrier, après avoir conſidéré attentivement la ſtructure & les uſages d'une pendule : « N'eſt-il pas juſte que des hommes comme *nous* ſoient eſclaves d'un Peuple qui a le génie d'inventer & l'habileté de conſtruire une machine auſſi merveilleuſe que celle-ci » ? « Le Soleil, ajouta-t-il, eſt une machine de la même nature. Mais qui la monte, lui dit ſon compagnon ? Quel autre qu'*Allah*, (Dieu), lui répondit-il » ?

& déterminer l'état de civiliſation auquel un peuple eſt arrivé : ſavoir, le degré de perfection de ſon agriculture, ſes progrès dans l'art de calculer, & le nombre des termes abſtraits de ſa Langue. En ſuivant ces trois moyens d'appréciation, le Lecteur pourra décider ſi j'ai approché de la vérité dans le rang que j'aſſigne aux Sumatranois.

Digitized by Google

On peut donner plusieurs raisons probables de cette négligence. Nous avons peu de manufactures dans nos établissemens de cette île : toutes les choses y sont importées dans leur dernier état de perfection : les Naturels par conséquent n'ont pas occasion d'examiner les procédés, ni les divers travaux des arts. Abondamment pourvus de tous les articles de commodité de l'Europe, & prévenus en leur faveur, nous ne faisons que peu d'usage des matériaux bruts que Sumatra fournit. Nous ne filons point son coton ; nous n'élevons point ses vers à soie ; nous n'adouciſſons pas ses métaux ; nous ne taillons pas même ses pierres ; en négligeant ces objets, c'eſt en vain que nous montrerions à ces Peuples, pour les avancer dans les arts, nos riches brocards, nos montres, ou que nous leur déployerions dans des desseins l'élégance de notre Architecture. Nos mœurs ne sont pas plus propres à exciter leur approbation & à les porter à nous imiter. Sans insister sur la licence qui a été souvent imputée à nos sociétés ; les plaisirs de la table ; les disputes de vin ; les joies bruyantes ; les folies de jeunesse & les amusemens puériles, qui sont toujours remarqués avec soin, & souvent avec mépris ; mettant, dis-je, tout cela de côté, il me paroît que même les meilleurs exemples sont très-mal appliqués, & incapables d'exciter l'é-

Digitized by Google

mulation d'un Peuple groſſier, inſouciant & nullement ambitieux. C'eſt leurs ſens & non leur raiſon qu'il faudroit frapper pour les tirer de leur léthargie : il faut que leur imagination ſoit échauffée ; que le feu de l'enthouſiaſme les ſaiſiſſe & les anime, avant qu'ils aient la force d'abandonner les plaiſirs de l'indolence pour ceux de l'induſtrie. L'eſprit philoſophique qui règne dans ce ſiècle & le caractériſe dans notre Europe, n'eſt point propre à produire de pareils effets. Un homme dont les opinions & les mœurs ſont réglées ſur celles du ſiècle, mépriſe ou tâche de mépriſer le cérémonial, la parure, le cortège, les ornemens ſuperflus & ſplendides, dans ſes habits & dans ſes meubles ; préférant l'aiſance & la commodité à une pompe toujours gênante ; celui qui tient le premier rang n'eſt plus diſtingué par ſon appareil, ſon équipage ou le nombre de ſes domeſtiques, de ceux qui lui ſont inférieurs ; & quoiqu'ayant un pouvoir réel, il en eſt dépouillé de preſque toutes les marques extérieures. Notre culte religieux partage même cette ſimplicité. Je ſuis bien loin de vouloir condamner ou déprécier ces mœurs en elles-mêmes. Il eſt probable qu'à meſure que les lumières de la raiſon diſſipent les préjugés de l'eſprit, nous avançons vers le plus haut degré de perfection dont notre nature ſoit ſuſceptible ; &

Digitized by Google

peut-être que la perfection consiste dans un certain milieu que nous avons déjà passé ; mais il est certain que tout ce rafinement est absolument incompréhensible à un esprit grossier qui ne peut distinguer la modestie de la bassesse. Nous paroissons aux Sumatranois avoir dégénéré des plus splendides vertus de nos Ancêtres. La richesse même de leurs galons &, la gravité de leurs perruques excitoient l'admiration de ces Peuples ; & j'ai entendu dire qu'ils avoient beaucoup regretté les énormes paniers que portoient autrefois nos Dames. Les fréquentes révolutions de nos modes, qu'ils ne peuvent concevoir, les étonnent singulièrement, & ils en concluent naturellement que ces modes n'ont point de mérite réel, puisque nous en changeons si facilement ; ou au moins que nos caprices nous rendent très incapables de leur servir de guides. En effet, on ne peut guère présumer qu'à cet égard ils cherchent jamais à nous imiter, vu la disconvenance totale des mœurs dans tous les autres points, & la diversité des circonstances naturelles & locales. Mais peut-être attribuai-je à des causes foibles & partielles un effet produit par une cause générale. Sous les zones glaciales, & plus particulièrement sous la zone torride, les hommes conservent naturellement dans leurs mœurs une égalité & une stabilité invariables,

Digitized by Google

qu'ils doivent à l'influence uniforme du climat. Dans les zones tempérées au contraire, où l'influence eſt inégale, les mœurs ſont variables, & dépendent des cauſes morales plutôt que des phyſiques.

Différence dans le caractère entre les Malais & les autres Sumatranois.

Les Malais & les Naturels de Sumatra diffèrent plus entr'eux par le moral que par le phyſique. Quoique nous ne ſachions pas que cette île, dans les révolutions des Empires, ait jamais tenu un rang diſtingué dans l'Hiſtoire du Monde, (car les Achenois, quoique puiſſans dans le ſeizième ſiècle, ont toujours été très-peu civiliſés) cependant les habitans Malais paroiſſent être dégénérés, ce qui rend leur caractère totalement différent de celui que nous concevons d'un peuple Sauvage ; bien qu'on ait pu avec raiſon leur donner cette qualification, à cauſe de leur férocité & des brigandages qu'ils ont commis ſur la côte orientale. Ils ſemblent plutôt plongés dans l'obſcurité, quoiqu'avec des moyens de ſe montrer avec diſtinction, que paſſés de cette obſcurité à un état de quelque importance civile & politique. Ils conſervent un grand fonds de fierté, mais non de cette fierté louable qui empêche de faire de mauvaiſes actions. Ils ſont fourbes, ruſés & faux au ſouverain degré, & ſavent très-bien cacher les plus violentes paſſions & la haine la plus invétérée, ſous les dehors les

Digitized by Google

plus affectueux, jusqu'à ce que l'occasion se présente d'assouvir leur ressentiment. La véracité, la gratitude & l'intégrité sont des vertus inconnues parmi eux, & leur cœur est totalement étranger aux sentimens de l'honneur & de l'infamie. Ils sont jaloux & vindicatifs. Leur valeur est passagère & l'effet d'un enthousiasme momentané, qui les rend capables des actes incroyables de désespoir ; mais ils sont incapables de cette magnanamité noble, de cette fermeté froide & réfléchie dans les combats, qui constituent selon nous le vraie héroïsme, & en font une vertu (1). Cependant il faut remarquer que par une apathie presqu'inconcevable, sans être agités de quelque passion violente qui leur ôte la crainte des tourmens, ils souffrent la mort avec une constance & une tranquillité étonnante, se contentant de répéter ce proverbe commun parmi eux, qui désigne *l'inévitabilité* du destin : « *Apo boolee booat* » ? Que faire à cela (2) ? Ce qui les confirme dans ce stoïcisme, c'est sans

(1) Dans l'Histoire des Guerres des Portuguais dans cette partie de l'orient, on voit quelques exceptions à cette observation générale, particulièrement à l'égard du caractère de *Lacsemanna*, qui étoit véritablement un grand homme, & un guerrier très-distingué.

(2) Voyez ci-dessus, page 302.

Digitized by Google

doute leur croyance dans la prédeſtination, & l'idée très-imparfaite qu'ils ont d'un état avenir, & d'une éternelle exiſtence.

Un Auteur a remarqué qu'on trouve ordinairement de la reſſemblance entre la diſpoſition & le caractère des animaux & ceux des habitans indigènes d'un même Pays, lorſque le commerce avec les Etrangers n'a point encore détruit leur caractère original. D'après cette obſervation, le Malais pourroit être comparé au biſon & au tigre. Dans ſon état domeſtique, il eſt indolent, opiniâtre & voluptueux comme le premier; & dans ſa vie errante, il eſt fourbe, ſanguinaire & rapace comme le dernier. Ainſi on nous repréſente l'Arabe ſemblable à ſon chameau, & le paiſible Indien à ſa vache. Quoique les Habitans originaires de Sumatra, aient pris des Malais une partie de leurs vices, ils ont des vertus qui ne leur ſont point communes avec ceux-ci; mais ce ſont des vertus plutôt négatives que poſitives. Ils ſont doux, paiſibles & endurans, à moins qu'on n'excite leur colère par quelque violente provocation; car alors ils ſont implacables dans leur reſſentiment. Ils ſont également ſobres dans le boire & dans le manger. Leur nourriture principale conſiſte dans les végétaux; l'eau eſt leur unique boiſſon; quoiqu'ils tuent une volaille ou une chèvre pour régaler un Etranger qu'ils n'au-

Caractère des Habitans originaires.

Digitized by Google

ront peut être jamais vu, ou qu'ils n'eſpèrent pas de revoir, ils le font rarement pour eux-mêmes; & dans leurs *bimbangs* même, où il y a abondance de mets, ils ne mangent guère autre choſe que du riz. Leur hoſpitalité eſt extrême, & bornée ſeulement par leurs facultés. Leurs mœurs ſont ſimples, & en général, ils n'ont point la fourberie & la ruſe des Malais, excepté leurs Chefs, parmi leſquels ces vices ſe rencontrent ſouvent; ils ſont néanmoins doués de beaucoup d'intelligence, & en pluſieurs occaſions ils montrent une pénétration & une ſagacité peu commune. A l'égard des femmes, elles ſont très-chaſtes, quoique fort ſenſibles. Ils ſont modeſtes; ſingulièrement réſervés dans leurs paroles; honnêtes dans leur conduite; graves dans leur maintien, rarement ou jamais ne ſe laiſſant aller à des éclats de rire immodérés, & patients au ſuprême degré. D'un autre côté, ils ſont chicaneurs, indolens, adonnés au jeu, fripons dans leur commerce avec les Etrangers, ce qu'ils ne regardent pas comme un vice moral; ſoupçonneux, menteurs, rampans lorſqu'ils traitent une affaire; ſerviles: quoique propres ſur leur perſonne, ils ſont ſales dans leurs habits, qu'*ils* ne lavent jamais. Ils ne ſe mettent nullement en peine de l'avenir, parce qu'ils ont peu de beſoins: car quoique pauvres, ils ne manquent point

point du néceſſaire ; la Nature leur fourniſſant avec la plus grande libéralité tout ce qu'il leur faut pour leur ſubſiſtance. Les Sciences & les Arts n'ont pas encore agrandi le cercle de leurs deſirs, en étendant leurs vues ; & les divers raffinemens du luxe, qui dans les Sociétés policées deviennent des beſoins, leur ſont totalement inconnus (1).

Gouvernement.

Après avoir tracé le caractère de ces Peuples, avec le plus de vérité & d'exactitude qu'il m'a été poſſible, je vais maintenant paſſer à la deſcription de leur Gouvernement, de leurs Loix, de leurs Coutumes & de leurs Mœurs, & je

(1) Les *Macaſſars* & les *Bugguefs*, qui viennent annuellement dans leurs *praws* des îles *Célebes*, pour trafiquer à Sumatra, ſont regardés par les Sumatranois comme ſupérieurs à eux quant aux mœurs. Les Malais affectent de les imiter dans leur habillement, & ils font dans leurs chanſons de fréquentes alluſions aux exploits, & aux expéditions de ces Peuples : la réputation qu'ils ſe ſont acquiſe par leur valeur, en quoi ils ſurpaſſent certainement tous les autres Peuples des mers orientales, leur a procuré ſans doute cette flatteuſe diſtinction. Ils doivent auſſi une partie des égards que les Sumatranois ont pour eux, à la richeſſe des cargaiſons qu'ils apportent dans l'île, & à la facilité avec laquelle ils en dépenſent le produit en jeux, en combats de coqs & en opium.

tâcherai de préſenter ces divers objets de la manière la plus claire.

Gouvernement des Réjangs. Les Rejangs vivent dans des villages ou *dooſons*, dont chacun eſt gouverné par un Magiſtrat appelé *Dupaty*. Les Habitans qui ſont ſous ſon autorité, portent le nom d'*Ana-booa* (1), & il eſt rare qu'ils ſoient au-delà de cent. Un certain nombre de *Dupattys* de chaque rivière, (car les villages ſont toujours ſitués ſur le bord de l'eau (2)), ſont choiſis pour exercer la fonction de Juges au *qualloe* ou embouchure des rivières; & alors ils portent le nom de *Proatteen*. Le *Pangeran*, ou Prince du Pays, commande à tous. Je voudrois pouvoir expliquer en quoi conſiſte le vaſſelage des *Dupattys* envers le *Pangeran*, & des *Ana-booa* envers les *Dupattys*; mais il y a ſi peu d'occaſions de l'obſerver, qu'il ſeroit très-difficile de le faire avec certitude. Preſque ſans arts, & avec fort peu d'induſtrie, les propriétés

Pangeran ou Chef.

(1) C'eſt ſans doute une expreſſion figurée, priſe du fruit pendant ſur un arbre.

(2) Les noms que nous donnons ordinairement aux pays ou aux diſtricts, appartiennent proprement aux rivières; & les Naturels diſent plus communément les Habitans de telle rivière, que les Habitans de tel pays. Les rivières en Europe diviſent les Provinces; mais dans l'Inde, elles ſont conſidérées comme les traverſant par leur centre.

Digitized by Google

ſont à-peu-près égales entre tous les Habitans, & les Chefs ne diffèrent guères du Peuple que par le titre. Leur autorité n'eſt que dans le nom; car ils n'ont pas la puiſſance coercitive néceſſaire pour ſe faire craindre & obéir implicitement. C'eſt-là le réſultat naturel de la pauvreté parmi les Nations habituées à la paix, chez leſquelles l'intérêt & la force militaire, les deux grands mobiles politiques, ſont nuls. Leur Gouvernement eſt fondé ſur l'opinion, & la ſoumiſſion du Peuple eſt volontaire. L'adminiſtration domeſtique des familles a certainement ſuggéré la première idée du Gouvernement en Société, & comme ces Peuples n'ont fait que quelques pas dans la civiliſation, le leur conſerve beaucoup de ſon origine. Il tient auſſi un peu du ſyſtême féodal, ſur lequel il ſeroit probablement établi parmi eux, s'ils étoient un peu plus rafinés. Tous les autres Gouvernemens de l'île, ſont également un mêlange du Gouvernement patriarchal & du féodal, & il eſt à remarquer que les maximes féodales ſont en vigueur dans les lieux ſoumis par des conquérans; dans ceux au contraire où les Habitans par un effet de leur ſituation, ou par toute autre cauſe, jouiſſent depuis long-temps de la paix, ſans éprouver de révolutions, on voit règner la ſimplicité du Gouvernement patriarchal, qui eſt non-ſeulement le Gouvernement primitif & naturel de toutes les

Son autorité.

Nations groſſières qui s'élèvent par des progrès inſenſibles à la civiliſation, mais qui eſt peut-être encore le plus haut point de perfection où elles puiſſent jamais arriver. Ce n'eſt pas le ſeul art dans lequel nous pouvons appercevoir une rétrogradation du rafinement à la ſimplicité.

Très-limitée. Le fondement du droit au Gouvernement parmi ces Peuples, ſemble, comme je l'ai dit, être le conſentement général. Si un Chef s'arroge une autorité qu'il n'a pas ou qu'il s'éloigne de leurs Coutumes & Uſages établis depuis long-temps, ils ſe croient diſpenſés de lui obéir. Un air impoſant, des manières inſinuantes, de la facilité à s'exprimer, de la pénétration & de la ſagacité à démêler les petites difficultés qui s'élèvent dans les diſputes, ſont des qualités qui manquent rarement de procurer à leurs poſſeſſeurs un reſpect & une autorité quelquefois ſupérieurs à ceux des Chefs reconnus. Le *Pangeran*, à la vérité, viſe à un Empire deſpotique, & autant qu'il peut en trouver les moyens, il ne manque pas de l'exercer; mais ſes revenus n'étant pas ſuffiſans pour lui permettre d'avoir des forces ſur pied, afin de faire exécuter ſes ordres, ſon pouvoir effectif eſt très-limité, & même rarement il peut punir un ſujet turbulent par d'autres voies que celle de l'aſſaſſinat. En établiſſant les Chefs des villages, il ne fait guère que confirmer le choix déjà fait par les Habitans, & s'il nommoit arbi-

Digitized by Google

trairement quelqu'un d'une tribu différente, ou d'un autre village, il ne ſeroit point obéi. Il ne lève aucune taxe, & ne tire d'autres revenus ou émolumens de ſes ſujets, que ce que lui procure le jugement des Procès, le droit qu'il retire de la Compagnie des Indes étant une choſe à part. Dans tous les cas il y a appel au *Pangeran*, & aucune des Cours inférieures ou aſſemblées des *Proatteens*, ne peut prononcer Sentence de mort. Mais comme toutes les punitions ſont, par les Loix du Pays, commuables en amendes, & que les appels entraînent de la dépenſe & la perte du temps, les Parties s'en tiennent ordinairement à la première déciſion. Les villages qui ſont plus près de la réſidence du *Pangeran* à *Soongey-Lamo*, reconnoiſſent un peu plus de ſubordination que ceux qui en ſont éloignés, leſquels, même dans le cas de guerre, ſe regardent comme libres de donner ou non des ſecours, ſelon qu'ils le jugent convenable, ſans être reſponſables des ſuites. Un *Proatteen* interrogé ſur cet article, répondit : « Nous ſommes ſes ſujets, non ſes eſclaves ». Mais le *Pangeran* s'exprime d'une maniere bien différente. On lui a entendu dire : « Quant à tel & tel village il n'y aura pas de difficultés ; il ſont ma poudre & ma flèche » ; ce qu'il expliquoit en ajoutant, qu'il pouvoit diſpoſer des Habitans,

Digitized by Google

comme avoient fait ſes ancêtres, pour lui procurer des munitions en temps de guerre.

Origine du titre de Pangetan, chez les Réjangs

Le père de *Pangeran Munco Raja*, dont le nom eſt célèbre par la part qu'il eut dans l'expulſion des Anglois du fort Marlborough en 1719, fut le premier qui porta le titre de *Pangeran* de *Soongey-lamo*. Auparavant il étoit ſimplement *Beginda Sebyam*. Il y a environ cent ans que la côte méridionale de Sumatra, juſqu'à la rivière *Oori*, étoit ſous la dépendance du Roi de *Bantam*, dont un *Jennang*, Lieutenant ou Député, venoit tous les ans à *Silebar* ou à *Bencoolen*, pour prendre le poivre, & nommer ou plutôt confirmer dans leur élection les *Proatteens*. Peu de temps après, les Anglois ayant fait un établiſſement à Bencoolen, le *Jennang* annonça aux Chefs qu'il ne viendroit plus dans leur île ; & ayant élevé les deux Chefs de *Soongey-lamo* & de *Soongey etam* (1), à la dignité de *Pangeran*, il leur confia le Gouvernement du Pays, & leur céda toutes les prétentions de ſon maître. Tel eſt le récit donné par

(1) Le dernier eſt le Chef du pays de *Lemba*, au voiſinage de la rivière Bencoolen ; le premier cependant y poſſède quelques villages, & il eſt Chef des tribus des Rejangs.

Digitized by Google

les *Pangerans* actuels, de l'origine de leurs titres, lequel s'accorde assez bien avec les Mémoires du temps. De cet arrangement il résulte que le *Pangeran* prétend à l'autorité absolue qu'avoit le Roi qu'il représente, & que les *Proatteens* ne le considèrent que comme leur égal, & ne lui accordent guère d'autre supériorité que celle du titre. Celui-là ne peut soutenir ses prétentions, & ceux-ci maintiennent leurs privilèges; car ils ne prêtent point serment de fidélité, & ne se soumettent à aucun engagement quelconque. Ils parlent néanmoins de lui avec respect, & lorsqu'il leur fait quelque demande modérée, qui n'attaque point leurs *addats* ou coutumes, ils sont assez portés à l'aider, *tolong*, comme ils s'expriment; mais c'est plutôt à titre de faveur, que d'obligation.

Si les *Dupattys* sont si jaloux de conserver leur liberté, ils en laissent jouir à leur tour les *Anabooas*, qu'ils gouvernent uniquement par l'opinion. Le respect qu'on rend à un *Dupatty* est à-peu-près comme celui qu'on rendroit à un chef de famille estimé, & il le partage avec les plus âgés du village, qui sont assis à son côté dans les jugemens des petits débats qui s'élèvent parmi les Habitans. S'ils ne peuvent décider l'affaire, ou que l'une des parties soit d'un autre village, les *Proatteens* de la même tribu qui de-

meurent aux environs, s'assemblent pour la terminer. Ces contestations procurent quelques émolumens aux Dupattys, dont la dignité est au reste plus onéreuse qu'avantageuse. Car dans la construction des *bâtimens* publics, tels que les *Balli* ou Halles, ils fournissent une grande partie des matériaux. De plus ils reçoivent & défrayent tous les Etrangers; les *Anabooas* fournissant en certaines occasions leur part des provisions; & leur hospitalité est telle qu'ils ne refusent jamais la nourriture & le logement à ceux qui les demandent.

Succession des Dupattys

Quoique la dignité de Dupatty ne soit pas strictement héréditaire, le fils, lorsqu'il a l'âge & la capacité requise, succède ordinairement à son père, quand celui ci vient à mourir: s'il est trop jeune, c'est le frère du mort, ou tel autre de la famille, qui paroît le plus capable, après la mort duquel, si le mineur est en âge, il peut encore être élu.

Tribus.

Les *Rejangs* sont divisés en tribus, composées des descendans de différens *pooyang* ou ancêtres. Il a quatre tribus principales, *Joorcallang*, *Beremannie*, *Seloopo* & *Toobye*: on dit qu'elles tirent leur origine de quatre frères, & qu'elles se sont unies depuis un temps immémorial par une ligue offensive & défensive: on peut conjecturer néanmoins que la permanence de cette union est

Digitized by Google

due à l'avantage réſultant de leur ſituation, plutôt qu'à leur parenté, ou à quelque convention formelle. Il y a auſſi pluſieurs autres tribus inférieures.

Chaque rivière ou diſtrict, (car c'eſt par les rivières que le pays eſt diviſé) & même chaque village eſt indépendant de ſes voiſins; quoiqu'il ait avec eux des relations. Sur chaque rivière il y a au moins un *Pambarab* ou *Proatteen* ſupérieur, qui diffère des autres en ce qu'il a le droit de préſider aux fêtes & aux procès communs à deux ou pluſieurs villages, dans leſquels il a une plus grande part des proviſions & des amendes (1). S'il y a plus d'une tribu établie ſur une rivière, chacune a ordinairement ſon *Pambarab*, qui eſt élu par les *Proatteens* des tribus reſpectives, & ceux-ci ſont élus par les *Dupattys*, mais aſſiſtés des vieillards du village. Si quelques-uns des Habitans n'approuvent pas ce choix, ils conviennent entr'eux du Chef ſous qui ils veulent vivre, & ils ſe retirent dans ſon village. Ils ne ſont dans ce cas expoſés à aucune gêne ni violence. Quelquefois un petit nombre de familles ſe ſéparent des autres, & éliſent un Chef, mais ſans con-

(1) Dans l'Iliade on ſert à table aux Héros les plus diſtingués une plus grande portion.

rester le titre de celui qu'elle abandonnent. Les Chefs néanmoins ne prennent point le titre de *Dupatty*, sans le consentement du *Pangeran*, ou du Résident de la Compagnie, qui exerce véritablement en plusieurs points les fonctions de souveraineté.

Influence de la Compagnie des Indes.

Le système de Gouvernement des Habitans de la côte, qui, vers l'extrêmité méridionale de l'île, sont les Planteurs de poivre, est très-modifié par le pouvoir des Européens, qui sont réellement les Souverains. Les avantages qui résultent pour les sujets, de cette influence des Européens, sont infiniment plus grands, considérés du côté de la politique ou de celui de la vie civile, que des personnes qui ne sont point à portée d'en juger ne pourroient croire. Il est vrai que quelquefois des individus peuvent avoir à se plaindre d'oppression; mais je dois dire à l'honneur des Employés de la Compagnie, que cela est très-rare, & que jamais les choses ne sont portées à l'excès. Lorsqu'un pouvoir illimité est entre les mains d'un seul, il doit naturellement en résulter certains abus; il peut y avoir des occasions où les intérêts particuliers d'un Résident l'emportent sur son devoir public; mais les voies sont toujours ouvertes pour en avoir justice, & il y en a des exemples. Détruire ce pouvoir, dans l'intention de prévenir ces abus, ce

Digitized by Google

feroit couper un membre, afin de faire ceſſer une douleur qui s'y feroit ſentir. Les diſtricts ſur leſquels s'étend l'autorité de la Compagnie, jouiſſent d'une paix que rien ne trouble. Que la Pologne, que l'Amérique & les autres contrées depuis peu déſolées par le fléau de la guerre, nous diſent combien il eſt doux de jouir de cette heureuſe paix. Si la Compagnie n'avoit pas cette autorité, chaque village ſeroit en guerre avec ſes voiſins. Les Naturels en conviennent eux-mêmes, & l'on en a eu la preuve dans le court eſpace de temps que les Anglois ont été abſens de la côte, pendant la dernière guerre avec la France. Les hoſtilités d'un diſtrict contre un autre, ſi fréquentes parmi les Nations indépendantes qui habitent au Nord de l'île, ſont des choſes dont on n'entend point parler, dans ceux que comprend la Juridiction de la Compagnie; & rarement on y voit arriver ces funeſtes cataſtrophes, qui, dans toutes les îles Malaiſes, accompagnent toujours les diſſentions privées. « Je vous proteſte, en vérité », dit au Réſident de *Laye* un *Dupatty* extrêmement irrité contre un de ſes voiſins, « que c'eſt vous ſeul qui m'empêchez de lui plonger cette arme dans le cœur ». Le Réſident eſt auſſi regardé comme le protecteur du Peuple contre l'injuſtice & l'oppreſſion des Chefs. Quoique cette oppreſſion ne ſoit jamais portée à force ouverte, ce que la nature de

leur pouvoir très-limité ne comporteroit point, elle n'en eſt pas moins fâcheuſe à ſupporter. Interprêtes de la Loi, & profondément verſés dans tous ſes labyrinthes, ils ſont toujours occupés à épier l'occaſion de profiter du malheur & de l'ignorance des plus foibles, juſqu'à ce qu'ils les ayent dépouillés de leurs biens & privés de leur famille & de leur liberté. Pour prévenir ces menées, ainſi que l'iniquité des jugemens par cauſe de corruption, la ſubornation des témoins, & autres injuſtices pareilles, le Réſident eſt obligé d'employer continuellement ſes ſoins & ſon autorité; & s'il arrive qu'il ſe relâche, le Pays tombe bientôt dans la confuſion.

Il eſt vrai que cette autorité n'eſt pas ſtrictement d'accord avec l'eſprit des contrats que la Compagnie a faits avec les Chefs du Pays, leſquels en conſidération de la protection à eux accordée contre leurs ennemis, de l'achat aſſuré de leurs denrées, & d'une gratification proportionnée à la quantité de ces denrées, s'engagent de leur côté à obliger leurs ſujets à planter le poivre, à leur faire abandonner l'uſage de l'opium, les jeux & autres excès vicieux, & à les punir dans le cas de déſobéiſſance. Mais quelque ſages & équitables que fuſſent ces contrats lorſqu'ils furent paſſés entre les deux Nations, le changement de circonſtances, l'accroiſſement graduel & néceſſaire du pou-

Digitized by Google

voir de la Compagnie, que la paix & le bonheur du Pays exigeoient, & le conſentement tacite des Chefs eux-mêmes, dont les plus âgés actuellement vivans, ont toujours regardé la Compagnie qui leur a conféré leur dignité comme leur Supérieur, & ayant le droit de faire le commerce dans leurs diſtricts; tout cela, dis-je, a depuis long-temps annullé les contrats; & la coutume & l'expérience ont introduit à leur place, une influence d'un côté, & une ſubordination de l'autre, qui s'accordent mieux avec le pouvoir de la Compagnie, & ſont plus propres à produire les avantages réſultant de l'exercice modéré & humain de ce pouvoir. Le temps a donné la ſanction à ce nouvel ordre de choſes, & le peuple s'y eſt ſoumis ſans murmurer, parce qu'il s'eſt introduit, non pas ſubitement, mais peu-à-peu par le cours naturel des événemens, & parce qu'il a amélioré ſa condition, en arrêtant la rapacité des Chefs. Que des perſonnes mal intentionnées, ou dont les vues ſont trop bornées, ne viennent donc point ſur de faux principes de juſtice, ou des notions imparfaites de liberté, tenter imprudemment de renverſer une forme de Gouvernement, imparfaite ſans doute, mais qui ſemble la meilleure qui puiſſe être adaptée aux circonſtances, & celle qui ſoit ſuſceptible de moins d'inconvéniens. Qu'elles ne cherchent point vainement à redreſſer

des torts imaginaires envers des gens qui ne se plaignent pas, ou à répandre un esprit de liberté & d'indépendance, dans un climat où la Nature n'a peut-être jamais eu l'intention qu'elles fleurissent, & qui, si elles règnoient, seroient, sans doute accompagnées de calamités, que tous leurs avantages ne sauroient compenser.

Gouvernement de Passummah.

Dans le *Passummah*, qui est presque sur les frontières du pays des *Rejangs* au sud, il y a quelque différence dans le Gouvernement, quoique ce soit toujours le même esprit; les Chefs n'ayant de même aucun pouvoir coercitif, & le Peuple étant également libre dans le choix de ses Chefs. Le Passummah est un Pays d'une grande étendue, & fort peuplé en comparaison des autres; borné au nord-oueſt par celui de *Lamattang*, & au sud-est par le *Lampoon*, dont il est séparé vers la côte par la rivière *Padang-gochie*. Il est divisé en Passummah *Lebbar* ou le Grand, qui s'étend dans l'intérieur jusqu'à une journée de distance de *Mooaro Moolang*, sur la rivière *Palembang*; & en Passummah *Ooloo Manna*, qui est à l'oueſt de la chaîne des montagnes, où les Habitans se sont, dit on, souvent retirés pour se soustraire au Gouvernement des Hollandois.

Le Passummah est gouverné par quatre *Pangerans*, qui sont entièrement indépendans les uns des autres; mais ils reconnoissent une espèce

de souveraineté au Sultan de *Palembang*, de qui ils reçoivent, à leur nomination, le *chop* ou patentes, & le *saling* ou investiture (1). Cette subordination est une suite de l'autorité qu'avoit autrefois le Roi de *Bantam* sur cette partie de l'île; car *Palembang* étoit alors un port sous sa dépendance (2), & depuis sous celle des Hollandois, dont le Sultan n'est que l'instrument, & les Habitans sont pour la plus grande partie Javanois. Il y a dans presque tous les villages un *Pangeran* (3) inférieur, nommé par les Habitans, & confirmé par le *Pangean* supérieur, avec lequel il assiste au Jugement des Causes. Nous remarquerons ici que le titre de *Pangeran* est presque aussi commun dans le Passummah, que celui de *Dupatty* vers la côte. Dans le pays plat, où résident les Planteurs de poivre, dont la race est mêlée avec des colonies du *Rejang* & d'un dis-

(1) Le Grand-Seigneur envoie de même un habit & un turban à ses Grands Vassaux.

(2) » En 1596, un Roi de Bantam périt devant Palimban, ville rébelle de Sumatra, dont il faisoit le siège, qui fut levé aussi-tôt après sa mort. » *Navigation aux Indes orientales.* 1609.

(3) *Pangeran* est proprement un titre Javanois, introduit à Sumatra, mais seulement dans la partie du sud.

Digitized by Google

trict appelé *Hadjee*, les Chefs ont le titre de *Calippah*. Chacun d'eux préſide ſur pluſieurs tribus, qui ſe ſont raſſemblées en différens temps, & ſe ſont rangées volontairement ſous des Chefs particuliers. Ce Pays a auſſi ces *Proatteens* ſupérieurs ou *Panbarabs*, comme les diſtricts du nord. Sur chacune des rivières *Peeno*, *Manna* & *Bankannon*, il y a deux *Calippahs*, dont quelques-uns ſont auſſi *Pangerans*, qui eſt ici plutôt un titre d'honneur ou de diſtinction de famille, que de Magiſtrature. Ils ſont indépendans les uns des autres, ne connoiſſant point de ſupérieur, & leur nombre, ſelon les idées du peuple, ne peut être augmenté.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Loix & Coutumes. Manière de décider les cauſes. Code de Loix.

Loix & Coutumes.

IL n'y a point de mot dans les Langues de l'île qui proprement & ſtrictement ſignifie *Loi*; & il n'y a pas non plus parmi les *Rajangs* de perſonne ou de corps, qui ſoit régulièrement revêtu d'un pouvoir *legiſlatif*. Dans tous leurs débats, ils ſont gouvernés par une ſuite de Coutumes depuis long-temps établies, *addat*, qui leur viennent de leurs ancêtres par tradition, & dont l'autorité eſt fondée ſur l'uſage & le conſentement général. Quand les Chefs prononcent leurs déciſions, ils ne diſent pas: *ainſi l'ordonne la Loi*; mais: *telle eſt la Coutume*. Il eſt vrai que s'il ſe préſente un cas ſur lequel leur mémoire ne leur fourniſſe aucun exemple précédent, leur déciſion ſur ce cas ſert de règle pour l'avenir dans pareille circonſtance. Si l'affaire eſt peu importante, il eſt rare qu'elle ne ſoit pas jugée ſur-le-champ, & ſans difficulté; mais quand elle eſt de quelque importance, le *Pangeran*, ou le *Malippah*, délibère avec les *Proatteens*, ou Chefs inférieurs, qui ſouvent demandent du temps pour l'examiner mûrement, & prendre l'avis des Habitans de leur village. Quand

le point eſt décidé, le Peuple ſe ſoumet volontairement à l'obſerver comme une Coutume établie ; mais il ne reconnoît pas dans les Chefs le droit de faire des Loix à leur volonté, ni d'annuller ou changer les anciens uſages, auxquels ils ſont extrêmement attachés. Il eſt vrai néanmoins que par l'influence des Européens, ils ont été de temps en temps obligés de faire quelques innovations dans ces anciennes Coutumes ; mais ils ont toujours ſaiſi l'occaſion de les faire revivre dans leur intégrité, excepté lorſqu'ils ont apperçu un avantage manifeſte dans le changement.

Manière de décider les cauſes.

Toutes les Cauſes, ſoit civiles, ſoit criminelles, ſont décidées par les divers Chefs du diſtrict, aſſemblés dans des temps déterminés pour rendre juſtice. Ces aſſemblées ſont appelées *becharro* (qui ſignifie auſſi diſcours ou débats), que nous prononçons *bechar*. Les Chefs terminent les Procès, quant à l'article de la propriété, plutôt par une eſpèce d'arbitrage, que par un pouvoir coercitif, chaque partie s'engageant d'avance à ſe ſoumettre à leur déciſion.

Le manque d'un Code de Loix écrites, & l'incertitude des uſages traditionnels, doivent fréquemment donner lieu à des déciſions contradictoires, ſur-tout lorſque les Chefs ſont mus par des intérêts particuliers, ou par quelque paſſion, dans les Cauſes qu'on porte à leur Tribunal. Les

Digitized by Google

Résidens Anglois, qui, dans les pays où nous avons des établissemens, président aux *Cechars*, avoient depuis long-temps senti cet inconvénient; & animés par l'exemple mémorable du Gouverneur-Général du Bengale (1), qui a fait compiler un Code de Loix de cet Empire, il fut résolu entr'eux que les Employés de la Compagnie, aidés des plus habiles & des plus instruits d'entre les Naturels, s'occuperoient à recueillir & rédiger par écrit les Coutumes des Sumatranois, chacun dans leurs Résidences respectives. Ce projet a été exécuté en partie, & une traduction du Code compilé dans la Résidence de *Laye*, étant tombée entre mes mains, je vais l'inférer ici en entier, comme ce que je puis offrir de plus exact & de plus précis sur ce sujet. Code de Loix.

Loix des Rejangs.

« Les Loix & Coutumes des *Rejangs* jusqu'ici conservées par tradition, après avoir été discutées, corrigées & ratifiées dans une assemblée du *Pangeran*, des *Pamlarabs* & des *Proatteens*, sont maintenant rédigées par écrit, afin qu'elles ne soient plus exposées à être altérées, que la Justice soit administrée avec régularité & impartialité; que ceux qui méritent la Préambule.

(1) M. Hastings.

mort ou un châtiment reçoivent leur punition ; que les Causes soient portées devant les Juges convenables, & des amendes imposées selon la gravité des fautes ; que la compensation pour le meurtre soit fournie en entier ; que les propriétés soient équitablement divisées ; que ce qui est emprunté soit rendu ; que les présens deviennent la propriété assurée de celui qui les reçoit ; que les dettes soient payées, & les crédis acceptés selon les Coutumes qui ont toujours été en vigueur, sous les cieux & sur la surface de la terre. Par l'observance des Loix, un pays prospère ; leur négligence ou leur violation entraîne sa ruine.

« *Becchars.*

Procès en instance.

« Le demandeur & le défendeur exposent d'abord devant les Juges les circonstances de l'affaire. Si leurs récits diffèrent, & qu'ils consentent à s'en rapporter à la decision des *Proatteens*, chaque partie doit donner un gage de la valeur d'un *soocoo*, comme un témoignage qu'elle veut s'en tenir là, & trouver une caution pour le *chogo*, somme déterminée, qui est supposée excéder les dommages les plus considérables.

Digitized by Google

	piastres		piastres
» Si le *chogo* n'excède pas	30, le *beo* (1) est de		1 ¼
Ditto	30 à 50,	ditto . . .	2 ½
Ditto	50 à 100,	ditto . . .	5
Ditto	100 & au-dessus,	ditto . . .	9

« Tous les Chefs des villages, ou *Tallongs* indépendans, ont droit de siéger dans le Jugement des Causes.

« Si le *Pangeran* siége au *bechar*, il a droit à la moitié de tous les *beos* & des amendes ou portions d'amendes, qui reviennent aux Chefs; les *Pambarabs* & les autres *Proatteens* se partagent le reste.

« Si le *Pangeran* n'est pas présent, les *Pambarabs* en ont un tiers, & les autres *Proatteens* deux tiers. Un *Pambarah* quoique seul, a également droit au tiers. Quant aux autres *Proatteens*, il en faut cinq pour faire un nombre compétent pour juger.

« Le *bechar* dont le *chogo* excède cinq piastres, ne doit être tenu par les *Proatteens*, qu'en présence du Résident de la Compagnie, ou de son Assistant (représentant le Pangeran) ».

« Si quelqu'un intente malicieusement une

(1) Le *beo* est le droit payé aux Juges par chaque partie.

fauſſe accuſation, & que cela ſoit prouvé, il payera une ſomme égale à celle que le défendeur auroit payée, ſi l'accuſation eût été vraie; laquelle ſomme doit être partagée par moitié entre le défendeur & les *Proatteens*.

« L'amende pour un faux témoignage eſt de vingt piaſtres & un biſon.

« La punition du parjure eſt laiſſée aux Puiſſances Supérieures, *orang aloos*.

« Le témoignage ici n'admet pas le ſerment préalable.

« *Succeſſion*.

« Si un père laiſſe un teſtament, ou déclare devant témoins ſes intentions, relativement à ſes effets ou ſes biens, ſa volonté ſera ſuivie à cet égard.

Loix des Succeſſions.

« S'il meurt inteſtat, & ſans déclarer ſes intentions, les enfans mâles héritent par égales parts, excepté que la maiſon & le *peſakko*, (eſpèces de reliques auxquelles la ſuperſtition a donné une grande valeur), ſont dévolus invariablement à l'aîné.

« La mère (ſi elle a été mariée par *joojoor*) & les filles ſont ſous la dépendance des fils.

« Si un homme marié par *ſamundo* meurt, laiſſant des enfans, les effets reſtent à la femme &

Digitized by Google

aux enfans. Si la femme meurt, les effets reſtent au mari & aux enfans. Si le mari ou la femme meurent, ſans laiſſer d'enfans, la famille du défunt a droit à la moitié des effets.

« *Proſcription.*

» Si un homme ne veut point être reſponſable des dettes & des actions de ſon fils, ou de quelqu'autre parent ſous ſa direction, il peut le proſcrire, & par-là, dès ce moment, il renonce à toute union de famille avec lui, & n'eſt plus reſponſable de ſa conduite. De la proſcription.

« Le proſcrit ſera livré au Réſident ou au *Pangeran*, avec ſon acte de proſcription en duplicata, dont une copie reſtera entre les mains du Réſident, & l'autre entre celles du *Pambarab* du proſcrit.

« Celui qui proſcrit doit payer toutes les dettes du proſcrit juſqu'à ce jour.

« Si le proſcrit ſe corrige, il peut être rappelé dans ſa famille, qui acquittera les dettes qu'il aura pu contracter pendant cet intervalle, & rachetera ſon acte de proſcription en donnant dix piaſtres & une chèvre, qui ſeront partagées entre le *Pangeran* & les *Pambarabs*.

« Si un proſcrit commet un meurtre, il ſera puni de mort.

Digitized by Google

« S'il eſt tué, un *bangoon*, ou compenſation de cinquante piaſtres ſera payé par le meurtrier au *Pangeran*.

« Si un proſcrit bleſſe quelqu'un, il devient eſclave de la Compagnie ou du *Pangeran* pendant trois ans. S'il ſe cache, & qu'il ſoit enſuite tué, il ne ſera point payé de *bangoon*.

« Si un proſcrit bleſſe quelqu'un qui le tue ſur-le-champ, celui-ci ne payera point de *bangoon* ».

« Si les parens reçoivent chez eux un proſcrit, ils ſont cenſés vouloir le racheter, & ils deviennent reſponſables de ſes dettes.

» *Vol.*

Du vol. « Celui qui eſt convaincu de vol, paye deux fois la valeur de ce qu'il a volé, avec une amende de vingt piaſtres & un biſon, ſi le vol excède la valeur de cinq piaſtres; s'il eſt au-deſſous de cinq piaſtres, l'amende eſt de cinq piaſtres & une chèvre; il paye auſſi le double des effets volés.

« Tous les vols au-deſſous de cinq piaſtres, & toutes les conteſtations en fait de propriétés, ou d'offenſes, eſtimées cette valeur, peuvent être arrangées par les *Proatteens* des parties.

Digitized by Google

« Ni l'assertion, ni le serment du demandeur, ne sont suffisans pour la conviction, sans la preuve du vol, *cheene*, savoir, le recouvrement de quelqu'un des effets volés : le témoignage ne suffit pas.

« Si quelqu'un, ayant la permission de passer la nuit dans la maison d'un autre, s'en va, avant le jour, sans donner connoissance de son départ à la famille, il sera tenu responsable de tout ce qui aura pu manquer cette nuit.

« Si quelqu'un passant la nuit dans la maison d'un autre, ne commet pas à son hôte la garde de ses effets, celui-ci n'en est point responsable, s'ils sont volés pendant la nuit. Mais s'il les lui a remis, & qu'ils viennent à se perdre pendant la nuit, le propriétaire de la maison en devient responsable. Si les effets du propriétaire & de l'étranger sont volés, l'un & l'autre se feront mutuellement serment qu'ils n'ont aucune part au larcin, & ils souffriront la perte, ou la répareront comme ils pourront.

« Les sermens se font toujours sur le Koran, ou sur le tombeau de quelque ancêtre, selon que la Religion Mahométane règne plus ou moins. La partie qui doit être satisfaite par le serment en prescrit la forme & teneur.

Digitized by Google

» *Bangoon.*

piaſtres

Bangoon, ou compenſation pour le meurtre.

« Le *bangoon* (1) d'un *Pambarab* eſt de 500
Ditto d'un *Proatteen* inférieur 250
Ditto d'une perſonne du commun, homme ou enfant 80
Ditto ditto . . . . . femme ou fille 150
Ditto des enfans lég. ou de la femme d'un *Pambarab* 250

En outre, il ſera payé une amende de cinquante piaſtres & un biſon, comme *tippong boomee*, (expiation) pour le meurtre d'un *Pambarab*; de vingt piaſtres & un biſon, pour le meurtre de toute autre perſonne, à partager entre le *Pambarab* & les *Proatteens*.

« Il n'y a point de *bangoon* pour le meurtre d'une perſonne tuée au moment qu'elle commet un vol.

» Le *bangoon* d'un proſcrit eſt de cinquante piaſtres, ſans *tippong boomee*.

« Le *bangoon* des *Pambarabs* & des *Proatteens* ſera partagé par moitié entre le *Pangeran* & les *Pambarabs*, & la famille du défun.

« Le *bangoon* d'une perſonne privée ſera payé à ſa famille, déduction faite de l'*addat oolaſſan* de dix pour cent, qui eſt pour les *Pambarabs* & les *Proatteens*.

---

(1) Le *bangoon* eſt la compenſation pour le meurtre.

Digitized by Google

« Si un homme tue ſon eſclave, il paye la moitié de ſa valeur, comme *bangoon*, au *Pangeran*, & le *tippong boomee* aux *Proatteens*.

« Si un homme tue ſa femme par *joojoor*, il paye le *bangoon* à la famille de la femme, ſi le *tallee kooloo* (lien de parenté) ſubſiſte; & aux *Proatteens*, s'il ne ſubſiſte pas.

« Si un homme tue ou bleſſe ſa femme par *ſemundo*, il paye la même choſe que pour un Etranger.

« Si un homme bleſſe légèrement ſa femme par *joojoor*, il paie un *tial* ou deux piaſtres.

« Si un homme bleſſe ſa femme par *joojoor*, avec une arme, & avec l'intention viſible de la tuer, il paie une amende de vingt piaſtres.

« Si le *tallee kooloo* eſt rompu, la famille de la femme ne peut plus prétendre au *bangoon* ni à l'amende, qui reviennent aux *Proatteens*.

« Si un *Pambarab* bleſſe ſa femme par *joojoor*, il paie cinq piaſtres & une chèvre.

« Si la fille d'un *Pambarab*, mariée par *joojoor*, eſt bleſſée par ſon mari, celui-ci paie cinq piaſtres & une chèvre.

« Pour une bleſſure qui occaſionne la perte d'un œil ou d'un membre, ou un danger imminent de mort, il ſera payé la moitié du *bangoon*.

Digitized by Google

« Pour une bleſſure à la tête, le *pampay*, ou compenſation, eſt de vingt piaſtres.

« Pour les bleſſures aux autres parties, le *pampay* eſt de vingt piaſtres, & au-delà.

« Si un homme enlève quelqu'un & le vend au-delà des montagnes, il doit payer le *bangoon*, lorſqu'il eſt convaincu. Si la perſonne enlevée revient avant le jugement, l'offenſeur ne paie que la moitié du *bangoon*.

« Si un homme tue ſon frère, il paie aux *Proatteens* le *tippong boomee*.

« Si une femme tue ſon mari, elle doit ſubir la peine de mort.

« Si une femme par *ſemundo* bleſſe ſon mari, ſes parens doivent payer ce qu'ils recevroient, ſi ſon mari l'avoit bleſſée.

Dettes & Crédits.

Dettes. « A la mort d'une perſonne endettée, à moins qu'elle ne meure proſcrite ou mariée par *ambel ana*, ſes plus proches parens deviennent reſponſables envers les créanciers.

« Si un homme marié par *ambel ana*, contracte des dettes, la famille de ſa femme en eſt reſponſable; mais les dettes contractées avant le mariage, doivent être acquittées par ſes parens.

Digitized by Google

« Un père ou chef de famille a été, jusqu'à préſent, reſponſable des dettes de ſes enfans, & de ſes jeunes parens, qui ſont ſous ſa direction: mais pour prévenir, autant qu'il eſt poſſible, les inconvéniens qui en réſultent, il eſt maintenant réſolu ce qui ſuit.

« Si un jeune homme, non marié, (*koojong*) emprunte de l'argent ou achète des marchandiſes ſans le conſentement de ſon père, ou du chef de ſa famille, celui-ci ne ſera point reſponſable de la dette. Si le fils emprunte au nom de ſon père, ce ſera aux riſques du prêteur, dans le cas que le père déſavoue l'emprunt.

« Si quelqu'un fait crédit au débiteur d'un autre, publiquement connu pour tel, (*mengeering* ou *ba-bla*) il ne peut ni inquiéter le débiteur pour la ſomme due, ni obliger le premier créancier à la lui payer. Il doit ou payer la première dette, (*memboolottee*, conſolider) ou renoncer à ſes prétentions, juſqu'à ce que le débiteur trouve les moyens de ſe libérer.

« L'intérêt de l'argent a été juſqu'ici de trois *fanons* par piaſtre par mois, ou de cent cinquante pour cent par an. Il eſt actuellement réduit à un *fanon*, ou cinquante pour cent par an, & perſonne ne doit exiger davantage, ſous peine d'une amende, qui ſera déterminée ſelon les circonſtances.

Digitized by Google

« On ne peut, dans aucun cas, demander en justice plus du double du principal. Celui qui prête de l'argent à intérêt & le laisse au-delà de deux ans, perd le surplus.

« Aucun Planteur de poivre ne peut être saisi comme *mengeering*, sous peine de quarante piastres.

« Un Planteur endetté peut se louer pour des travaux qui ne l'empêchent pas de prendre soin de son jardin; mais il ne doit, dans aucun cas, être *mengeering*, quand même son créancier offriroit de se rendre responsable du jardin.

« Si un débiteur *mengeering* s'éloigne de son maître sans sa permission, sa dette s'accroît de trois *fanons* par jour. Les femmes ont été jusqu'ici taxées à six *fanons*, mais elles sont maintenant sur le même pied que les hommes.

« Si un débiteur *mengeering* sans caution disparoît, sa dette augmente du double, s'il est absent au-delà d'une semaine.

« Si un homme prend quelqu'un comme *mengeering*, sans caution pour la dette, & que le débiteur meure en cet état, le créancier perd son argent, n'ayant aucun droit de le réclamer des parens.

« Si un homme emprunte de l'argent avec promesse de *mengeering*, à une certaine époque, & qu'il ne remplisse pas ses engagemens, il doit

payer l'intérêt de l'argent, à raiſon d'un *fanon* par piaſtre par mois.

« Si quelqu'un, répondant pour un autre, eſt obligé de payer la dette, il eſt en droit de demander le double au débiteur; mais cet article ſera modéré ſelon les circonſtances.

« Si quelqu'un intente un procès pour une dette niée, c'eſt au demandeur à prouver la validité de la dette. Si ſes preuves ſont inſuffiſantes, le défendeur ſera acquitté en faiſant ſerment de la vérité de ſa dénégation.

« Si un débiteur qui cultive un jardin de poivre, ou celui qui donne la moitié du produit à ſon créancier, (*ba-bla*) néglige ſon jardin, ſon créancier doit payer un homme pour y faire les travaux néceſſaires; & cette ſomme ſera ajoutée à la dette. Il ſera néanmoins donné avis préalablement au débiteur, qu'il peut s'exempter de payer cette ſomme, en faiſant l'ouvrage lui-même.

« Si un eſclave, ou un débiteur *mengeering*, eſt enlevé & vendu au-delà des montagnes, l'offenſeur doit payer le *bangoon*, ſi c'eſt un débiteur; & la valeur, ſi c'eſt un eſclave. S'il vient à être retrouvé, l'offenſeur doit payer une amende de quarante piaſtres, dont la moitié eſt pour celui qui le retrouve, & l'autre moitié pour le propriétaire ou le créancier. Si l'offenſeur n'eſt

Digitized by Google

pas convaincu, il n'y aura qu'une récompense de cinq piastres pour celui qui aura ramené l'esclave, & de trois piastres pour le débiteur, s'il étoit en deçà des montagnes; s'il étoit en delà, la récompense sera double.

« *Mariage.*

Loix touchant le mariage.

» Jusqu'ici les mariages se sont faits principalement par *joojoor* & par *ambel ana*, le *semundo* Malais n'étant que peu en usage. Les malheureuses conséquences qui résultent des deux premiers, par la dette ou l'esclavage auxquels ils exposent l'homme marié, ou par les procès interminables auxquels elles donnent naissance, ont enfin engagé les Chefs à faire en sorte de les abolir, autant qu'il sera possible, adoptant à leur place le *semundo Malayo* ou *Maredeeco*, qu'ils recommandent fortement à leurs sujets, comme exempts des inconvéniens des premiers, & tendent au bonheur de leur pays, en facilitant les mariages, & par-là, en augmentant la population. Ne voulant pas néanmois abolir arbitrairement une coutume favorite de leurs ancêtres, le mariage par *joojoor* est encore permis, mais sous des restrictions qui empêcheront, comme ils l'espèrent, les pernicieux effets qu'il a eu jusqu'ici. Le mariage par *ambel ana*, qui rendoit un homme & ses

Digitized by Google

ſes deſcendans la propriété de la famille dans laquelle il ſe marioit, eſt maintenant prohibé & défendu à l'avenir ; mais ceux par *ſemundo* & par *joojoor* ſont ſoumis aux règles ſuivantes.

« Le *joojoor* d'une vierge, *gaddees*, a été juſqu'ici de cent vingt piaſtres : l'*addat*, qui y eſt annexé, *toolis tangcel*, quinze piaſtres : l'*oopa daoun codo*, ſix piaſtres, & le *tallee kooloo*, cinq piaſtres.

« Le *joojoor* d'une veuve, quatre-vingt piaſtres, ſans *addat*, à moins que les enfans du premier lit ne vinſſent avec elle, dans lequel cas le *joojoor gaddees* étoit payé en entier.

« Il eſt maintenant ſtatué qu'à l'avenir, lorſqu'un homme donnera ſa fille en mariage par *joojoor*, il recevra, au lieu de ce qui eſt dit ci-deſſus, une ſomme qui n'excédera pas cent cinquante piaſtres, laquelle doit être regardée comme le *joojoor* entier, & tout *addat* quelconque ; que cette ſomme ſera payée ſur-le-champ dès que le mariage aura lieu ; que s'il eſt fait crédit du total ou d'une partie, il ne ſera pas permis d'avoir recours à la Loi, pour la recouvrer, & que, comme la ſomme comprend le *tallee koolo*, ou lien de parenté, la femme devient par-là la propriété abſolue du mari. Le mariage par *joojoor* étant ainſi rendu équivalent à la vente exécutive, & la difficulté augmentée par la néceſ-

sité de payer le prix entier sur-le-champ, il est probable que ce mariage cessera en grande partie, & qu'il sera aboli, sinon positivement, au moins par l'effet. D'ailleurs il ne donnera plus lieu à l'avenir à aucun procès.

« L'*addat* ou Coutume du *semundo Malayo* ou *maredeeko*, qui sera payé par le mari à la famille de la femme, lorsque le mariage aura lieu, est fixé à vingt piastres & un bison pour ceux qui en ont le moyen, & à dix piastres & une chèvre pour les classes plus pauvres.

« Tout ce qui peut être acquis par l'un ou l'autre des époux pendant leur mariage, devient propriété commune, & ils sont conjointement responsables des dettes qu'ils peuvent contracter, si c'est par un consentement mutuel. Mais si l'un d'eux contracte des dettes sans le consentement de l'autre, il doit seul les supporter en cas de divorce.

« Si l'un des deux époux demande une séparation, ou s'ils y consentent l'un & l'autre, le divorce doit avoir lieu. Aucune autre puissance ne peut les séparer. Les effets, les dettes & les créances seront, dans tous les cas, partagés également. Si le mari demande le divorce, il paiera un *charro* de vingt piastres à la famille de sa femme, s'il l'a épousée vierge; de dix piastres, si elle étoit veuve. Si la femme demande le di-

Digitized by Google

vorce, elle ne paiera point de *charro*. Si l'un & l'autre le demandent, le mari paiera la moitié du *charro*.

« Si un homme marié par *ſemundo* meurt. Voyez l'article *Succeſſion*.

« Si un homme enlève une fille de ſon conſentement, & qu'il veuille ou payer ſon prix tout de ſuite en l'épouſant par *joojoor*, ou l'épouſer par *ſemundo*, ſelon qu'il plaît au père ou aux parens, ceux-ci ne peuvent réclamer la femme, & le mariage a lieu.

« Si un homme enlève une fille qui n'eſt point nubile, (ce qui eſt déterminé parce qu'elle n'a point les oreilles percées ni les dents limées, *booloom betenday*, *bedabong*) quoique de ſon conſentement, il paie, outre l'*addat joojoor*, ou *ſemundo*, vingt piaſtres, ſi c'eſt la fille d'un *Pambarab*; & dix piaſtres pour la fille de tout autre, ſoit que le mariage ait lieu ou non.

« Si un *reeſow*, ou homme ſans propriété ni rang dans la ſociété, enlève une fille, même de ſon conſentement, & ne peut ni payer le *joojoor*, ni l'*addat ſemundo*, le mariage n'aura pas lieu, mais il paiera une amende de cinq piaſtres, & une chèvre, pour ſa mauvaiſe action. Si la fille n'eſt point nubile, l'amende ſera de dix piaſtres & une chèvre.

« Si un homme n'a qu'une fille, qu'il deſire de

marier par *semundo*, pour la garder auprès de lui, & que quelqu'un l'enlève, le raviſſeur ne pourra la prendre par *joojoor*, quand même il offriroit de payer ſur-le-champ. S'il refuſe de l'épouſer par *semundo*, le mariage n'aura pas lieu, & il paiera au père une amende de dix piaſtres & une chèvre.

« Si un homme enlève une fille dans l'intention de l'épouſer, il doit la loger tout de ſuite dans quelque famille honorable. S'il la mène ailleurs, quand elle n'y paſſeroit qu'une ſeule nuit, il encourt une amende de cinquante piaſtres, payables aux parens de la fille.

« Si un homme enlève une fille contre ſon inclination, *me-oolee*, il encourt une amende de vingt piaſtres, & un biſon; de dix piaſtres & une chèvre, ſi c'eſt une veuve, & le mariage n'a pas lieu. S'il commet un rapt, & que les parens de la fille ne conſentent pas à la lui donner en mariage, il encourt une amende de vingt piaſtres.

« L'*addat ſeebaye*, ou coutume de donner une femme en échange pour une autre priſe en mariage, étant une modification du *joojoor*, eſt encore permis; mais ſi l'une n'eſt pas jugée un équivalent de l'autre, la ſomme néceſſaire pour ſervir de compenſation (comme le *pangalappang* pour la minorité) doit être payé ſur-le-champ;

Digitized by Google

ſinon, on ne peut avoir recours à la Loi pour l'exiger. Si une fille eſt enlevée, *te-larree gaddees*, & qu'une autre ſoit donnée en échange par *addat ſeebaye*, il ſera payé en outre douze piaſtres, comme *addat ka-ſala*.

« Un homme marié par *ambel ana* peut ſe racheter lui-même & ſa famille, en payant le *joojoor* & l'*addat* d'une fille, ci-deſſus mentionné.

« Le *charro* d'un mariage par *joojoor* eſt de vingt-cinq piaſtres. Si le *joojoor* n'eſt pas encore payé en entier, & que l'homme demande le divorce, on lui rend ce qu'il a déjà payé. Si la femme demande le divorce, ſes parens ne peuvent réclamer le *charro*. Si le *tallee koolo* eſt *pootoos*, rompu, la femme eſt la propriété du mari, qui peut la vendre s'il lui plaît.

« Si un homme oblige une femme, qui eſt ſa débitrice, à co-habiter avec lui, & que le fait ſoit prouvé, la dette eſt par-là acquittée, ſi elle eſt de quarante piaſtres & au-delà; ſi elle eſt au-deſſous de quarante piaſtres, il doit payer la différence. Si la femme accuſe fauſſement ſon maître de cette injure, ſa dette eſt doublée. S'il co-habite avec elle de ſon conſentement, les parens de la femme peuvent l'obliger à l'épouſer, ſoit par *joojoor*, ſoit par *ſemundo*, comme il leur plaît.

« Si une fille devient enceinte, l'homme con-

tre qui le fait eſt prouvé doit l'épouſer; & ils payent aux *Proatteens* une amende commune de vingt piaſtres & un biſon. Cette amende, ſi les parties y conſentent, peut être levée dans le Pays par les *Proatteens* voiſins (ſans la porter devant la cour régulière).

« Si une femme devient enceinte des œuvres d'un parent à un degré prohibé, ils paient aux *Proatteens* une amende commune de deux fois cinquante piaſtres, & deux biſons, *hoocum duo aucoop*.

« Le mariage ne doit point avoir lieu entre parens au troiſieme degré, ou *toongal naynay*. Mais il y a des exceptions pour les deſcendans du côté des femmes, qui, paſſant dans d'autres familles, deviennent comme étrangers. Les enfans de deux frères ne peuvent ſe marier enſemble. Le fils d'une ſœur peut épouſer la fille d'un frère; mais le fils d'un frère ne peut pas épouſer la fille d'une ſœur.

« Si les parens aux degrès prohibés ſe marient enſemble, ils encourent une amende de deux fois cinquante piaſtres, & deux biſons, & le mariage n'eſt point valide.

« A la mort d'un homme marié par *joojoor* ou achat, un de ſes frères, le plus âgé de préférence, peut, s'il lui plaît, ſuccéder à ſon lit. Si aucun des frères ne le veut, ils peuvent don-

Digitized by Google

ner la femme en mariage à quelqu'autre parent du côté du père, sans *addat*, celui qui l'épouse remplaçant le défunt, *mangaballoo*. Si aucun parent ne l'épouse, & qu'elle soit donnée en mariage à un étranger, celui-ci peut ou être adopté dans la famille pour remplacer le défunt, sans *addat*, ou payer son *joojoor*, ou la prendre par *semundo*, selon qu'il plaît aux parens de la femme.

« Si un homme fait violence à la femme d'un autre, il mérite la mort, mais il peut racheter sa tête par le paiement du *bangoon*, qui est de quatre-vingt piastres, à partager entre le mari & les *Proatteens*.

« Si un homme surprend sa femme en adultère, il peut tuer sur-le-champ l'homme & la femme, sans être obligé à payer aucun *bangoon*. S'il tue l'homme & épargne la femme, il doit racheter la vie de celle-ci par le paiement de cinquante piastres aux *Proatteens*. Si le mari épargne l'offenseur, ou qu'il n'ait connoissance de l'offense que par d'autres personnes, il ne peut plus ensuite le tuer; mais il peut avoir recours à la Loi, l'amende pour l'adultère étant de cinquante piastres, à partager entre le mari & les *Proatteens*. S'il répudie sa femme pour cette raison, il ne paie point de *charro*.

« Si une sœur cadette se marie avant son

aînée, le mari paie six piastres, comme *addat pelalloo*, pour avoir passé avant l'aînée.

« *Jeux.*

Loi touchant le jeu.

« Tout jeu, excepté le combat de coq à des temps déterminés, est absolument prohibé. L'amende, pour chaque transgression, est de cinquante piastres. La personne dans la maison de qui on joue, si c'est de son consentement, paie l'amende, ainsi que les joueurs. Un *Proatteen*, informé qu'on joue dans son village, & le célant, encourt une amende de vingt piastres. Une moitié des amendes est pour le délateur; l'autre pour la Compagnie, qui la distribue parmi les Planteurs les plus industrieux, à l'époque du paiement annuel des droits.

« *Ferme de l'opium.*

Opium.

« Si toute autre personne que le fermier vend de l'opium, il paye à chaque fois une amende de cinquante piastres, dont la moitié est pour le fermier, & l'autre pour le délateur.

Puissance exécutrice.

La puissance exécutrice pour mettre en vigueur ces Loix & Coutumes, & pour maintenir la paix dans le Pays, est confiée au Résident de la

Digitized by Google

Compagnie, concurremment avec le *Pangeran* & les *Proatteens*.

« Fait à Laye, le mois Rabioel-Achir, l'an de l'Hégire 1193, répondant au mois d'Avril 1779.

JOHN MARSDEN, Résident ».

Fin du Tome premier.

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAP. I. *SUMATRA inconnue aux Anciens. Situation. Nom. Description générale de l'île, ses Montagnes, Lacs & Rivières. Air & Météores; Moussons & Brises de terre & de mer. Minéraux & Fossiles. Volcans. Tremblemens de terre. Ressac & Marées.* Page 1

CHAP. II. *Division des Habitans. Rejangs choisis pour la Description générale. Constitution Physique & Teint. Vêtement & Parure.* 67

CHAP. III. *Villages. Bâtimens. Ustensiles domestiques. Nourriture.* 93

CHAP. IV. *Agriculture. Riz, sa culture, &c. Plantation de Cocotiers, de Betels, & autres Arbres par les usages domestiques. Teinture.* 116

CHAP. V. *Fruits. Fleurs. Plantes médicinales.* 157

CHAP. VI. *Animaux. Quadrupedes. Reptiles. Insectes.* 178

Digitized by Google

CHAP. VII. *Productions de l'île considérées comme article de Commerce. Commerce du Poivre. Culture du Poivre. Camphre. Benjoin. Caſſia, &c.* 197

CHAP. VIII. *Or, étain, & autres métaux. Cire. Ivoire. Nids d'Oiſeaux. Commerce d'importation.* 249

CHAP. IX. *Arts & Manufactures. Médecine. Sciences. Arithmétique. Géographie. Aſtronomie. Muſique, &c.* 264

CHAP. X. *Langues. Langue Malaiſe. Caractères Arabes uſités. Langues des Peuples de l'intérieur. Caractères particuliers. Echantillon des Langues & des Alphabets.* 298

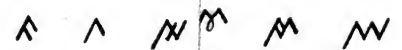
CHAP. XI. *Parallele des Sumatranois dans la Société civile. Différence de caractères entre les Malais & les autres Habitans. Gouvernement. Titre & pouvoir des Chefs parmi les Rejangs. Influence des Européens. Gouvernement de Paſſumah.* 311

CHAP. XII. *Loix & Coutumes. Manière de décider les cauſes. Code de Loix.* 337

Fin de la Table du Tome premier.

Digitized by Google

Digitized by Google



ka ga nga ha ja nia

sa ra la ja a

Les Lettres de ces qui altèrent considéra-

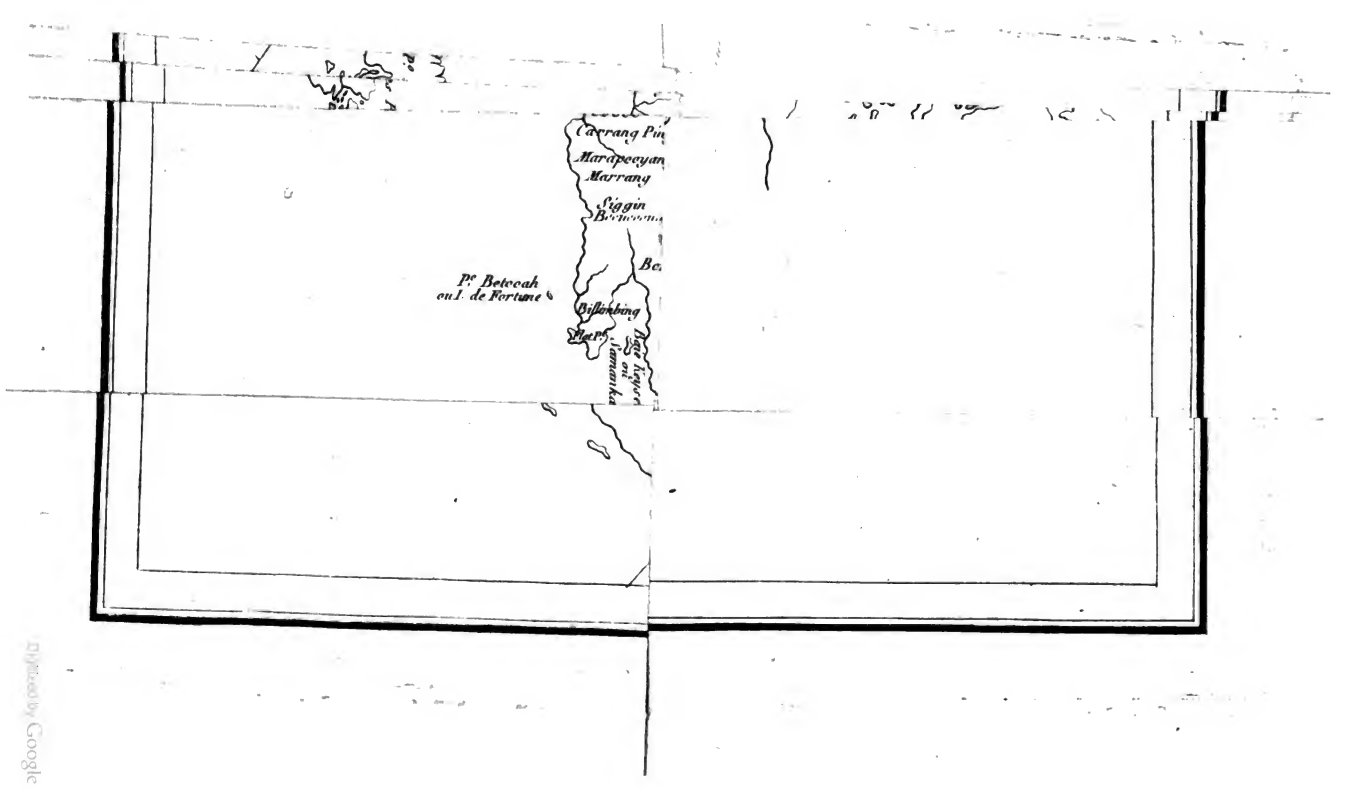
la pa oo

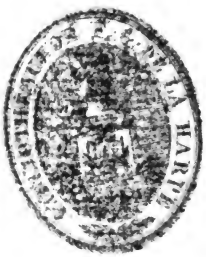
ka ga na cha

ja gnia ha

Digitized by Google

Digitized by Google


Caerang Pin
Marapeeyan
Marrang
Siggin
Pt Betcoah
ou I. de Fortune
Billanbing
Pt P
Bge Kapor
ou
Tamanka



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google